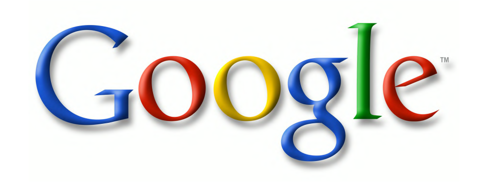
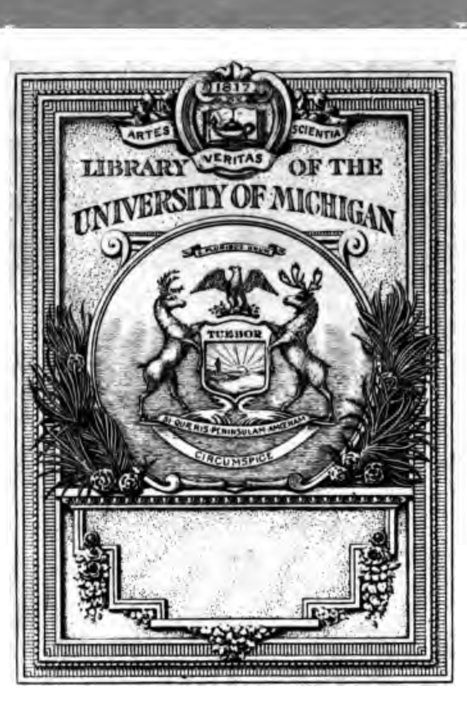





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





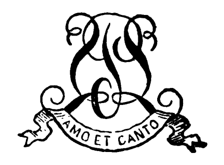
PETITS POÈMES

PETITS

POÈMES

PAR

L. PAMPHILE LEMAY



QUEBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, Rue de la Montagne

—

1883

ÉVANGÉLINE

—

(*Traduction*)

—

Salut, vieille forêt ! Noyés dans la pénombre
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Qui se bercent au vent sur le bord des sentiers,
Jetant à chaque brise une plainte sauvage,
Ressemblent aux chanteurs qu'entendit un autre âge,
Aux Druides anciens dont la lugubre voix
S'élevait prophétique au fond d'immenses bois !
Et le vaste océan dans ses antres de roche
Frémit encore. Ecoute ! Il s'agite, il s'approche,
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots
Pour répondre, ô forêt, à tes tristes sanglots !

Vieille forêt, salut ! Mais tous ces cœurs candides
Qu'on voyait tressaillir comme les daims timides
Que le cor du chasseur a réveillés soudain,
Que sont-ils devenus ? Je les appelle en vain ! ....
Et le joli village avec ses toits de chaume,
Et la petite église avec son léger dôme,
Et l'humble Acadien qui regardait ses jours
Couler comme un ruisseau dont le paisible cours,
En perçant les forêts qui lui prêtent l'ombrage,
Réfléchit du ciel pur la radieuse image,
Que sont-ils devenus ? Quel calme dans les champs !
Plus de gais laboureurs ! La haine des méchants,
Jadis, les a chassés comme, au bord d'une grève,
Après un jour brûlant, l'ouragan qui s'élève
Chasse et disperse au loin, sur les flots de la mer,
Les sables du printemps, les flocons de l'hiver !
Grand Pré n'est plus. Ici nul n'en a souvenance,
Mais il vit dans l'histoire et la vieille romance.

O vous tous qui croyez à cette affection
Qui s'enflamme et grandit avec l'affliction ;
O vous tous qui croyez au bon cœur de la femme,
A la force, au courage, à la foi de son âme,
Ecoutez un récit que les bois d'alentour
Et l'océan plaintif redisent tour à tour ;
Ecoutez une histoire aussi belle qu'ancienne,
Ton poème d'amour, O terre Acadienne !

PREMIÈRE PARTIE

I

Dans l'Acadie, au fond d'un joli petit val
Où murmure, en fuyant, un ruisseau de cristal,
Sous les bosquets, au bord de ce Bassin des Mines
Qu'inondent tour à tour et soleils et bruines,
On aperçoit encor, paisible, retiré,
Mais loin de ce qu'il fut, le hameau de Grand Pré.
Du côté du levant de beaux champs de verdure
Offraient à cent troupeaux une grasse pâture
Et donnèrent jadis au village son nom.
Pour arrêter les eaux, le vigilant colon,
A force de travail, à force de fatigues,
Eleva de ses mains de gigantesques digues
Qu'au retour du printemps il venait entr'ouvrir,
Pour laisser l'océan s'élancer et courir

Sur le duvet des prés devenus son domaine.
Au couchant, au midi, jusqu'au loin dans la plaine
S'étendaient des vergers et des bouquets d'ormeaux.
Ici le lin berçait ses frêles chalumeaux,
Là le blé jaunissant, ses tiges plus robustes ;
Vers le nord surgissaient mille sortes d'arbustes,
Des bois mystérieux, des taillis, des halliers ;
Et puis, sur les sommets des monts irréguliers,
Des brumes, des brouillards, aux formes inconstantes,
S'agitaient comme un camp qui déroule ses tentes,
Et semblaient admirer le vallon dans la paix,
Sans oser cependant y descendre jamais.

Les maisons du village avaient un air de fête
Avec leur carré blanc et leur étrange faîte
Taillés dans un bois dur, le chêne ou le noyer,
Ainsi qu'en Normandie on taillait son foyer,
Quand la France élevait les Henri sur le trône.
Arrangé par faisceaux, un chaume frais et jaune
Des bâtiments divers recouvrait tous les toits ;
Des lucarnes laissaient, par leurs châssis étroits,
Pénétrer le soleil jusqu'au fond des mansardes.
Quand tournant au vent, les girouettes criardes
Etincelaient aux feux d'un beau soleil couchant ;
Dans les longs soirs d'été, lorsque l'herbe du champ
Exhalait son arôme et tremblait à la brise,
Sur le seuil de la porte avec leur jupe grise,
Avec leur capeline et leur mantelet noir,
Les femmes du hameau venaient gaiement s'asseoir,
Et filaient leur quenouille ; et les brunes fillettes
Unissaient leurs chansons au bruit clair des navettes

Qui promenaient le fil dans le tissu nouveau,
Au joyeux ronflement du rapide fuseau.
Le pasteur du village, un modeste et saint prêtre,
Ne tardait pas alors, d'ordinaire, à paraître,
Car il le savait bien les pauvres l'attendaient.
S'ils le voyaient venir, les enfants suspendaient
Leurs courses dans les prés, leurs cris de toutes sortes,
Et s'assoyaient ensemble, en rang, devant les portes.
Les femmes, déposant leur quenouille un moment,
Se levaient aussitôt, saluaient poliment.
Bientôt les laboureurs, revenant de l'ouvrage,
A l'étable en chantant menaient leur attelage.
Le soleil émaillait la pente du coteau,
Et ses derniers rayons, comme des filets d'eau,
Jusques au fond du val glissaient de roche en roche.
De sa voix argentine, au même instant, la cloche
Annonçait l'angelus et le déclin du jour.
Et, pardessus les toits et les monts d'alentour,
On voyait la fumée en colonnes bleuâtres,
Comme des flots d'encens, s'échapper de ces âtres
Où l'on goûtait la paix, le plus divin des biens.

Ainsi vivaient alors les bons Acadiens.
Ils ignoraient la haine, ils ignoraient la crainte ;
Leurs jours étaient nombreux et leur mort était sainte.
Dans l'ombre de la nuit nul n'était inquiet,
Et les portes n'avaient ni pène, ni loquet.
Chez ces honnêtes gens on trouvait la demeure
Ouverte comme l'âme, à chacun, à toute heure.
Là le riche vivait avec frugalité,
Le pauvre n'avait point de nuits d'anxiété.

Sur une grande ferme attachée au village,
Et tout près du bassin, au milieu du feuillage,
On voyait autrefois une belle maison
A l'air un peu coquet avec son blanc pignon :
C'était là qu'habitait Benoit Bellefontaine.
Il gardait avec lui, dans ce joli domaine,
Sa fille Evangéline, une suave fleur.
Tous deux vivaient heureux. Benoit avait du cœur,
Il avait de l'esprit, le regard franc, l'air grave,
Une haute stature, un bras fort, un front hâve,
Une démarche ferme et soixante-et-dix ans.
Avec son teint de bronze et ses longs cheveux blancs
Il était comme un chêne au milieu d'une lande,
Un chêne que la neige orne d'une guirlande.
Et cette jeune fille, elle était belle à voir
Avec ses dix-sept ans, son front pur, son œil noir
Qu'ombrageait quelque peu sa longue chevelure ;
Son œil noir qui brillait comme brille une mûre
Sur le bord du chemin, au milieu d'un buisson.
Elle était belle à voir, au temps de la moisson,
Lorsqu'elle s'en allait à travers la prairie,
Avec son corset rouge et sa jupe fleurie,
Porter aux moissonneurs assis sur les guérets,
Chaque jour, un flacon tout plein de cidre frais.
Mais les jours de dimanche elle était bien plus belle.
Quand la cloche d'airain sonnait dans la tourelle,
Que le prêtre, en surplis, bénissait, au saint lieu,
Le peuple rassemblé pour rendre hommage à Dieu,
On la voyait venir le long de la bruyère,
Tenant dans sa main blanche un livre de prière
Ou, plus souvent, peut être, un humble chapelet.

Elle portait alors élégant mantelet,
Jupon bleu, souliers fins, chapeau de Normandie,
Et brillants anneaux d'or qu'aux rives d'Acadie
Une aïeule de France autrefois apporta ;
Que la mère, en mourant, à sa fille quitta
Comme un gage sacré, comme un saint héritage.
Mais un éclat plus doux inondait son visage
Quand, venant de confesse à l'approche du soir,
Elle passait sans bruit sur le bord du trottoir,
Adorant dans son cœur Dieu qui l'avait bénie.
On aurait dit alors qu'une molle harmonie,
Comme un accord qui meurt, sur ses pas s'élevait.

La maison de Benoit le fermier se trouvait
Sur un coteau charmant couvert de pâturages.
En face, l'océan déroulait ses mirages.
Le chemin pour s'y rendre était bordé d'ormeaux;
Un sycomore altier voilait de ses rameaux,
Dès les jours chauds de mai, la porte et la toiture.
A travers la prairie un sentier de verdure
Conduisait au verger tout en fleurs le printemps,
L'automne tout en fruits. De ses bras palpitants
Une vigne enchaînait le tronc du sycomore
Et protégeait l'essaim d'une ruche sonore.
Et plus bas se trouvaient, sur le flanc du coteau,
Le puits au bord moussu, la brinbale, le seau
Et l'auge où s'abreuvaient les bœufs et les génisses.
Puis du côté du nord plusieurs autres bâtisses,
Les granges, les hangars, dans la froide saison,
Contre les ouragans protégeaient la maison.
C'était là qu'on voyait les voitures diverses,

Les pesants chariots, la charrue et les herses,
La vaste bergerie où bêlaient les moutons
Et le brillant sérail où régnaient les dindons,
Où le coq orgueilleux chantait, d'une voix fière,
Comme aux jours où son chant troubla l'âme de Pierre.
Les granges jusqu'au faîte étaient pleines de foin ;
Elles seules semblaient un village de loin :
Leurs toits proéminents étaient couverts de chaume,
Et le treffle fané remplissait de son baume
Le fenil où montait un solide escalier.
C'est là que se trouvait aussi le colombier
Avec ses nids moelleux, ses tendres créatures,
Ses doux roucoulements, ses amoureux murmures ;
Puis, au-dessus des toits, tournant à tous les vents,
Les girouettes d'or jetaient leurs cris stridents.

C'est ainsi que vivait en paix avec le monde,
En paix avec son Dieu, dans sa terre féconde,
Le fermier de Grand Pré. Sa joie et son appui,
La douce Evangéline était auprès de lui
Et gouvernait déjà sagement le ménage.
Plus d'un jeune amoureux à peu près de son âge,
La suivait à l'église et priait à genoux,
En reposant sur elle un œil tendre et jaloux,
Comme si cette femme avait été la sainte
Qu'il venait vénérer dans la pieuse enceinte.
Bien heureux qui pouvait toucher sa blanche main,
Marcher à ses côtés sur le bord du chemin !
Ceux qui jusqu'à sa porte osaient parfois se rendre,
Et soudain l'entendaient sur l'escalier descendre,
Se demandaient sans doute, et toujours bien en vain,

Lequel battait plus fort, ou du marteau d'airain,
Ou de leur cœur rempli d'espérance et d'angoisse.
Aux fêtes du Patron qu'invoquait la paroisse,
Vers le soir, la jeunesse assemblée au vallon,
Dansait joyeusement au son du violon,
Et les garçons, alors, débordant d'allégresse
Lui répétaient tout bas des mots pleins de tendresse ;
Mais inutilement ; de tous les amoureux
Le jeune Gabriel était le seul heureux.
Gabriel Lajeunesse, un des fils de Basile
Le forgeron du bourg. Un forgeron habile,
Un citoyen honnête et des plus importants ;
Car le peuple a jugé, partout et de tout temps,
L'état de forgeron un métier honorable.
Une estime profonde, une amitié durable
Unissaient le fermier et le vieux forgeron ;
Et leurs petits enfants, l'espoir de leur maison,
Avaient grandi tous deux, charmants, pieux et sages,
Semblables à deux fleurs sous les mêmes feuillages.
Plein de zèle, animé des plus nobles désirs,
Le pasteur du hameau qui donnait ses loisirs
A l'éducation de sa chère jeunesse,
Leur avait enseigné l'amour de la sagesse
En leur montrant à lire. Enfants naïfs alors
Ils se livraient ensemble, en paix et sans remords,
Aux plaisirs innocents de l'innocente enfance.
Leur leçon récitée avec obéissance,
Ils couraient à la forge où Basile, le soir,
Bien souvent, les bras nus, le visage tout noir,
Un tablier de cuir autour de la ceinture,
Hardiment soulevait, d'une main forte et sûre,

D'un cheval hennissant le vigoureux sabot,
Pendant qu'auprès de lui, dans un feu de fagot,
Rougissait lentement un grand cercle de roue,
Comme un serpent de feu qui se noue et dénoue
Au milieu d'un brasier allumé sous les bois.
A l'approche des nuits, l'automne, bien des fois,
Quand le ciel était noir et que la forge sombre
Vomissait au dehors des flammèches sans nombre,
Par les carreaux brisés, les fentes du lambris,
Ils venaient regarder, avec des yeux surpris,
Le soufflet haletant qui ranimait la braise,
Et réchauffer leurs doigts en causant à leur aise.
Quand ils n'entendaient plus le soufflet bourdonner,
Plus sous le dur marteau, l'enclume résonner,
Alors ils comparaient à des vierges pieuses
Qui portent à la main leurs lampes radieuses,
Et vont au sanctuaire au milieu de la nuit,
Les étincelles d'or qui retombaient sans bruit
Et mouraient tour à tour sous les cendres éteintes.

Quand l'hiver étendait son voile aux blanches teintes,
On les voyait tous deux sur un léger traîneau,
Sillonner comme un trait la pente du coteau ;
Souvent sur les chevrons ou le toit de la grange
Lestement ils montaient, cherchant la pierre étrange
Que l'hirondelle trouve au bord du flot mouvant
Et qu'elle vient cacher dans son nid, sous l'auvent,
Pour de ses chers petits dessiller la paupière.
Heureux qui la trouvait cette étonnante pierre !
Ainsi leurs premiers jours, sans pleurs et sans ennuis,
Comme un songe doré s'étaient bien vite enfuis !

Ils n'étaient plus enfants à l'époque où se passe
Le récit douloureux qu'il faut que je vous fasse.
Gabriel était homme ; il aimait les travaux,
Forgeait avec son père et ferrait les chevaux.
Evangéline était une adorable femme ;
De la femme elle avait et les espoirs et l'âme.
Elle fut surnommée, un jour, dans le canton :
" Le soleil d'Eulalie," à cause, disait-on,
Qu'elle ferait régner par sa grande prudence,
Au foyer de l'époux, la joie et l'abondance,
Et que de beaux enfants au visage vermeil
Naîtraient de ses amours. En effet le soleil
Qui brille le matin de la sainte Eulalie,
Féconde les vergers dont chaque rameau plie,
Sous le poids des fruits mûrs, veloutés où luisants,
Comme plie un vieillard sous le fardeau des ans.

II

Déjà l'on arrivait à ce temps de l'année
Où le feuillage sec dort sur l'herbe fanée,
Où le soleil tardif est pâle et sans chaleur,
Où la nuit froide au pauvre apporte la douleur.
En bandes réunis, les oiseaux de passage,
Sous un ciel noir et lourd, volaient, comme un nuage,.

Des tristes régions que l'aquilon flétrit
Aux rivages riants où l'amandier fleurit.
La forêt se tordait sous les vents de septembre
Comme un jeune coursier qui hennit et se cambre.
Tout disait que l'hiver allait être cruel.
L'abeille prévoyante avait gardé son miel,
Et les coureurs des bois et les chasseurs sauvages,
Qui recueillent souvent des indices fort sages,
Affirmaient qu'en effet les temps seraient mauvais
Parce que le renard avait le cuir épais.

Ainsi venait l'automne et les froids avec elle.
Mais ce temps enchanteur, cette époque si belle
Qu'on appelle au hameau l'été de la Toussaint
Ranima le cœur triste et le soleil éteint.
Un éclat radieux portant aux rêveries
Illuminait les airs, les bois et les prairies ;
L'univers rayonnant semblait, dans sa splendeur,
Nouvellement sorti des mains du Créateur.
On eût dit que l'amour régnait dans tout le monde ;
Que l'océan chantait pour endormir son onde !
Et des accents nouveaux, de sublimes concerts
Paraissaient s'élever des bourgs et des déserts !
Des enfants qui jouaient les voix vives et nettes,
Les grillons éveillés, les folles girouettes
Qui criaient dans les airs, sur les toits des donjons,
Les doux roucoulements des amoureux pigeons,
Les plaintes de la brise et les battements d'ailes
Des oiseaux qui volaient au-dessus des tourelles,
Tout n'était qu'harmonie et tout n'était qu'amour !
On eut dit le printemps célébrant son retour !

Sur le bord de la mer, au sommet des collines,
Les rayons du soleil pleuvaient dans les bruines ;
L'océan était d'or : les arbres des forêts
Berçant, avec orgueil, les châtoyants reflets
De leur voile safran, ou pourpre, ou diaphane,
Brillaient dans le lointain comme le fier platane
Que le Perse idolâtre, en son culte pervers,
Décore de joyaux et d'oripeaux divers.

Tout respirait la paix, le calme et l'innocence ;
La nuit dans les vallons descendait en silence,
Et l'étoile du soir étincelait encor,
Parsemant le ciel bleu de ses filandres d'or.
Les troupeaux bondissants regagnèrent l'étable
En flairant du gazon le parfum délectable,
En respirant du soir l'agréable fraîcheur.
Et les devançant tous, luisante de blancheur,
Venait en s'ébattant une grasse génisse,
Celle d'Evangéline, avec son beau poil lisse,
Sa clochette sonore et son joli collier.
Et puis on vit le pâtre, à travers le hallier,
Ramener en chantant les brebis de la rive.
Près de lui le gros chien à la mine pensive,
Berçant sa large queue et fier de sa valeur,
Trottinait noblement, jappant pour faire peur
A quelques vieux traînards qui restaient en arrière.
Le jour, quand le berger dormait sous la bruyère,
C'était lui qui gardait les timides agneaux,
Et la nuit, quand les loups réunis en troupeaux,
Dans les bois d'alentour jetaient leurs cris de rage,
Il les gardait encore avec plus de courage.

Quand lu lune, plus tard, éclaira l'horizon,
Que sa molle lueur argenta le gazon,
Les chars de foin salé, jetant un âcre arôme,
Montèrent des marais à la grange de chaume.
Sous leurs harnais de bois décorés de pompons
Les chevaux hennissaient et balançaient leurs fronts.
Ils secouaient souvent leur épaisse crinière
Où tombaient la rosée et la fine poussière,
Et puis rongeaient l'acier de leur mors écumant :
La féconde génisse, arrêtée un moment,
Ruminait l'œil pensif, pendant que la laitière,
En écume d'argent, faisait dans sa chaudière
Couler un flot de lait. Et dans la basse-cour,
Répétés par l'écho des granges d'alentour,
L'on entendit encor, comme dans un délire,
Des bêlements, des cris et des éclats de rire.
Mais ce bruit, toutefois, s'éteignit promptement ;
Un grand calme se fit : tout à coup, seulement,
En roulant sur leurs gonds les portes de la grange
Firent, dans le silence, un grincement étrange.

Assis dans son fauteuil fait de bois de noyer,
Benoit le laboureur regardait, au foyer,
La flamme qui lançait d'éblouissantes flèches,
L'ondulante fumée et toutes ces flammèches
Qui tournoyaient gaiement comme des feux-follets.
Sur le mur, en arrière, où les joyeux reflets
Dansaient légèrement des rondes fantastiques,
Son ombre se peignait avec des traits comiques,
Pendant qu'à la clarté du foyer pétillant,
Prenant un air moqueur, un regard sémillant,

Chaque face sculptée au dossier de sa chaise
Semblait s'épanouir et sourire à son aise,
Et que sur le buffet, chaque vase d'étain
Luisait comme au soleil un bouclier d'airain.

Le bon vieillard chantait, d'un ton mélancolique,
Des refrains de chanson, des couplets de cantique,
Ainsi que ses aïeux, jadis, avaient chanté,
A l'ombre de leur bois, sous leur ciel enchanté,
Leur ciel de Normandie. Et son Évangéline,
Portant jupe rayée et blanche capeline,
Filait, en se berçant, une filasse d'or.
Le métier dans son coin se reposait encor,
Mais le rouet actif mêlait, avec constance,
Son ronflement sonore à la douce romance
Que chantait le vieillard assis devant le feu.
Comme dans le lieu saint, quand le chant cesse un peu,
On entend sous un pas vibrer l'auguste enceinte,
Ou du prêtre à l'autel on entend la voix sainte,
Ainsi quand le fermier, vaincu par les émois,
Suspendait les accents de sa dolente voix,
De l'antique pendule, au milieu des ténèbres,
On entendait les coups réguliers et funèbres.

Or, pendant qu'il chantait ainsi dans son fauteuil,
Un froissement de pieds fit tressaillir le seuil,
Et la clenche de bois bruyamment soulevée
De quelque visiteur annonça l'arrivée.
Mais il le savait bien, c'était le forgeron
Avec ses gros souliers pleins de clous au talon

De même Evangéline, au trouble de son âme,
Où s'était allumée une suave flamme,
Devinait sûrement qui venait avec lui.

—" Ah ! sois le bienvenu, Lajeunesse, aujourd'hui !
Dit Benoit en voyant son vieil ami paraître.
" La gaîté, quand tu viens, semble aussitôt renaître,
" Et je me sens alors plus jeune et plus heureux.
" Mais veux-tu savourer un tabac généreux ?
" Prends au coin du foyer ta place accoutumée
" Et fumons en causant. C'est bien dans la fumée
" Qu'on voit avec plaisir se dessiner tes traits.
" Quand tu fumes, ton front, ton visage si frais
" Brillent comme la lune à travers les nuages
" Qui s'élèvent, le soir, au bord des marécages."

Basile, souriant, suivi de son garçon,
Au foyer plein de feu vint s'asseoir sans façon
Et répondit ainsi : " Mon cher Bellefontaine,
" Tu plaisantes toujours et n'as jamais de peine ;
" D'autres sont obsédés de noirs pressentiments
" Et ne font que rêver malheurs et châtiments :
" Ils s'attendent à tout : rien ne peut les surprendre...
Puis il s'interrompit quelque moment pour prendre
Son calumet de terre et le charbon fumant
Qu'Evangéline allait lui porter poliment ;
Ensuite il ajouta : " Je n'aime point pour hôtes
" Ces navires anglais mouillés près de nos côtes.
" Leurs énormes canons qui sont braqués sur nous
" Ne nous annoncent point les desseins les plus doux ;

" Mais quels sont ses desseins, hélas! on les ignore.
" On sait bien qu'il faudra quand la cloche sonore
" Appellera le peuple à l'église, demain,
" S'assembler pour entendre un mandat inhumain ;
" Et ce mandat, dit-on, émane du roi George.
" Or, plus d'un paysan soupçonne un coupe-gorge ;
" Tous sont fort alarmés et se montrent craintifs ! "

Le fermier répondit : " De plus justes motifs
" Ont sans doute amené ces vaisseaux sur nos rives :
" La pluie, en Angleterre, ou les chaleurs hâtives
" Ont peut-être détruit les moissons sur les champs,
" Et, pour donner du pain à leurs petits enfants,
" Et nourrir leurs troupeaux, les grands propriétaires
" Viennent chercher les fruits de nos fertiles terres."

— " Au bourg l'on ne croit rien d'une telle raison
" Et l'on pense autrement," reprit le forgeron
En secouant la tête avec un air de doute ;
Et poussant un soupir : " Mon cher Benoit, écoute,
" L'Angleterre n'a pas oublié Louisbour,
" Pas plus que Port Royal, pas plus que Beau Séjour.
" Déjà des paysans ont gagné les frontières,
" D'autres sont aux aguets sur le bord des rivières,
" Attendant en ces lieux avec anxiété
" Cet ordre qui demain doit être exécuté !
" On nous a dépouillés, pour combler nos alarmes,
" De tous nos instruments et de toutes nos armes ;
" Seul le vieux forgeron a ses pesants marteaux
" Et l'humble moissonneur, ses inutiles faulx ! "

Avec un rire franc mais un peu sarcastique
Le vieillard jovial à son ami réplique :
—" Au milieu de nos champs et de nos gras troupeaux,
" Sans armes, nous vivons dans un profond repos ;
" Nous sommes mieux encor, par derrière nos digues,
" Que n'étaient autrefois nos ancêtres prodigues
" Dans leurs murs qu'ébréchaient les canons ennemis.
" D'ailleurs dans l'infortune il faut être soumis.
" J'espère cependant que ce soir la tristesse
" Fuira loin de ce toit où va régner l'ivresse,
" Car ce soir nous signons le contrat, c'est certain.
" Les jeunes gens, ensemble et d'une habile main,
" Ont bâti la maison et la grange au village.
" Le fenil est rempli de grain et de fourrage ;
" Pour un an le foyer est pourvu d'aliments.
" Attends, mon cher Basile, encor quelques moments
" Et Leblanc va venir avec sa plume d'oie ;
" De nos heureux enfants partageons donc la joie."

Cependant à l'écart, en face d'un châssis,
Les jeunes fiancés étaient tous deux assis
Regardant le ciel bleu. La belle Evangéline
Livrait à Gabriel sa main brûlante et fine ;
En entendant son père elle rougit soudain,
Puis un profond soupir fit onduler son sein.
Le silence venait à peine de se faire
Que l'on vit à la porte arriver le notaire.

III

Comme un frêle aviron aux mains des matelots,
Ou comme le filet dans le ressac des flots,
Le notaire Leblanc était courbé par l'âge :
Son front large gardait la trace d'un orage
Et sur son col bronzé tombaient ses cheveux gris,
Pareils aux touffes d'or des épis de maïs.
A travers leur cristal ses besicles de corne
Laissaient voir la sagesse au fond de son œil morne.
Il se plaisait beaucoup à faire des récits.
Père de vingt enfants, plus de cent petits-fils,
Par leur charmant babil et par leur gentillesse,
Jouant sur ses genoux, égayaient sa vieillesse.
Pendant la guerre il fut, comme ami des anglais,
Quatre ans tenu captif dans un cachot français.
Maintenant il avait une grande prudence
Et la simplicité de la naïve enfance.
C'était un bon ami : les enfants l'aimaient tous,
Car il leur racontait contes de loups-garous
Et d'espiègles lutins faisant au ciel des niches ;
Il leur disait aussi le sort des blancs Létiches,
Enfants morts sans baptême, esprits mystérieux
Qui voltigent toujours, cherchant partout les cieux,

Et de l'enfant qui dort viennent baiser les lèvres ;
Comment une araignée éloigne toutes fièvres,
Quand on la porte au cou dans l'écale des noix ;
Comment les animaux parlent à haute voix
Dans la nuit de Noël, au fond de leurs étables.
Il leur disait encor les vertus véritables
Que le peuple, autrefois, simple autant que loyal,
Prétendait découvrir dans le fer à cheval
Et le trèfle étalant quatre feuilles de neige ;
Il leur parlait aussi d'ogre et de sortilége.

Cependant aussitôt que Leblanc arriva,
De son siége au foyer Basile se leva
Et, secouant le feu de sa pipe de terre,
Il dit en s'adressant au modeste notaire :
—" Allons, père Leblanc, qu'avez-vous de nouveau ?
" Peut-être savez-vous ce qu'on pense au hameau
" De ces fiers bâtiments venus de l'Angleterre ? "

—" Je sais fort peu de chose et fais mieux de me taire,
Lui répondit Leblanc d'un ton de bonne humeur :
" Il est vrai qu'il circule une grande rumeur,
" Mais, comme mon avis n'est jamais le plus sage,
" Je dirai seulement ce qu'on dit au village.
" Je ne puis toutefois penser que ces vaisseaux
" Viennent sur notre rive apporter des fléaux;
" Les anglais voudraient-ils nous déclarer la guerre ?
" Pourquoi ? Faut-il un cas au moins. Je ne crains guère

— " Nom de Dieu ! " s'écria le bouillant forgeron,

:fois décochait joliment un juron,
·il donc regarder toujours en toute chose
›urquoi, le comment? Il n'est rien que l'on n'ose !
ıstice est partout et personne n'a tort :
le droit maintenant appartient au plus fort."

ıraître observer la chaleur de Basile,
c continua d'une voix fort tranquille :
nme est injuste, mais le bon Dieu ne l'est pas :
ıstice triomphe à son tour ici-bas.
›ur preuve je vais vous redire une histoire
ıe s'efface point de ma vieille mémoire :
me consolait de mon destin fatal
que j'étais captif au fort de Port Royal.
llard aimait bien cette histoire touchante.
que maltraitait quelque langue méchante,
qui sur l'honneur ne voulaient plus compter
voix tout émue il allait la conter.

us un ciel étranger, dans une ville antique,
›ngtemps on put voir sur la place publique,
bole de justice, un monument d'airain.
ıit une statue. Elle avait, d'une main,
;laive menaçant, de l'autre, une balance.
faibles et les forts l'admiraient en silence.
etour du printemps, quelques petits oiseaux,
›uant leurs amours, venaient, dans les plateaux,
· leurs nids moelleux en chantant et sans craindre
laive flamboyant qui semblait les atteindre.
vit pourtant, hélas ! se corrompre la loi :
misères du pauvre on n'ajouta plus foi,

" Et le faible, sans cesse en butte à l'ironie,
" Dut subir du plus fort la lâche tyrannie.
" On afficha le vice, et plus d'un tribunal
" Outragea l'innocence et protégea le mal.

" Un collier disparut, un jour, de chez un noble.
" On conclut aussitôt à quelque vol ignoble
" Et l'on chercha partout, mais en vain, des témoins.
" On voulut se venger sur quelqu'un néanmoins.
" Devant un intrigant revêtu de l'hermine
" On accusa, sans honte, une pauvre orpheline
" Qui depuis de longs jours servait fidèlement.
" Le procès, pour la forme, eut lieu bien promptement
" Et le juge pervers condamna la servante
" A mourir au gibet d'une mort infâmante.
" Autour de l'échafaud on vit les curieux,
" Pressés, impatients, inonder tous les lieux.
" La jeune fille vint, calme mais abattue,
" Subir son triste sort au pied de la statue.
" Le bourreau la saisit. Au moment solennel
" Où son âme montait vers le Juge Eternel
" Un orage mugit. L'impitoyable foudre
" Frappe le monument et le réduit en poudre,
" Et la balance tombe avec un sourd fracas.
" Or, dans un des plateaux qui se brisent en bas
" On voit un nid brillant.... c'était un nid de pie
" Dans lequel s'enlaçait avec coquetterie,
" Parmi les brins de foin, le collier précieux !....
" C'est ainsi qu'éclata la justice des cieux ! "

Quand le père Leblanc eut fini son histoire
Basile ne dit mot mais ne parut rien croire ;
Il n'en concluait point qu'on n'avait désormais
Nul motif d'avoir peur des navires anglais.
Il voulait répliquer et manquait de langage.
Ses pensers demeuraient empreints sur son visage
Comme, sur une vitre, on voit dans les hivers,
La vapeur se geler sous mille aspects divers.

Alors Evangéline, à la braise de l'âtre,
S'empresse d'allumer la lampe au pied d'albâtre,
Car la nuit qui descend répand l'obscurité.
Puis, lorque la maison est pleine de clarté,
Souriante, elle va déposer sur la table
Un pot d'étain rempli d'un cidre délectable ;
Et, prenant aussitôt son encre et son papier,
Le vieux notaire écrit, d'un style régulier,
Les noms des contractants, la date et puis leur âge,
La dot qu'Evangéline apporte en mariage
Et cent détails charmants sans en oublier un.
Et quand tout fut écrit comme voulait chacun,
Que le sceau de la loi fut mis, brillant et large
Comme un soleil levant, sur le blanc de la marge,
L'heureux fermier tira sa bourse de chamois
Pour offrir au notaire au moins deux ou trois fois,
En bel et bon argent, le prix de son ouvrage.
Mais Leblanc refusa, grondant comme un orage
De ce qu'on payait trop des actes sitôt faits.
Il fit aux fiancés les plus charmants souhaits,
Prit le grand pot d'étain où fermentait la bière,
D'une main sûre emplit la coupe tout entière,

Et but à la santé des gens de la maison.
Ne pas faire cela, c'eut été trahison.
Du cidre sur sa lèvre il essuya l'écume ;
Derrière son oreille il enfonça sa plume ;
Il roula son papier et donna le bonsoir.
Alors ceux qui restaient vinrent sans bruit s'asseoir
En cercle devant l'âtre où pétillaient les flammes.
Evangéline prit le damier et les dames
Et les alla donner aux paisibles vieillards.
La lutte commença. Leurs anxieux regards
Voyaient, avec plaisir, les pions faire un siége
Et les dames tomber dans un perfide piége.
Egalement adroits, ils s'amusaient beaucoup
D'une manœuvre heureuse ou d'un malheureux coup.
Les fiancés, assis dans la fenêtre ouverte,
Ecoutaient sur la rive expirer l'onde verte.
Heureux et souriants, ils se parlaient d'amour
En regardant les flots qui chantaient tour à tour,
Et les rubans de feu sur l'écume des vagues,
La lune qui veillait et les bruines vagues
Qui traînaient mollement leurs robes sur les prés,
Et les étoiles d'or dans les cieux empourprés.

Ainsi passait le soir, sans soucis, sans tristesse,
Et le temps paraissait redoubler de vitesse.
Tout à coup l'on ouït, dans le beffroi voisin,
La cloche qui vibrait sous le marteau d'airain.
On entendit neuf coups ; elle sonnait neuf heures ;
C'était le couvre-feu de toutes les demeures.
Basile et son ami se serrèrent la main
Et se dirent adieu pour jusqu'au lendemain.

Bien des mots de douceur, bien de tendres paroles,
Paroles d'amitié charmantes et frivoles,
S'échangèrent tout bas entre les deux amants,
Et de leurs cœurs émus calmèrent les tourments.

Les charbons du foyer furent mis sous la cendre;
Nul bruit dans la maison ne se fit plus entendre,
Excepté toutefois le bruit, sur l'escalier,
Des pas quelque peu lourds de l'honnête fermier.
Tenant dans sa main blanche une lampe de verre,
Evangéline aussi monta, mais si légère
Qu'elle semblait glisser sur les degrés de bois.
Une chaste lueur éclaira les parois
Et dora tour à tour les barreaux de la rampe;
Ce n'était point alors sa radieuse lampe,
Mais c'était son regard qui versait la clarté.
Elle entra dans sa chambre. Un châssis, d'un côté,
Y laissait du soleil pénétrer la lumière.
Une chaise et le lit de la jeune fermière,
Une table, une image, une croix seulement,
Voilà ce qu'on voyait dans cet appartement.
Mais on trouvait, au fond, en rang sur les tablettes,
De flanelle et de drap maintes pièces complètes,
Ouvrage ingénieux, tissu fin et parfait
Que son habile main au métier avait fait,
Et qu'elle allait offrir pour dot en mariage.
Voilà qui prouverait la femme de ménage
Mieux que les champs de grain et mieux que les troupeaux.

Elle éteignit sa lampe. Inondant les carreaux,
Aussitôt les rayons de la lune sereine

Flottèrent en faisceaux sur le tapis de laine,
Et son cœur vaguement agité par l'espoir,
Au pouvoir merveilleux du bel astre du soir
Obéit doucement comme l'onde et la nue.
Elle buvait alors une ivresse inconnue.
Quand de son fin soulier sortit son beau pied blanc ;
Quand ses longs cheveux noirs tombèrent sur son flanc,
Qu'elle parut charmante ! Et, dans sa rêverie,
Elle s'imagina qu'au bord de la prairie,
Amoureux et rusé, Gabriel son amant,
En silence épiait le fortuné moment
Où, devant les rideaux de l'étroite fenêtre,
Il verrait son image un instant apparaître.
Or, l'ombre d'une nue effleura les cloisons
Que la lune baignait de ses moelleux rayons,
Et par l'obscurité la chambre fut remplie.
Un sentiment de crainte et de mélancolie
Saisit Evangéline. Elle eut comme un remords,
Entr'ouvrit sa fenêtre et regarda dehors.
La lune s'échappait, souriante et volage,
Des plis mystérieux d'un vagabond nuage.
Une étoile aux cils d'or la suivait dans le ciel.
De même, au temps jadis, le petit Ismael
Suivait Agar sa mère en sa lointaine marche;
Après qu'elle eut quitté le toit du Patriarche.

IV

Quand le bourg de Grand Pré sortit de son sommeil
Les fleurs ouvraient déjà leur calice vermeil,
Un océan de pourpre entourait les collines,
Les ruisseaux babillaient, puis le Bassin des Mines,
Légèrement ridé par l'haleine du vent,
Réfléchissait l'éclat d'un beau soleil levant,
Et, sur les flots d'azur, les barques aux flancs sombres
Berçaient avec fierté leurs gigantesques ombres.

Aux clameurs du Travail qui s'éveillait encor
Le matin radieux ouvrit ses portes d'or.
Portant l'honnêteté sur leur figure franche
Les paysans, vêtus des habits du dimanche,
Arrivèrent bientôt des villages voisins.
Ici quelques vieillards, sur le bord des chemins,
S'aidant de leurs bâtons, venaient par petits groupes ;
Là les gars éveillés, en turbulentes troupes,
Passaient à travers champs, suivant, le long du clos,
Le sillon qu'avaient fait les pesants chariots,
Aux jours de la moisson, dans la pelouse tendre.
On grondait les amis qui se faisaient attendre.
Chacun fumait, causait, riait de toute part.

Les groupes arrivés aux groupes en retard
Criaient mille bons mots, mille plaisanteries.
Les maisons ressemblaient à des hôtelleries.
Assis devant les seuils sur de vieux bancs de bois,
Se chauffant au soleil, nombre de villageois
Discouraient du danger qui menaçait leur tête.
La maison de Benoit avait un air de fête.
Là plus vive qu'ailleurs paraissait la gaîté ;
On voyait en entrant s'enfuir l'anxiété.
La jeune Evangéline accueillait les convives
Avec un air modeste et des grâces naïves;
Elle avait à leurs yeux, ce jour-là, plus d'attrait
Que le cidre nouveau que sa main leur offrait.

On fit dans le verger les chastes fiançailles.
Le soleil était chaud comme au temps des semailles ;
De l'odeur des fruits mûrs l'air était parfumé ;
Le ciel brillait d'un feu tout inaccoutumé.
Le prêtre fut conduit à l'ombre du feuillage
Où le suivit Leblanc, notaire du village.
Du bonheur des amants s'entretenant tous deux,
Basile et le fermier étaient assis près d'eux.
Et contre le pressoir et les ruches d'abeilles,
Avec les jeunes gens aux figures vermeilles,
Etait le vieux Michel, joueur de violon,
Charmant diseur de riens, beau chanteur de chanson,
Qui tenait bien l'archet et battait la mesure
En frappant du talon le tapis de verdure.
Sur ses cheveux de neige on voyait, tour à tour,
L'ombre de quelque feuille ou les reflets du jour
Passer quand les rameaux se berçaient à la brise.

Son visage riant avec sa barbe grise
Brillait comme un charbon qui s'anime au foyer
Qnand le vent prend la cendre et la fait tournoyer.
Il promena l'archet sur les cordes vibrantes.
L'instrument résonna : les danses délirantes
Commencèrent sur l'herbe, à l'ombre du verger.
Le gazon s'inclina sous plus d'un pied léger.
Jeunes gens et vieillards s'unirent dans la danse.
Les brillants tourbillons roulèrent en cadence,
Sur l'émail du vert pré, sans trève, sans repos,
Au milieu des ris francs et des tendres propos.
La plus belle parmi toutes ces jeunes filles,
La plus belle au milieu de ces vierges gentilles,
C'était Evangéline ! et le plus fier garçon,
C'était bien Gabriel le fils du forgeron !

Le matin passait vite : on était dans l'ivresse;
Mais voici qu'arrivait l'heure de la détresse,
On entendit sonner la cloche dans la tour ;
On entendit le bruit du sonore tambour,
Et l'église aussitôt se remplit tout entière.
Tremblant pour leurs époux, au fond du cimetière,
Les femmes du village, en foule et tristement,
Attendirent la fin de cet événement.
Elles se cramponnaient aux angles de la pierre,
Aux saules qui des morts protégeaient la poussière
Pour voir dans la chapelle à travers les vitreaux.

Avec un air d'orgueil, marchant à pas égaux,
Les soldats, deux à deux, des vaisseaux descendirent

Et tout droit à l'église à grands pas se rendirent.
Au son de leurs tambours de sinistres échos
Du temple profané troublèrent le repos,
Un long frémissement s'empara de la foule
Qui bondit comme un flot que la tempête roule.
La porte fut fermée avec de gros verroux.
Des féroces soldats redoutant le courroux
L'Acadien craintif attendit en silence.
Bientôt le commandant avec fierté s'avance,
Monte jusqu'à l'autel, se tourne et parle ainsi :
— " Vous êtes en ce jour tous assemblés ici
" Comme l'a décrété Sa Majesté chrétienne,
" Habitants qui peuplez la terre Acadienne :
" Or, vous n'ignorez pas que le roi fut clément,
" Fut généreux pour vous ; mais vous autres, comment
" A de si grands bienfaits osez-vous donc répondre ?
" Consultez votre cœur il pourra vous confondre.
" Paysans, il me reste un devoir à remplir,
" Un pénible devoir ; mais dois-je donc faiblir ?
" Dois-je faire à regret ce que mon roi m'ordonne ?
" Je viens pour confisquer, au nom de la couronne,
" Vos terres, vos maisons et puis tous vos troupeaux.
" On va vous transporter, à bord de nos vaisseaux,
" Sur un autre rivage où vous serez, j'espère,
" Un peuple obéissant, travailleur et prospère.
" Vous êtes prisonniers au nom du Souverain. "

Quelquefois en été quand le soleil de juin,
Sous l'ardeur de ses feux dessèche les prairies ;
Que les fleurs des jardins, que les feuilles flétries
Tombent, une par une, au pied de l'arbrisseau ;

Qu'on n'entend plus couler le limpide ruisseau ;
A l'horizon de flamme un point sombre, un nuage,
Portant dans son flanc noir le tonnerre et l'orage,
S'élève tout à coup, grandit, grandit toujours.
Le soleil effrayé semble hâter son cours :
Il règne dans les airs un lugubre silence :
Le ciel est noir ; l'oiseau vers la forêt s'élance ;
Et la cigale chante et l'air est étouffant ;
La foudre gronde ; enfin le nuage se fend,
Le ciel vomit la flamme, et la pluie et la grêle
Sous leurs fouets crépitants brisent l'arbuste frêle,
Et le carreau de vitre, et les fleurs et les blés.
Alors les bestiaux se regardent troublés ;
Ils ont peur ; et bientôt, oubliant leur pâture,
Ils s'élancent beuglant le long de la clôture
Pour trouver un passage et s'enfuir promptement.
Des pauvres villageois tel fut l'étonnement
A cette heure fatale où le cruel ministre,
Sans rougir, annonça la nouvelle sinistre.
Ils courbèrent le front sous le poids du malheur ;
Ils restèrent muets de crainte et de douleur.
Mais la pensée enfin d'un si profond outrage,
Bouleverse leur âme et fait soudre la rage.
Vers la porte du temple ils s'élancèrent tous.
C'est en vain toutefois qu'ils redoublent leurs coups :
Elle ne s'ouvre point ! Des soupirs, des prières,
Des imprécations et des menaces fières
Font bien haut retentir, en cet affreux moment.
Le lieu de la prière et du recueillement.
Tout à coup dans la foule on vit le vieux Basile,
Frémissant, agité comme un bateau fragile
Que le vent de l'orage emporte sur les flots,

Lever ses poings nerveux en rugissant ces mots :
—" A bas! ces fiers Anglais ! Ils ne sont point nos maîtres !
" A bas ! ces étrangers ! ces perfides ! ces traîtres
" Qui viennent en brigands détruire nos moissons !
" Qui veulent nous chasser pour piller nos maisons ! "
Il en aurait bien dit sans doute davantage,
Mais un brutal soldat à la mine sauvage,
Le frappant sur le front d'un gantelet de fer,
L'étend sur le parquet avec un ris d'enfer.

Pendant que cette scène affreuse et sans exemple
Se déroule, en plein jour, sous la voûte du temple,
Pendant que les Anglais jettent leurs fiers défis
Le chœur s'ouvre, et tenant le divin crucifix,
Le prêtre, revêtu de l'aube et de l'étole,
Et le front entouré comme d'une auréole,
S'avance d'un pas sûr jusqu'au pied de l'autel.
Son cœur est abîmé dans un chagrin mortel ;
Il voit son cher troupeau qui crie et se désole,
Lui parle avec douceur, et sa grave parole
Retentit comme un glas le soir du jour des morts :

—" Hélas ! que faites-vous et quels sont ces transports ?
" Pourquoi ces cris ? Pourquoi cette sourde colère ?
" J'ai pendant quarante ans travaillé, comme un père,
" A vous rendre plus doux et plus humbles de cœur,
" Et vous ne savez point supporter le malheur !
" Aux âmes des payens vos âmes sont pareilles !
" De quoi m'ont donc servi la prière et les veilles,
" Si vous n'êtes meilleurs, si vous ne savez plus
" Pardonner aux méchants comme font les élus ?

" Si loin de pardonner vous cherchez la vengeance ?
" C'est ici la maison d'un Dieu plein d'indulgence,
" Ne la profanez point par d'aveugles excès.
" La haine ne doit pas au temple avoir d'accès.
" Oh ! voyez sur la croix ce Dieu qui vous contemple !
" Ce Dieu crucifié doit vous servir d'exemple !
" Voyez, mes bons enfants, quelles saintes douceurs
" Dans ce regard rempli de tristesse et de pleurs !
" Que de paix et d'amour sur cette lèvre pâle
" Qui semble dire encore, au moment où s'exale,
" Comme un baume divin, le suprême soupir :
—" Mon Père, pardonnez ce qu'ils me font souffrir "
" Mes enfants, disons donc, nous que la peine accable,
" Nous qui sommes l'objet d'une haine implacable,
" O mon Père, pardon ! pardon pour nos bourreaux ! "

Après un jour brûlant, s'il pleut, les arbrisseaux
Verdissent dans les prés et nous semblent renaître.
Tels les cœurs abattus, aux paroles du prêtre,
Retrouvèrent la force et la tranquillité ;
Et les bons villageois, avec humilité,
Levèrent sur le Christ des regards d'espérance ;
Ils s'écrièrent tous, oubliant leur souffrance
Et tombant à genoux sous les sacrés arceaux :
" O mon père, pardon ! pardon, pour nos bourreaux !"

Déjà le jour baissait. La voûte de l'église
Prenait, de place en place, une teinte plus grise ;
Un clerc vint allumer les cierges de l'autel,
Et le Père Félix, sur un ton solennel,

Commença la prière ; et, d'une voix plaintive,
Avec un cœur rempli d'une piété vive,
Le peuple infortuné pendant longtemps pria.
Puis, toujours à genoux, de l'*Ave Maria*
Tous ces hommes soumis, après cela, chantèrent
Les mots divins. Longtemps leurs cantiques montèrent,
Sur l'aile de l'amour, vers le trône de Dieu,
Comme autrefois Eli sur son char tout de feu.

Un affreux désespoir du village s'empare
Alors que l'on apprend la conduite barbare
Des Anglais ; et l'on voit tremblants, épouvantés,
Les femmes, les enfants courir de tous côtés.
Longtemps Evangéline attendit son vieux père,
A la porte, debout sous l'auvent solitaire,
Tenant sa main ouverte au-dessus de ses yeux
Afin de se garer du soleil radieux ;
Du soleil qui versait des torrents de lumière
Dans les chemins du bourg et sur l'humble chaumière
Dont il faisait reluire au loin le chaume d'or ;
Du soleil qui semblait vouloir jeter encor
Un long regard d'amour sur cette noble terre
Enchainée à jamais par la fourbe Angleterre.
Sur la table elle avait mis la nappe de lin :
Elle avait apporté, pour le souper, le pain
Fait d'un froment nouveau, le cidre, le fromage,
Et le miel odorant comme la fleur sauvage :
Elle avait approché sa chaise et le fauteuil.

Ainsi l'infortunée attendit sur le seuil
Jusqu'à l'heure tardive où, loin dans les prairies,

Les ombres des grands pins sur les herbes fleuries
S'allongent vers le soir. Et comme une ombre aussi
Descendit la douleur dans son cœur tout transi.
Elle était accablée, et pourtant sa jeune âme,
Comme un jardin céleste, exhalait le dictame
De l'espoir, de l'amour et de la charité.
Oubliant sa faiblesse et sa timidité,
Elle partit alors, et, dans tout le village,
Par des regards amis, par un pieux langage,
Courageuse, elle alla consoler, tour à tour,
Les vierges qui pleuraient comme elle leur amour;
Elle alla ranimer les femmes désolées
Qui rentraient à regret et tout échevelées,
Dans leurs foyers déserts avec leurs chers enfants,
Maintenant que la nuit s'étendait sur les champs.

Le soleil descendit derrière les collines,
Et de molles vapeurs, de folâtres bruines,
De son orbe éclatant voilèrent les doux feux ;
De même qu'autrefois, en des temps merveilleux,
Quand du Mont Sinaï descendit le prophète
Un voile de rayons environna sa tête.
A l'heure de mystère où s'efface le jour,
On entendit sonner l'angelus dans la tour.
Comme un triste fantôme, anxieuse et plaintive,
Marchant à pas pressés, Evangéline arrive
A l'église où régnait un silence de mort.
Elle cherche les siens et pleure sur leur sort ;
Elle entre au cimetière ; elle s'arrête, écoute :
Tout est calme et muet sous la modeste voûte.
Ce silence l'effraie. Une vague souleur

Dans son cœur abattu se mêle à la douleur ;
D'une tremblante voix deux fois elle s'écrie :
" Gabriel ! Gabriel ! " et de sa main flétrie
Elle assèche les pleurs qui coulent de ses yeux.
Mais rien ne lui répond ; tout est silencieux ;
Et les tombeaux des morts, dans le sein de la terre,
Entendent plus de voix, cachent moins de mystère
Que ce temple qui semble un tombeau de vivants !
Marchant le front courbé sur les sables mouvants
Elle revient alors, l'esprit remplit de trouble,
Au foyer paternel ; et son chagrin redouble
A l'aspect désolé de l'humble appartement.
Sous le toit solitaire entraient rapidement
Les ombres de la nuit et les spectres livides :
Les fantômes du soir hantaient les chambres vides.
Le souper sur la table était encore entier
Et la flamme dormait sous la cendre, au foyer.
Sur l'escalier, alors, et dans sa chambre chaste
Ses pas firent gémir l'écho. L'horizon vaste
Se perdait dans la nuit ; le ciel était couvert.
Elle entendit bientôt, près du châssis ouvert,
Sous le fouet de la pluie et le vent de l'orage,
Du sycomore ombreux crépiter feuillage.
Déchirant le ciel noir, d'éblouissants éclairs
D'une horrible lueur firent briller les airs.
Le tonnerre roula de colline en colline.
Dans sa chambre, à genoux, la pauvre Evangéline
Sa rappela qu'au ciel est un Dieu juste et bon
Qui voit tout l'univers s'incliner à son nom :
Elle se rappela cette jeune servante
Dont Leblanc avait dit l'histoire consolante.

Son âme se calma, son front devint vermeil,
Puis elle s'endormit d'un paisible sommeil.

V

Quatre fois le soleil, sorti du sein des ondes,
Fit pleuvoir sur Grand Pré ses feux en gerbes blondes;
Quatre fois, en dorant l'humble croix du clocher,
Il disparut derrière un noirâtre rocher
Qui découpait au ciel une ligne bizarre.
A cette heure suave où l'aurore se pare
Des roses qu'elle cueille à l'approche du jour,
Le coq joyeux chanta dans chaque basse-cour.
Et pendant qu'il chantait, livides et muettes,
Conduisant vers la mer leurs pesantes charettes,
Le chapelet au cou, les femmes, tour à tour,
Sortirent, à pas lents, des hameaux d'alentour.
Elles mouillaient de pleurs la poussière des routes,
Et puis, de temps en temps, elles s'arrêtaient toutes.
Pour regarder encore une dernière fois
Le clocher de l'église au milieu de leurs toits
Et leurs sillons livrés au plus lâche pillage,
Avant que la forêt qui couronne la plage

Ne les vint pour jamais ravir à leurs regards.
Et les petits enfants, loquaces et gaillards,
Aiguillonnant les bœufs de leurs voix menaçantes,
Auprès d'elles marchaient; et leurs mains innocentes
Serraient contre leur cœur quelques hochets bien chers
Qu'ils voulaient emporter de l'autre bord des mers.

Tous arrivent enfin dans ce lieu solitaire
Où la Gaspereau mêle, en bruissant, son eau claire
Aux flots de l'océan. Et là, de toute part
Ils errent tristement attendant le départ.
On les surveille ; on leur parle un grossier langage ;
On entasse au hasard leur modeste bagage.
Et tout le long du jour les fragiles canots
Les transportent à bord au milieu des sanglots !
Et tout le long du jour de nombreux attelages,
Chargés péniblement, descendent des villages !

L'aile sombre du soir sur le bourg s'étendit :
Un grand calme régnait. Soudain l'on entendit
Le roulement pressé des tambours à l'église.
Une terreur profonde, une horrible surprise
Des femmes du hameau font tressaillir les cœurs,
Et, bravant des soldats les sarcasmes moqueurs,
Elles courent au temple, en assiégent la porte.
Mais voici qu'aussitôt, le front haut, l'âme forte,
Les bons Acadiens défilent deux à deux,
Et des hommes armés se tiennent auprès d'eux.
Quelquefois pour trouver la fatigue légère,
De pauvres pèlerins, sur la terre étrangère,
Chantent, en cheminant, les refrains du pays ;

Ainsi, dans les sentiers qui longent les taillis,
Les prisonniers chantaient en allant vers la grève.
Les soldats endurcis les plaisantaient sans trève ;
Leurs épouses, leurs sœurs et leurs filles pleuraient!
Tour à tour, cependant, ces airs pieux mouraient.
Mais voici que soudain un autre hymne commence!
—" Cœur sacré de Jésus, ô source de clémence,
" Cœur sacré de Marie, ô fontaine d'amour,
" Hélas! secourez-nous en ce malheureux jour!
" Nous sommes exilés sur la terre des larmes !
" Pitié, pitié pour nous dans nos longues alarmes!"
Les jeunes paysans commencèrent d'abord ;
Puis les vieillards émus à leur pieux accord
Unirent aussitôt leur chant tremblant et grave.
Et le vent qui des bois portait l'odeur suave,
Les femmes qui suivaient le cruel régiment,
Et les petits oiseaux qui voltigeaient gaiement
Sous la pourpre du ciel ou sous la sombre nue,
Mêlèrent à ces voix une plainte inconnue!

Assise au pied d'un arbre, à côté du chemin,
En silence et le front appuyé sur sa main,
Levant souvent un œil rempli d'inquiétude
Vers le bourg devenu comme une solitude,
La jeune Evangéline attend les prisonniers.
Comme le bruit des flots sous les vents printaniers,
Retentissent des pas sur la terre durcie,
Et la vierge sensible est de nouveau saisie,
A ce suprême instant, d'une affreuse douleur.
Elle voit Gabriel ! Quelle étrange pâleur
Sur sa noble figure, hélas ! s'est répandue !

Elle vole vers lui frissonnante, éperdue,
Presse ses froides mains: "Gabriel! Gabriel!
"Ne te désole point! soumettons-nous au ciel;
"Il veillera sur nous! Et que peuvent les hommes,
"Que peuvent leurs desseins contre nous si nous sommes
"L'un et l'autre toujours unis par l'amitié?"

Sur ses lèvres de rose, à ces mots de pitié,
Avec grâce voltige un triste et doux sourire;
Mais voici que soudain sa chaste joie expire;
Elle tremble et pâlit. Au milieu des captifs
Elle voit un vieillard dont les regards plaintifs
Se reposent de loin, avec amour, sur elle:
Ce vieillard, c'est son père! Une peine mortelle,
Un profond désespoir ont altéré ses traits!
Il porte sur son front la trace des regrets:
On ne voit plus le feu jaillir de sa paupière:
Son humble vêtement est couvert de poussière.
Lui jadis si joyeux il est tout abattu
Et paraît dépouillé de force et de vertu.
Parmi ses compagnons tristement il chemine;
Il pleure en regardant sa chère Evangéline.
Puis elle, avec transport, se jette dans ses bras,
Le couvre de baisers et s'attache à ses pas;
Mais sa voix adorable et sa vive tendresse
Du vieillard désolé calment peu la détresse!

C'est alors que l'on vit, au bord des sombres flots,
Un spectacle navrant. Les grossiers matelots,
En entendant les cris et les sanglots des femmes,
Replongeaient plus gaîment dans les ondes leurs rames:

Par d'horribles jurons les soldats insolents
Des prisonniers craintifs hâtaient les pas trop lents.
L'époux désespéré parcourait la pelouse,
Cherchant, de toute part, sa malheureuse épouse,
Les mères appelaient leurs enfants égarés,
Et les petits enfants allaient, tout effarés,
Pareils à des agneaux cherchant leurs tendres mères !
Malgré les pleurs brûlants et les plaintes amères,
On sépare, en effet, les femmes des maris,
Les frères de leurs sœurs, les pères de leurs fils.
Sur le sein de sa mère en vain l'enfant s'attache,
Aux baisers maternels le matelot l'arrache
Et l'emporte, en riant, jusqu'au fond du vaisseau.
Quels soupirs ! quels transports ! quels cris, ô Gaspereau,
S'élevèrent alors de ta rive tranquille !

Le jeune Gabriel et son père Basile
Sur deux vaisseaux divers furent ainsi traînés,
Tandis qu'auprès des flots restèrent enchaînés
Benoît et son enfant, la douce Evangéline.

Le soleil disparut en dorant la bruine.
La nuit vint de nouveau. Tout n'était pas fini,
Et sur la grève encor restait plus d'un banni.
Le reflux commençait et l'océan limpide,
S'en allait en grondant, laissant le tuf humide
Au loin tout recouvert d'algues et de vieux troncs,
D'arbres déracinés et de flexibles joncs.

Cependant les canots échoués sur le sable
Pour reprendre leur tâche impie et méprisable
De la haute marée attendaient le retour.
Auprès, les matelots s'endormaient tour à tour
Ignoblement repus de tabac et de bière.
Parmi les chariots, le long de la rivière,
Les pauvres exilés, sans abri, sans maison,
Ayant pour toit le ciel, pour couche le gazon,
Erraient plaintivement semblables à des ombres.
Leur retraite n'était qu'un amas de décombres.
Vainement de s'enfuir à la faveur du soir
Ils auraient, dans leur âme, entretenu l'espoir,
Epiant tous leurs pas, soupçonneuses, cruelles,
Partout se promenaient d'actives sentinelles.

Alors, comme le soir descendait sur les champs,
On entendit les voix des troupeaux mugissants
Qui laissaient la pâture et regagnaient leurs crèches
En broutant aux buissons les feuilles les plus fraîches.
Mais la grasse génisse attendit vainement :
L'étable était fermée ; et son long beuglement
Ne fit point revenir la joyeuse laitière
Avec un peu de sel au fond de sa chaudière.
Nul oiseau ne chanta le coucher de ce jour.
On n'ouït point sonner l'Angelus dans la tour ;
On ne vit point surgir de légères fumées,
Ni luire de lumière aux fenêtres fermées !

Afin de réchauffer leurs membres engourdis
Plusieurs des paysans, parmi les plus hardis,

Allèrent amasser, sur le tuf de la rive,
Quelques morceaux de bois venus à la dérive,
Et firent de grands feux. Bientôt on put les voir
Auprès de ces brasiers sur des roches s'asseoir,
Et des larmes de feu semblaient mouiller leurs faces.
Alors on entendit encore des menaces,
Des lamentations et des gémissements.
Des enfants nouveau-nés les longs vagissements,
Les pleurs et les sanglots des vierges et des femmes,
Et les cris furieux des hommes dont les âmes
Sortaient soudainement d'une longue torpeur,
Montèrent à la fois au trône du Seigneur.
Et parmi les soldats dédaigneux et farouches,
Sans craindre les jurons qui sortaient de leurs bouches,
Passait silencieux le bon Père Félix.
Il tenait dans sa main le divin crucifix ;
Il allait plein d'ardeur, humble et divin apôtre,
Sans se décourager, d'une troupe vers l'autre,
Pour calmer et bénir son peuple infortuné.

En arrière des feux, sous un arbre incliné,
Il voit Evangéline assise avec son père.
La malheureuse enfant pleure, se désespère,
Car le vieillard endure une immense douleur,
Et la mort l'a déjà voilé de sa pâleur.
Il ne reconnaît plus sa fille, et la pensée
Semble, hélas ! de son front à jamais effacée !
Il n'entend ni ne voit ; il est sans mouvement.
Sa fille, tout en pleurs, prodigue vainement,
A cet instant fatal, ses soins et sa tendresse,
Il demeure insensible aux pleurs de sa détresse,

Comme à son dévoûment, comme à ses mots d'espoir.
Sur les feux attisés par la brise du soir,
Ouverts sinistrement, ses yeux vitreux et ternes
Sont sans cesse fixés, pareils à deux lanternes
Qui jettent, dans un lieu tout plein d'obscurité,
Un rayon immobile, une fauve clarté.

—" Benoît ! allons, Benoît, soyons forts dans l'épreuve
" Et bénissons les maux dont le ciel nous abreuve.
" Benoît, pardonnons. fit le prêtre avec respect.
Il en aurait dit plus, mais au pénible aspect
De ce vieillard mourant, de cette jeune fille
Qui bientôt n'aurait plus ici-bas de famille,
Son âme se gonfla ; comme un chant dans les bois
Sur sa lèvre entr'ouverte alors mourut sa voix.
Il posa ses deux mains sur la vierge plaintive,
Promena ses regards un moment sur la rive,
Et les leva longtemps vers la voûte des cieux
Où, dans la pourpre et l'or des sentiers radieux,
Le soleil bienfaisant, les étoiles sereines
Roulent avec accord, peu soucieux des peines
Qui troublent ici-bas l'infortuné mortel.
Et quand il l'eut bénie au nom de l'Eternel,
En silence il s'assit près d'elle sur les pierres,
Et bien longtemps des pleurs mouillèrent leurs paupières.

Une lueur parut du côté du midi.
Quand de la lune d'août le disque ragrandi
S'élève, vers le soir, à l'horizon de brume,
Rouge comme du sang, tout l'espace s'allume.
Aux reflets argentés de l'astre de la nuit

Chaque brin de verdure et chaque feuille luit;
La mer semble rouler des flammes au rivage,
Et l'on dirait qu'au loin brûle une vaste plage.
Telle on vit, vers le sud, dans cette nuit d'horreur,
S'élever tout à coup et grandir la lueur :
Le bourg s'enveloppa d'un sanglant et lourd voile ;
Dans un ciel embrasé l'on vit bientôt l'étoile
Pâlir et s'effacer comme devant le jour ;
Les coteaux, les forêts et les toits d'alentour
Reflétaient des clartés inconstantes et vagues;
De sinistres reflets roulaient avec les vagues ;
Sur le bord de la mer, près des flots écumants,
Les sables scintillaient comme des diamants ;
Les voiles, les huniers des navires superbes
De feux aériens semblaient lancer des gerbes.
Le sol parut trembler; il se fit un grand bruit.
La ruse triomphait; l'œuvre portait son fruit.
Tout croulait. L'ennemi couronnait son ouvrage.
Ainsi l'arbre géant tombe, pendant l'orage,
Sous l'éclair de la foudre ou sous les aquilons.
Et partout la fumée, en sombres tourbillons,
S'éleva vers le ciel avec de longs murmures.
Les lambeaux enflammés du chaume des toitures,
Emportés dans les airs par un vent irrité,
Sillonnèrent longtemps l'ardente obscurité.
Sur le vaste océan, sur l'étroite rivière,
D'innombrables tisons, la cendre et la poussière
Tombèrent jusqu'au loin comme un brûlant rideau
Avec le grondement du fer rouge dans l'eau.
On entendit alors des jeunes tourterelles
Les doux roucoulements et les battements d'ailes!
On entendit le coq chanter dans le lointain

Comme pour saluer le réveil du matin !
On entendit les cris et les hurlements tristes
Du chien qui de son maître interrogeait les pistes !
Et les longs beuglements des troupeaux inquiets !
Et les vagues soupirs des profondes forêts !
Et les hennissements des chevaux hors d'haleine
Qui couraient effrayés, écumants, dans la plaine !
Et tous ces bruits divers formaient un bruit affreux
Comme celui qu'entend un camp aventureux
Endormi quelque part sur l'herbe des prairies,
Au bord du Nebraska dont les rives fleuries
Se déroulent au loin comme de verts rubans,
Quand viennent à passer, par un soir d'ouragans,
Tout auprès de l'endroit où s'élèvent les tentes,
Les naseaux enflammés, les crinières flottantes,
De sauvages coursiers qu'emporte le courroux,
Ou d'agile troupeaux de bisons au poil roux.

Parmi les paysans dispersés sur la berge,
Etonnés et sans voix, le saint prêtre et la vierge
Regardaient la lueur qui grandissait toujours.
Assis à quelques pas, refusant tout secours,
Benoît leur compagnon demeurait impassible
Et semblait ne point voir cette scène indicible
Que l'ombre de la nuit ne pouvait pas voiler.
Après quelques instants, lorsque pour lui parler
Ils revinrent tous deux, ô surprise profonde !
Ils le virent, hélas ! étendu près de l'onde
Et mourant ! Il allait en appeler à Dieu.
Le prêtre lui soulève alors la tête un peu,
Et la vierge, tombant à genoux sur la terre,

Couvre d'ardents baisers son front encore austère ;
Elle jette un sanglot, elle s'évanouit.
Et jusqu'à l'heure où l'aube au ciel s'épanouit,
Comme une fleur au bord d'un odorant parterre,
La pauvre enfant dormit ce sommeil de mystère,
Ce lourd sommeil qu'on nomme évanouissement.
Quand elle s'éveilla le fond du firmament
Réfléchissait encor l'éclat de l'incendie ;
Les galets de la rive et l'herbe reverdie
Etincelaient encor. Ses amis l'entouraient.
Emus, silencieux, plusieurs d'entre eux pleuraient.

—" Enterrons la dépouille à l'ombre de ce hêtre,
Dit alors au proscrits le vénérable prêtre,
" Enterrons la dépouille au bord des océans ;
" Et, si nous revenons après de nombreux ans,
" Nous irons, mes amis, la mettre en terre sainte :
" La haine des méchants sera peut être éteinte.

Auprès des flots amers, dans un sauvage endroit,
Ainsi fut enterré le vertueux Benoît.
Nul cierge ne brûla près de ses humbles restes ;
Nul chant n'alla frapper les portiques célestes ;
La cloche du hameau ne sonna point de glas ;
Mais les bons paysans pleurèrent son trépas
Et la mer répondit à leurs plaintes funèbres.
On crut entendre alors, au milieu des ténèbres,
Les versets alternés, les accents solennels
Des moines à genoux devant les saints autels.
C'était le vent, c'était le bruit de la marée.
Or, chaque barque fut aussitôt démarrée,

Chaque barque effleura la surface des flots.
Les soldats au cœur dur, les sales matelots
Reprirent, tout joyeux, leur odieuse tâche,
Et chantant, et sifflant, et ramant sans relâche,
Ils eurent bientôt mis sur le pont des vaisseaux
Les colons qui restaient encore au bord des eaux.
Des vents impétueux dans les haubans sifflèrent ;
L'océan reflua ; les voiles se gonflèrent
Et les vaisseaux, hissant leurs traîtres pavillons,
Ouvrirent, dans les flots, de bouillonnants sillons !
Ils laissaient derrière eux le village en ruine
Et la cendre du mort sous la grève voisine.

SECONDE PARTIE

I

s'étaient enfuis bien des sombres hivers,
oteaux et les champs s'étaient souvent couverts
ərdure, de fleurs et d'éclatantes neiges,
is le jour fatal où des mains sacriléges
ıèrent le feu qui consuma Grand Pré;
is qu'à des tyrans un peuple fut livré
ı haine hypocrite et par la perfidie;
is que loin des bords de la belle Acadie,
'ise fit voguer les vaisseaux d'Albion
raînaient en exil toute une nation!

s Acadiens sur de lointains rivages
ıt disséminés comme les fruits sauvages

Qui tombent d'un rameau que l'orage a cassé,
Ou les flocons de neige, alors qu'un vent glacé
Couvre d'épais brouillards les bancs de Terre-Neuve,
Ou les bords enchantés de cet étrange fleuve
Qui roule au Canada ses flots audacieux.
Sans amis, sans foyers, sous de rigides cieux
Ils errèrent longtemps de village en village,
Depuis les régions où l'impur marécage,
Où la tiède savanne, au milieu des roseaux,
Sous un soleil brûlant laissent dormir leurs eaux,
Jusqu'à ces lacs du Nord dont les rives désertes
Sont de neige et de fleurs tour à tour recouvertes;
Depuis les océans jusqu'au plateau lointain
Où le Père des eaux, dans son cours incertain,
Traîne les bancs de sable et vers la mer les pousse,
Avec les frais débris de liane et de mousse,
Pour recouvrir les os de l'antique mammouth.
Ils ne trouvèrent point ce qu'ils cherchaient partout:
La pitié d'un ami, le toit sacré d'un hôte!
En silence plusieurs cheminaient côte à côte ;
Ils ne recherchaient plus le foyer d'un ami ;
Leur âme désolée avait assez gémi :
Ils demandaient, ceux-là, la paix à la poussière.
Leur histoire est écrite en plus d'un cimetière
Sur la pierre ou la croix qui couvre les tombeaux.

Or, parmi ces captifs qui promenaient leurs maux
Sur des terres de glace ou sous des cieux de flamme,
On vit errer longtemps une adorable femme.
Elle était jeune encore, et son grand œil rêveur
Semblait toujours fixé sur un monde meilleur.

Oui, la pauvre proscrite, elle était jeune et belle !
Mais, hélas ! bien affreux s'étendaient devant elle
Le désert de la vie et ses âpres sentiers,
Tout bordés des tombeaux de ceux qui les premiers
Fléchirent dans l'exil sous le poids des souffrances !
Elle avait vu s'enfuir ses douces espérances
Ses rêves de bonheur et ses illusions !
Dans son cœur était mort le feu des passions !
Son âme était alors comme une solitude
Où l'étranger chemine avec inquiétude
N'ayant, pour se guider, dans ces lieux incertains,
Que les débris des camps, que les brasiers éteints
Et tous les os blanchis que le soleil fait luire.
Un vent de mort, hélas ! soufflait pour la détruire !
Elle était le matin avec son ciel vermeil,
Ses chants mélodieux et son brillant soleil,
Qui tout à coup s'arrête en sa pompeuse course ;
Elle était le ruisseau qui remonte à sa source.
Dans les villes, parfois, elle arrêtait ses pas ;
Mais les villes, non plus, ne lui redonnaient pas
L'ami qu'elle pleurait, la paix du cœur perdue !
Elle en sortait bientôt, gémissante, éperdue,
Et poursuivait encor ses recherches plus loin.
Faible et lasse, parfois, se croyant sans témoin,
Elle venait s'asseoir au fond des cimetières,
Les regards attachés sur les croix ou les pierres
Qui protégeaient des morts le suprême repos.
Elle s'agenouillait, parfois, sur ces tombeaux
Où nulle inscription ne répète à la foule
L'humble nom du mortel que son pied distrait foule,
Puis elle se disait : Il est peut-être là....
Une douce rumeur passait parfois ; cela

Lui rendait du courage et de l'espoir, sans doute :
Des hommes lui disaient avoir vu sur leur route,
Cet être bien aimé qu'elle cherchait en vain ;
Mais, sort fatal ! c'était dans un pays lointain.

—" Oui, répondaient les uns, touchés de sa tristesse,
" Nous l'avons rencontré Gabriel Lajeunesse.
" Au récit qu'il nous fit un jour de ses malheurs
" Nous avons avec lui répandu bien des pleurs.
" Son père l'accompagne : il se nomme Basile:
" C'est un bon forgeron, un vieillard fort agile.
" Ils sont coureurs des bois ; ils sont chasseurs tous deux,
" Et parmi les chasseurs leur renom est fameux."

—" Gabriel Lajeunesse ? il fut, contaient les autres,
" S'il nous en souvient bien, assurément des nôtres.
" De la Louisiane il franchit avec nous
" Les plaines sans confins et les nombreux bayous."

Souvent on lui disait avec bonté : " Ta peine,
" Pauvre enfant, sera-t-elle aussi longue que vaine ?
" Pourquoi toujours l'attendre et l'adorer toujours ?
" Il a peut-être, lui, renié ses amours.
" Il est d'autres garçons d'ailleurs, dans nos villages,
" Des garçons aussi beaux, aussi forts, aussi sages ?
" Combien seraient heureux de vivre auprès de toi !
" Tu charmerais leur vie : ils béniraient ta loi.
" Et Baptiste Leblanc, le fils du vieux notaire,
" A pour toi tant d'amour qu'il ne saurait le taire ;

" Donne lui le bonheur en lui donnant ta main ;
" Et que dès aujourd'hui ton deuil ait une fin."

A ceux qui lui tenaient ce discours raisonnable
Elle disait pourtant : " Serait-il convenable
" De promettre ma main à qui n'a point mon cœur?
" L'amour est un flambeau dont la vive lueur
" Eclaire et fait briller les sentiers de la vie.
" L'âme qui n'aime pas au deuil est asservie ;
" Le lien qui l'enchaîne est un lien d'airain,
" Et pour elle le ciel ne peut être serein."

Souvent son confesseur, ce protecteur fidèle
Qui depuis le départ avait veillé sur elle,
En attendant qu'un père au ciel lui fût rendu,
Lui disait : " Mon enfant, nul amour n'est perdu.
" Quand il n'a pas d'écho dans le cœur que l'on aime ;
" Quand d'un autre il ne peut faire le bien suprême,
" Il revient à sa source et plus pur et plus fort,
" Et l'âme qu'il embrase aime son triste sort.
" L'eau vive du ruisseau qui s'est au loin enfuie
" Dans le ruisseau retombe en abondante pluie.
" Sois ferme et patiente au milieu de tes maux ;
" Le vent qui peut briser les flexibles rameaux
" Fait à peine frémir les branches du grand chêne.
" Sois fidèle à l'amour qui t'accable et t'enchaîne :
" Ne crains pas de souffrir et bénis tes regrets ;
" La souffrance et l'amour sont deux sentiers secrets
" Qui mènent sûrement à la sainte Patrie,"

La pauvre Evangéline, à ces mots attendrie,
Levait, avec espoir, ses beaux yeux vers le ciel :
La coupe de ses jours n'avait plus tant de fiel :
Elle croyait encore entendre, dans son âme,
La mer se lamenter en déroulant sa lame ;
Mais parmi les soupirs, mais parmi les sanglots,
S'élevait une voix qui dominait les flots,
Une voix ravissante et pleine de mystère
Qui lui disait toujours : O jeune fille espère ! "

L'infortunée ainsi, durant de nombreux jours,
Promena son espoir, sa peine et ses amours.
Son pied se déchira sur la ronce et l'ortie
Qui recouvraient partout le chemin de sa vie !

Esprit mystérieux, reprends ton noble essor !
Guide-moi de nouveau, je veux la suivre encor,
La suivre par le monde où seule elle est allée !
Comme le voyageur qui longe, en la vallée,
Le cours capricieux d'un rapide ruisseau,
Voit quelquefois de loin la molle nappe d'eau
Resplendir au soleil à travers la verdure,
Et, quelquefois, de près entend son gai murmure,
Mais ne la voit point fuir sous le feuillage épais,
Ainsi je la suivrai dans le trouble ou la paix.

II

Mai fleurit les vallons. La lumière ruisselle ;
L'arôme des bois monte aux cieux. Une nacelle
Glisse rapidement sur le Mississippi.
Elle passe devant le Wabash assoupi,
Et devant l'Ohio qui balance ses ondes
Comme un champ de maïs berce ses tiges blondes.
Ceux qu'elle porte sont tous des Acadiens,
Malheureux exilés dépouillés de leurs biens,
Lamentable débris d'un peuple heureux naguère.
Où vont-ils maintenant ? ils ne le savent guère.
Une même croyance et les mêmes malheurs
Unissent fortement ces pieux voyageurs.
A travers les forêts, les campagnes fleuries,
A travers les vallons et les vertes prairies,
Sur les sables ou l'onde ils sont toujours errants ;
Ils cherchent leurs amis, ils cherchent leurs parents.
Parmi ces fugitifs on voit Evangéline,
Semblable maintenant au cyprès qui s'incline
Sur la fosse profonde où dort un malheureux,
Et le père Félix son guide généreux.

Le jour naît et s'enfuit, et la frêle pirogüe,
Sur le fleuve écumeux, toujours se berce et vogue.
Elle effleure, tantôt, le pied d'un noir rocher,
Tantôt parmi les joncs on la voit se cacher.
Quand l'aile de la nuit s'entr'ouvre sur la terre
Elle cherche, à la côte, un abri solitaire ;
Les voyageurs lassés dressent leur campement
Et, couchés près du feu, reposent un moment.
Enfin elle franchit des chutes aboyantes,
Rase des bords féconds, des îles verdoyantes
Où le fier cotonnier berce, d'un air coquet,
Ses aigrettes d'argent et son moelleux duvet.
Elle s'avance, ensuite, en des anses profondes
Où de longs bancs de sable élèvent, sur les ondes,
Comme un ruban doré, leurs dos étincelants.
Et sur ces bancs de sable où les flots ondulants
S'en viennent tour à tour chanter à leur passage,
Elle voit s'agiter le doux et blanc plumage
Des nombreux pélicans qui guettent le poisson,
L'insecte au fin corsage et l'impur limaçon.
La rive qu'elle effleure est basse et parfumée ;
La végétation est brillante, animée ;
Les oiseaux font partout entendre leur concert
Et la fleur offre au ciel son calice entr'ouvert.
De distance en distance, au bord de ce rivage,
Au milieu d'un jardin, au milieu d'un bocage,
S'élèvent la maison d'un Planteur enrichi
Et du nègre indolent la case au toit blanchi.

Les exilés voyaient cette terre féconde
Qu'un printemps éternel de son éclat inonde,

Où des moissons toujours se balancent au vent.
Le grand fleuve décrit ici vers le levant,
Sous un ciel tout de flamme, une courbe lointaine,
Et ses flots transparents, en roulant dans la plaine,
Arrosent çà et là des bosquets d'orangers,
Des citronniers fleuris et de nombreux vergers.
La rapide nacelle, obéissant aux rames,
S'écarte de sa course en traçant, sur les lames,
Un sillon circulaire où tremble le ciel bleu,
Et sa vitesse alors se ralentit un peu.
Elle fend tes flots noirs, bayou de Plaquemine,
A l'heure où de ses feux le couchant t'illumine !

Les voyageurs s'en vont vers de nouveaux endroits
Où serpentent sans bruit mille ruisseaux étroits,
Et leur barque s'égare en des eaux paresseuses
Qui se croisent cent fois sous les feuilles ombreuses.
Les cyprès chevelus forment de leurs rameaux,
Au-dessus de leurs fronts, des voûtes, des arceaux
Où flottent, parfumés, les mousses diaphanes
Et le lierre luisant et les molles lianes,
Comme dans un vieux temple, illustres oripeaux,
On voit flotter parfois bannières et drapeaux.
Il règne dans ces lieux un effrayant silence ;
On entend seulement le héron qui s'élance,
Au coucher du soleil, vers le grand cèdre noir
Dont les rameaux touffus lui servent de juchoir,
Ou, sur un tronc noirci, le hibou taciturne
Qui fait frémir les bois de sa plainte nocturne.

La lune se leva cependant. Ses rayons
Tracèrent sur les eaux de lumineux sillons,
Drapèrent les rochers dans une écharpe blanche,
Coururent mollement le long de chaque branche
Glissèrent à travers le feuillage des bois,
Comme on voit au lever du soleil, quelquefois,
Glisser les fils d'argent d'une vague bruine
A travers les débris des donjons en ruine.
Chaque objet à son tour, en ces lieux écartés,
Flottait dans l'ombre épaisse ou les fauves clartés,
Revêtait tout à coup la plus étrange forme,
Tout à coup se fondait en une masse énorme.

Voguant silencieux, les malheureux proscrits
Sentirent une angoisse étreindre leurs esprits.
Dans le pressentiment d'un mal inévitable,
Cet endroit leur parut encor plus redoutable,
Et leurs cœurs, effrayés des menaces du sort,
Tressaillirent soudain et battirent bien fort.
Souffrant peut-être ainsi, la frêle sensitive
Referme sa corolle et se penche craintive,
Quand, au loin dans la plaine, un coursier au galop
Fait retentir le sol de son poudreux sabot.
Mais une vision d'une douceur divine
Vint charmer un moment l'âme d'Evangéline.
Sa pensée avait pris, pourrais-je dire, un corps:
Devant ses yeux un spectre apparaissait alors
Flottant, lui semblait-il, dans des clartés sereines,
Et comme elle versant aussi des larmes vaines.
Celui qu'elle voyait dans cette vision,
Que la lune d'argent portait sur un rayon,

C'était le fiancé que demandait son âme !
Il lui tendait les bras, et chaque coup de rame
Semblait le rapprocher du fragile vaisseau
Qui glissait lentement, en silence, sur l'eau.

Cependant un rameur d'une haute stature,
Un rameur qui portait un cor à sa ceinture,
Se leva de son banc à l'avant du canot :
" On croirait que le vent, dit-il, jette un sanglot."
Et pour voir si quelqu'un perdu comme eux dans l'ombre
Suivait aussi le cours de ces bayous sans nombre,
Il prit son instrument et souffla par trois fois.
La fanfare éclatante éveilla, sous les bois,
Mille échos étonnés, mille voix inquiètes
Qui moururent au loin dans leurs sombres cachettes.
On entendit frémir les ailes des oiseaux :
On entendit aussi palpiter les roseaux,
Les bannières de mousse et les vertes ogives
Qui flottaient au-dessus des ondes fugitives ;
Mais pas une voix d'homme, en ce lieu de terreur,
Ne répondit pourtant à l'appel du rameur.
Comme un pavot fleuri dont la tête s'incline,
Après quelques instants, la jeune Evangéline
Sur le bord du canot s'inclina doucement
Et dans un long sommeil oublia son tourment.

Alors les exilés, pour calmer leur souffrance,
Redirent les chansons de la Nouvelle-France,
Les chansons que jadis ils chantaient si gaiement
Sur leurs fleuves aimés. Et, dans l'éloignement,

Sur les eaux ou les bords, semblables aux murmures
Qui s'élèvent la nuit du milieu des ramures,
Semblables au soupir qui descend des beffrois,
On entendit des bruits, mystérieuses voix
Qui s'élevaient du fond de cette solitude,
Et venaient se mêler aux cris d'inquiétude
Des oiseaux effrayés qui prenaient leur essor,
Aux longs rugissements de quelqu'alligator.

Ils poursuivaient ainsi leur course solitaire.
Le matin, quand le jour vint sourire à la terre,
Que d'un éclat nouveau la fleur des champs brilla,
Le lac étincelant d'Atchafalaïa
Déroulait devant eux, dans ses grottes profondes,
Comme un tapis mouvant, la masse de ses ondes.
Dans l'ondulation les légers nénuphars
Balançaient mollement leurs calices blafards;
Des lotus empourprés les mignonnes corolles
Sur le front des proscrits tombaient en banderolles;
L'air était embaumé des suaves senteurs
Que les magnolias épanchaient de leurs fleurs
Et que la tiède brise emportait sur son aile.
Sous les efforts constants des rames, la nacelle
Voguait, voguait toujours suivant le cours des flots.
Bientôt elle longea de gracieux ilots
Que les oiseaux charmaient de leurs cantates gaies,
Que les rosiers en fleurs cernaient de blondes haies,
Où la mousse et l'ombrage invitaient au sommeil
Le voyageur errant brûlé par le soleil.

Ils choisissent de loin l'endroit le plus sauvage
Et, pour s'y reposer, descendent au rivage.
Ils amarrent leur barque aux branches d'un bouleau
Couché comme un cadavre à quelques pas de l'eau,
Et se dispersent sous les ramures vermeilles.
Fatigués du travail et fatigués des veilles,
Ils s'endorment. Bientôt des songes gracieux
Leurs rendent d'autres temps, leurs rendent d'autres [cieux.
Au-dessus d'eux le cèdre avec amour frissonne :
A ses bras étendus se suspend la bignonne
Dont la coupe d'argent se balance dans l'air.
Le petit colibri, luisant comme un éclair,
Vole, de fleur en fleur, avec un doux bruit d'aile,
Et puise le nectar de son bec infidèle.
S'accrochant aux palmiers, s'accrochant aux ormeaux,
Mille vignes s'en vont marier leurs rameaux,
Et forment des treillis, des échelles étranges
Comme celle où Jacob vit, en songe, les anges,
Les anges du Seigneur descendre et remonter.
Et les reflets du jour font renaître et flotter,
Devant l'esprit rêveur de la jeune orpheline,
Un espoir ravissant, une image divine.

Cependant sur les flots unis comme un miroir
Venait dans le lointain un esquif au flanc noir.
Elégant et rapide il effleurait les lames.
Des chasseurs du midi le montaient, et leurs rames
Battaient l'onde en cadence au refrain des chansons :
Ils allaient vers le nord, la terre des bisons.
Peut-être voulaient-ils de leurs maux fuir la source.
Assis au gouvernail et dirigeant la course,

Un jeune homme à ses chants mêlait souvent des pleurs
On lisait sur son front de profondes douleurs.
Son âme était bercée au vent de la tristesse...
Ce jeune homme, c'était Gabriel Lajeunesse !
Sans plaisir, sans espoir, redoutant l'avenir,
Et toujours poursuivi par l'affreux souvenir
Des maux qui l'accablaient depuis quelques années,
Il fuyait tous les lieux pour fuir ses destinées :
Il allait demander l'oubli de ses regrets
Et l'oubli de lui-même aux lointaines forêts.

Creusant un sillon d'or dans l'élément docile,
Le vagabond esquif s'avance jusqu'à l'île
Où s'était arrêté le canot des proscrits ;
Mais il ne vogue point sous les rideaux fleuris
Que les arbres formaient en emmêlant leurs palmes,
Il longe l'autre bord et fuit sur les eaux calmes.

Gabriel le chasseur, sur sa rame courbé,
Ne vit point, à la rive, un canot dérobé
Sous le tissu des joncs et les branches de saule ;
Gabriel ne vit point, non plus, la blanche épaule
D'une vierge endormie à l'ombre des palmiers.
Le bruit des avirons, le chant des nautonniers
Ne réveillèrent point ceux qui dormaient, comme elle,
Sur la mousse des bois, sous le toit des dentelle
Que formaient en ces lieux les rameaux odorants.
Le canot des chasseurs glissa sur les courants
Comme un nuage au ciel lorsque le vent s'élève.
Et quand il eut longé la courbe de la grève,

Que le cri des tollets mourut dans le lointain,
Plusieurs des fugitifs s'éveillèrent soudain,
L'esprit bouleversé d'une angoisse inouie.
Mais aux pieds du pasteur la vierge réjouie
Vint se précipiter avec émotion :

—" O mon père, dit-elle, est-une illusion
" Qui de mes sens troublés soudainement s'empare ?
" Est-ce un futile espoir où mon âme s'égare ?
" Ai-je entendu la voix d'un ange du Seigneur ?
" Quelque chose me dit, dans le fond de mon cœur,
" Que mon cher Gabriel est près de cette plage !"
La pourpre tout à coup enflamma son visage,
Et puis elle ajouta mélancoliquement :
" O mon père, j'ai tort, j'ai tort assurément
" De vous parler ainsi de ces choses frivoles :
' Votre esprit sérieux hait ces vaines paroles."

—" Mon enfant, répliqua le sensible pasteur,
" Ton espoir est permis, ton rêve est enchanteur,
" Et tes illusions, pour moi, ne sont point vaines.
" Puissent-elles marquer le terme de tes peines !
" Lorsque sur notre esprit flotte un pressentiment,
" C'est pour nous avertir de quelqu'événement,
" Comme au-dessus des flots la bouée attachée
" Avertit que, sous elle, une ancre gît cachée.
" Espère, ô mon enfant, et calme ton souci ;
" Ton ami Gabriel n'est pas bien loin d'ici,
" Car, du côté du sud, la Tèche est assez proche
" Avec Saint-Maur juché sur sa côte de roche ;

« Et c'est là que l'épouse, après un long ennui,
« Retrouvera l'époux et vivra près de lui ;
« Que le pasteur pourra, sous son humble houlette,
« Réunir, de nouveau, le troupeau qu'il regrette !
« Le pays est charmant, féconds sont les guérets,
« Et les arbres fruitiers parfument les forêts.
« On marche sur les fleurs, et le ciel, sur nos têtes,
« Tend ses voûtes d'azur que supportent les crêtes
« D'invisibles rochers et de monts éloignés.
« Heureux les habitants de ces lieux fortunés
« Où du sol, sans travail, un fruit suave émane,
« Et qu'on nomme l'Eden de la Louisiane! »

Après ces quelques mots du Prêtre vénéré
La troupe se leva ; l'esquif fut démarré
Et vogua fièrement sur la vague de moire.
Le soir sur l'orient ouvrit son aile noire.
A l'ouest le soleil se couchant radieux,
Comme un magicien dont l'art charme les yeux,
Tendit sa verge d'or sur la face du monde
Et noya, dans le feu, le ciel, la terre et l'onde.
La surface du lac, la plaine et le buisson
Tressaillirent alors d'un amoureux frisson
Et puis firent pleuvoir des gerbes de lumière.
Le canot des proscrits, au sein de la rivière,
Avec ses avirons d'où quelque flots dormants
Retombaient, goutte à goutte, en larges diamants,
Etait comme un nuage à la frange dorée
Qui flotte entre deux cieux dans une mer pourprée.
Le front d'Evangéline était calme et serein :
Pour elle enfin le ciel ne serait plus d'airain !

L'amour illuminait son âme sans mystère
Ainsi que le soleil illuminait la terre.

Alors, dans un bosquet, un jeune oiseau moqueur,
Le plus sauvage barde et le plus beau chanteur,
En lissant son plumage, en volant sur les branches
Des grands bouleaux drapés dans leurs écorces blanches,
Se mit à gazouiller des ramages si beaux
Que les vieilles forêts, les rochers et les eaux
Semblaient, pour l'écouter, suspendre leurs murmures.
Ses notes scintillaient, ravissantes et pures,
Comme un ruisseau de perle à travers des récifs.
Ses chants furent, d'abord, timides et plaintifs ;
C'était comme un soupir des âmes délaissées.
Mais sa voix s'anima ; ses roulades pressées
Firent trembler au loin les feuillages touffus :
Brillants coups de gosier, éclats, trilles confus,
C'était un cri d'orgie, un refrain de délire.
Il parut babiller et s'éclater de rire ;
A la brise il jeta des accents de courroux ;
Il modula longtemps des sons tristes et doux ;
Puis mêlant brusquement toute cette harmonie,
Il la précipita comme par ironie,
En faisceaux éclatants sur les bois d'alentour.
Il arrive parfois, au milieu d'un beau jour,
Qu'une brise légère, après quelques ondées,
Agite des tilleuls les cimes inondées
Et fait tomber la pluie, en goutte de cristal,
De rameaux en rameaux, jusques au fond du val.
Ainsi l'oiseau moqueur, volant dans les feuillages,
Fit pleuvoir, sur les bois, ses chants et ses ramages.

Soutenus par l'espoir, bercés par ces accords,
Les voyageurs s'en vont longeant de nouveaux bords ;
Ils voguent dans la Têche au milieu des prairies.
Au-dessus des forêts, comme des draperies,
Des orbes de fumée ondulent dans les airs.
On entend aussitôt retentir les sons clairs
D'un cor qui va troubler les échos des bocages,
Et l'on entend mugir les bœufs dans les pacages.

III

Au bord de la rivière, en un charmant endroit
Où le calme régnait toujours, luisait le toit
Dont les proscrits, de loin, avaient vu la fumée.
Un chêne l'ombrageait ; la mousse parfumée
Et le gui merveilleux qu'aux fêtes de Noël
Venait couper, selon le rite solennel,
Avec la serpe d'or, le Druide mystique,
Grimpaient légèrement le long du chêne antique.
Ce toit était celui d'un Pâtre déjà vieux.
Un jardin, le plus grand, le plus beau de ces lieux,
Le ceinturait de fleurs et l'inondait d'arômes
Derrière ce jardin se déroulaient les chaumes,
Et, comme des remparts, s'élevaient les forêts.
Cette maison nouvelle était faite en cyprès ;

Des poteaux élégants portaient la galerie ;
Et la vigne légère et la rose fleurie,
Que venait caresser l'oiseau mouche coquet,
Ornaient tous ces poteaux d'un odorant bouquet.
Au bout de la maison, sous la ramure épaisse,
Sans cesse bourdonnant et roucoulant sans cesse,
On découvrait la ruche avec le colombier,
L'abeille travailleuse et le tendre ramier.

Ces lieux étaient plongés dans un calme sublime.
Les rayons du soleil reluisaient sur la cime
Des bois et des coteaux qui frangeaient l'horizon,
Mais les ombres déjà planaient sur la maison.
La fumée, en sortant des hautes cheminées,
Formait des orbes d'or, des vagues satinées,
Qu'un souffle balançait au fond du ciel serein.
Derrière la maison, et partant du jardin,
Un sentier conduisait à des bosquets de chêne
Qui semblaient un rideau d'émeraude et d'ébène
Sur une mer de flamme. Et, spectacle attachant,
Que ramenait toujours chaque soleil couchant,
Les arbres inondés de lumières lointaines,
Immobiles, debout dans ces immenses plaines,
Leurs rameaux recourbés, ressemblaient aux vaisseaux
Que le calme profond enchaîne sur les eaux.

Sur un cheval sellé qui hennit et folâtre,
Au bord de la forêt, on voit venir le pâtre.
Il revêt un pourpoint fait de peau de chevreuil ;
Sa figure bronzée a presque de l'orgueil ;

Son œil étincelant se lève et se promène,
Satisfait et ravi, sur l'admirable scène
Que le soir, sous les cieux, déroule lentement.
Près de lui ses troupeaux broutent paisiblement
La pointe du gazon et la feuille moelleuse.
Ils savourent, surtout, la fraîcheur vaporeuse
Qui s'élève des flots et sur prés s'étend.
Ce pâtre à son côté porte un cor éclatant.
Il le prend de la droite et le porte à sa bouche :
Le cuivre retentit et de sa voix farouche
Fait résonner, au loin, l'air sonore du soir.
Alors, à ce signal, dans le champ, on put voir
Les taureaux attentifs lever leurs cornes blanches
Au-dessus du foin vert et des plus basses branches
Comme des flots d'écume au-dessus des cailloux.
En silence, d'abord, ouvrant leurs grands yeux roux,
Pendant une minute ils regardent, hésitent,
Et puis, tous en beuglant soudain se précipitent
Comme un épais nuage à travers le gazon.
Et le berger content revint à la maison.

Or, comme il arrivait sur son cheval superbe,
En suivant le sentier qui serpente dans l'herbe,
Il voit dans le jardin la vierge et le pasteur
Qui s'avancent vers lui, marchant avec lenteur.
Il sent se réveiller son âme endolorie ;
Il s'arrête, d'un bond saute sur la prairie
Et court au-devant d'eux en leur ouvrant ses bras.
Les voyageurs, d'abord, restent dans l'embarras.
Ils pensent n'avoir pas connu jusqu'à cette heure
L'hôte qui les accueille ainsi dans sa demeure :

Mais le doute, bientôt, au plaisir a cédé ;
Comme un vase trop plein leur cœur a débordé !
Sous les traits rembrunis de ce vieux pâtre agile
Leurs yeux ont reconnu le forgeron Basile !
Bien doux furent alors les longs embrassements !
Doux furent les propos et les épanchements
Des malheureux proscrits sur la rive étrangère !
La peine de l'exil alors parut légère !

Basile, tout heureux, conduit dans le jardin
Ces amis que le ciel lui redonne soudain ;
Et là, parmi les fleurs nouvellement écloses,
Ensemble on s'entretient de mille et mille choses.
On parle du présent, on parle du passé,
Et du pays natal d'où chacun fut chassé.
On voudrait épuiser un sujet qu'on effleure ;
Bien souvent l'on sourit mais plus souvent l'on pleure.

Parfois Evangéline, à travers le bosquet
Plonge, silencieuse, un regard inquiet ;
Elle cherche quelqu'un puis elle craint d'entendre
Pourquoi l'objet aimé se fait encore attendre.
N'est-ce donc pas ici qu'elle doit le revoir ?

Basile a soupçonné pourtant le désespoir
Qui couve dans le cœur de la jeune proscrite ;
Il ressent à son tour une angoisse subite
Et d'une voix émue il demande aussitôt :
—" N'avez-vous rencontré nulle part un canot ?

" Du lac et des bayous il a suivi la route.
" Gabriel le conduit : vous l'avez vu, sans doute ? "

Or, dès le premier mot que l'hôte prononça
Sur le front de la vierge un nuage passa,
Au bord de sa paupière une larme vint luire,
Puis avec un accent qu'on ne saurait traduire,
Elle s'écria : " Ciel ! Gabriel est parti ! "
Son cœur dans le chagrin parut anéanti,
Et les échos du soir tristement murmurèrent :
" Gabriel est parti ! " Les exilés pleurèrent.

Le forgeron Basile avec bonté reprit :
—" Ne laisse point le trouble agiter ton esprit ;
" Sèche tes pleurs, le ciel soutiendra ton courage ;
" Attends : désespérer serait lui faire outrage.
" Ce matin seulement Gabriel part d'ici.
" Oui, ce matin. Le sot d'avoir si vite ainsi,
" Et presque malgré moi, fui notre domicile !
" Il était devenu d'une humeur difficile ;
" Il haïssait le monde et n'endurait que moi :
" Il ne parlait jamais ou bien parlait de toi.
" Dans les cantons voisins aucune jeune fille
" Ne semblait, à ses yeux, vertueuse ou gentille.
" Rien ici bas pour lui n'avait plus de valeur.
" Je résolus enfin, mais non pas sans douleur,
" De le laisser partir pour un lointain voyage.
" Il doit se procurer, dans un petit village,
" Des mulets espagnols aux pieds sûrs et mordants ;
" Il doit suivre, de là, sous des cieux moins ardents,

" Les sauvages du nord dans leurs forêts profondes.
" Il veut chasser, partout, le castor dans les ondes,
" Et la bête féroce au fond des bois épais.
" Calme-toi, mon enfant, et goûte encor la paix ;
" Nous saurons retrouver cet amant téméraire.
" Sa nacelle d'écorce a le courant contraire.
" Demain nous partirons sitôt que le matin
" Argentera les eaux d'un reflet incertain,
" Sitôt que tu seras quelque peu reposée.
" En cotoyant des bords tout brillants de rosée,
" Nous rejoindrons bientôt l'amoureux déserteur,
" Et le ramènerons confus de son bonheur !"

Alors on entendit des voix vives et gaies ;
On vit des jeunes gens franchir les vertes haies
Qui bordaient la rivière auprès de la maison.
Ils portaient en triomphe, à travers le gazon,
Michel le vieux chanteur, le poète rustique.
Dispensant aux mortels le chant et la musique ;
N'ayant d'autres soucis que d'égayer les cœurs,
Que de mêler, parfois, quelques rires aux pleurs,
Michel semblait vraiment un des dieux de la fable.
Il était renommé pour sa manière affable,
Pour ses cheveux d'argent et pour son violon,
" Longue vie à Michel qui ne fut point félon !
Crièrent à la fois, en écartant les saules,
Les gars qui le portaient sur leurs fortes épaules.
Or, le père Félix, en les apercevant
Les salua de loin et courut au devant.
En tombant dans les bras du vénérable prêtre,

Le ménestrel sentit, dans son âme, renaître
Les transports ravissants d'un âge plus heureux.
Il se mit à pleurer. Des souvenirs nombreux
A ses esprits émus alors se présentèrent,
Et vers les temps enfuis ses pensers remontèrent!
Evangéline vint baiser ses cheveux blancs.
Il la prit dans ses bras, dans ses bras tout tremblants,
Et mouilla son front pur de ses brûlantes larmes.
La pauvre Evangéline, elle avait bien des charmes
Quand il la fit danser, pour la dernière fois,
Avec son Gabriel et les bons villageois,
Au son du violon, sous le ciel d'Acadie!
Elle ne s'était pas, à coup sûr, enlaidie,
Et plus pur que jamais devait être son cœur
Eprouvé longuement au creuset du malheur!

Les proscrits de Grand Pré que le hasard rassemble,
Assis dans le jardin, s'entretiennent ensemble
Du bonheur qu'ils goûtaient au rivage natal,
Des maux qu'ils ont soufferts depuis l'arrêt fatal.
Ils admirent pourtant l'existence tranquille
Que passe à l'étranger leur vieil ami Basile ;
Ils écoutent longtemps, avec avidité,
Le récit qu'il leur fait de la fécondité
De ces prés sans confins, dont la riche verdure
Nourrit mille troupeaux errant à l'aventure.
Et quand l'ombre du soir vient à se déployer
Comme une tente sombre, ils font cercle au foyer.
On prépare aussitôt un souper confortable.
Puis le père Félix, debout près de la table,

Récite à haute voix le *Bénédicité*,
Et chacun dit : " Amen " avec humilité.

Or, degré par degré, sur la fête nouvelle,
La nuit silencieuse avait ouvert son aile.
Au dehors tout était calme et tranquilité.
Donnant au paysage un éclat argenté,
La lune se leva souriante, sans voile,
Et monta dans l'azur où se berçait l'étoile.
On causait avec verve, on chantait des couplets ;
Le bonheur du moment renvoyait ses reflets
Sur le deuil du passé. Le front de ces convives
Semblaient s'illuminer de lumières plus vives
Que celles qui flottaient dans l'or du firmament.
Le pâtre réjoui versait abondamment,
Dans les vases profonds, le doux jus de la vigne.
Aux siècles de la fable il aurait été digne
De verser le nectar à la table des dieux.

Alors que fut fini le souper copieux
Il alluma sa pipe et parla de la sorte :
—" Oui, vous tous, mes amis, qui frappez à ma porte
" Après avoir erré sous des cieux inconnus,
" Je vous le dis encor : Soyez les bienvenus !
" L'âme du forgeron ne s'est pas refroidie.
" Il se souvient toujours de sa belle Acadie
" Et de l'humble maison qu'il avait à Grand Pré.
" Pour lui le malheureux est un être sacré.
" Demeurez près de moi dans ces fertiles plaines ;
" Le sang n'y gèle point, mes amis, dans nos veines

" Comme gèle, en hiver, les rivières chez nous.
" Nul caillou, dans le sol, n'excite le courroux
" Du laboureur actif ; et dans chaque domaine
" La charrue, au printemps, doucement se promène
" Comme un esquif léger sur la nappe des eaux.
" On ne voit pas tarir nos limpides ruisseaux ;
" Dans toutes les saisons les orangers fleurissent,
" Et les fruits les plus doux dans nos vergers mûrissent ;
" Des flots de blonds épis roulent sur les guérets
" Et des bois précieux remplissent les forêts.
" Au milieu de nos prés on voit sans cesse paître
" De sauvages troupeaux dont chacun est le maître.
" Quand nos toits sont debout au milieu des moissons ;
" Que nos grasses brebis aux épineux buissons
" Accrochent, en passant, leurs blancs flocons de laine ;
" Que d'un foin parfumé chaque grange est bien pleine,
" Que, dans les prés en fleurs, les taureaux lourds et gras
" Paissent tranquillement ou prennent leurs ébats,
" Nul roi Georges ne vient, par d'infâmes apôtres,
" Sans honte nous ravir et les uns et les autres ! "

Le vieux Pâtre, à ces mots, fit, dans sa noble ardeur,
Jaillir de sa narine un souffle de fureur,
Et frappa, de son poing, la table de mélèze.
Ses compagnons surpris bondirent sur leur chaise,
Et le père Félix oublia, cette fois,
La prise de tabac qu'il tenait dans ses doigts.
Mais il reprit bientôt, le souris sur les lèvres :
" Défiez-vous pourtant, défiez-vous des fièvres :
" Elles sont bien à craindre en ces brûlants climats.
" Comme dans l'Acadie on ne les guérit pas

" En mettant à son cou, pendant une journée,
" Une écale de noix avec une araignée."

Pendant que l'on causait sur un ton familier,
Dehors un bruit de pas fit trembler l'escalier,
Et puis l'on entendit des ris et des paroles.
C'étaient les invités : quelques pâles créoles,
Quelques Acadiens devenus des planteurs
Loin du joug odieux de leurs persécuteurs,
Sur le sol fortuné qui leur offrit asile.
Ils venaient voir souvent leur bon ami Basile.
Plusieurs avaient connu, dans le bourg de Grand Pré,
La jeune Evangéline et le pieux curé.
Quelles ne furent pas, dans la maison du pâtre,
De tous ces exilés réunis au même âtre
La joie et la surprise, alors que sur leur cœur
Ils pressèrent ces gens que le même malheur
Avait disséminés sur de lointaines plages !
Un reflet de bonheur éclaira les visages
Et le ciel fut témoin d'un spectacle émouvant ;
Ceux qui ne s'étaient pas connus auparavant
Echangèrent aussi des vœux doux et sincères :
Partout, il est bien vrai, les malheureux sont frères.

Un son mélodieux, une vibration
Suspendirent alors la conversation.
Michel, le troubadour aux longs cheveux de neige,
Et tous les jeunes gens qui lui faisaient cortége,
Venaient de s'assembler dans un autre salon,
Et le barde accordait déjà son violon.

Bientôt les pieds brûlants frémissent en cadence :
Sous les lambris de cèdre une élégante danse
Fait ondoyer bientôt ses orbes gracieux.
Un éclair de plaisir inonde tous les yeux ;
Un sourire charmant sur les lèvres se joue ;
Un brillant incarnat colore chaque joue ;
On chuchotte, en riant, des mots pleins de douceur ;
La main presse la main et le cœur parle au cœur !

La danse, sans repos, déroulait sa spirale.
L'un près de l'autre assis, tout au bout de la salle,
Basile et le pasteur parlaient, les yeux baissés,
De leur ami Benoît qui les avait laissés ;
Tandis qu'Evangéline, en proie aux rêveries,
Promenait ses regards sur le sein des prairies.
Bien de tristes pensers et de chastes désirs
S'éveillaient dans son âme au bruit de ces plaisirs !
Les propos éveillés, la danse et la musique
La rendaient plus pensive et plus mélancolique.
Elle croyait alors entendre encor les voix
De l'océan plaintif ou des immenses bois.
Elle sortit pour fuir une joie importune.
Le vent ne soufflait point ; l'oiseau dormait; la lune
Semblait s'être arrêtée au bord de la forêt,
Pour donner à l'écorce un lumineux reflet.
A travers les rameaux, sur la calme rivière,
Tombait, de place en place, un réseau de lumière,
Comme tombe un penser d'espérance et d'amour
Dans l'âme qui se trouble et qui se ferme au jour.
Et la fleur autour d'elle, ouvrant son brillant vase,
Sa corolle d'argent, sa coupe de topaze,

Et la fleur promenait, humblement et sans bruit,
Un suave parfum sur l'aile de la nuit :
Et c'était sa prière et son hommage au Maître
Qui veille sur ses jours après l'avoir fait naître.
Mais l'âme de la vierge envoyait vers les cieux
Un arôme plus pur et plus délicieux ;
Comme la fleur pourtant elle était exposée
A l'ombre de la nuit, à l'amère rosée.

Et quand elle franchit la porte du jardin,
Sous les chênes, au bord de la plaine, soudain,
La lune qui noyait les bois, l'onde et le sable,
Parut d'une langueur douce, indéfinissable,
Inonder ses esprits. Alors tout se taisait ;
Sur la vaste prairie, au loin, tout reposait,
Hors les mouches-à-feu, vivantes étincelles,
Qui tournoyaient dans l'air sur leurs rapides ailes
Et trahissaient leur vol par un sillon de feu.
Au-dessus de son front, dans le fond du ciel bleu,
Scintillaient vivement les étoiles paisibles,
Pensers du Tout-Puissant à tous rendus visibles.
L'homme n'admire plus ces merveilles de Dieu ;
Seulement, il a peur quand il voit au milieu
De ce temple étonnant qui s'appelle le Monde,
Passer une comète étrange et vagabonde,
Comme une main de flamme écrivant un arrêt.

L'âme d'Evangéline, en sa tristesse, errait
Dans les champs infinis où rayonne l'étoile,
Comme au milieu des mers une barque sans voile.

La vierge s'écria : Gabriel ! Gabriel !
" Où fuis-tu ? Vers quels lieux te conduit le ciel ?
" N'entends-tu pas, ami, ma voix qui se lamente ?
" Ne devines-tu point que tu fuis ton amante ?
" Je te cherche partout, nulle part ne te vois !
" J'écoute tous les sons et n'entends point ta voix !
" Oh ! que de fois ton pied, loin du bruit de la foule,
" A passé ce chemin qu'aujourd'hui mon pied foule !
" A l'ombre de ce chêne, oh ! que de fois, le soir,
" Fatigué du travail, ne vins-tu pas t'asseoir,
" Pendant que loin de toi, sur la mousse endormie,
" En rêve te voyait ta malheureuse amie !
" Que de fois sur ces prés ton anxieux regard
" Erra comme le mien, vers le soir, au hasard !
" Gabriel ! Gabriel ! oh ! quand te reverrai-je ?
" Quand donc, mon bien-aimé, quand te retrouverai-je ? "

Alors elle entendit gazouiller, tout auprès,
Un jeune engoulevent juché sur un cyprès.
Son refrain, aussi doux que le chant de la flûte,
Ondula, sous les bois, comme l'onde qui lutte
Contre les chauds baisers des brises du matin,
Et, d'échos en échos, mourut dans le lointain.

L'aube du jour suivant fut tout à fait riante ;
Les plantes se berçaient sur leur tige pliante,
La rosée émaillait le gazon de ses pleurs,
Et, dans l'air attiédi, les orgueilleuses fleurs
Répandaient les parfums de leur coupe d'albâtre.
Le prêtre, sur le seuil de la maison du pâtre,

Dit à ceux qui partaient : " Mes bons amis, adieu !
" Je vais, priant pour vous, vous attendre en ce lieu.
" Ramenez-nous bientôt le prodigue frivole,
" Bientôt ramenez-nous aussi la vierge folle
" Qui dormait sous les bois quand l'époux est venu."

Evangéline, alors, dit d'un air ingénu :
" Adieu, mon père, à vous, à ce charmant asile !"
Puis elle descendit, avec le vieux Basile,
Au bord de la rivière où plusieurs canotiers
Les attendaient assis au pied des cocotiers.
Ils partirent. L'espoir encourageait leur âme,
Le matin rayonnait au fond de chaque lame.
Docile aux avirons, le rapide canot
S'éloigna du rivage et disparut bientôt.
Ils poursuivaient en vain, dans leur course obstinée,
Celui que devant eux, hélas ! la destinée
Chassait comme une feuille au milieu des déserts,
Ou comme le duvet de l'oiseau dans les airs !

Cependant un jour fuit ; un autre, un autre encore !
Au coucher du dernier pas plus qu'à son aurore
Ils n'ont pu découvrir la trace du fuyard.
Ils ont interrogé longtemps, de toute part,
Les fleuves, les forêts, les lacs et leurs rivages :
Et, pour franchir ainsi ces régions sauvages,
La vierge défaillante et les vaillants rameurs
N'ont eu pour se guider que de vagues rumeurs.
Et la nacelle, comme une aile ouverte, vole.
Ils arrivent enfin dans la ville espagnole

Où Gabriel devait acheter des mulets.
Le jour dorait le ciel de ses derniers reflets.
Ils descendent, lassés, dans la première auberge.
Loquace et babillard, l'hôte qui les héberge
Leur raconte aussitôt, comme un fait bien certain,
Qu'un jeune homme du sud, un jeune homme châtain,
Front noble et soucieux, regard plein de finesse,
Un jeune homme appelé Gabriel Lajeunesse,
Etait parti la veille avec ses compagnons
Pour courir la prairie et chasser les bisons.

IV

Bien loin à l'occident sont d'immenses campagnes,
Désertes régions où de hautes montagnes
Elèvent vers le ciel leurs sommets recouverts,
Sous le souffle glacé des éternels hivers,
D'une neige éclatante et d'une glace épaisse.
De place en place, un roc se déchire et s'affaisse
Pour ouvrir une gorge, un ravin périlleux
Où passent, en criant sur leurs âpres essieux,
Les pesants chariots de quelque caravane.
Au couchant, l'Orégon roule une eau diaphane ;
De cascade en cascade, au loin, vers le levant,
On voit le Nebraska verser son flot mouvant ;

Sous le ciel du midi maintes autres rivières,
Charriant, sans repos, les sables et les pierres
Des sierras que fouette un souffle des déserts,
Coulent vers l'océan avec des bruits divers
Comme les chants d'un orgue ou les sons d'une lyre
Qu'une main fait vibrer dans un pieux délire.
Et puis, entre les flots de ces nombreux torrents
Qui dirigent leurs cours vers des cieux différents,
Se déroulent sans fin la zône des prairies,
Océan de gazon, mers ou plaines fleuries
Qui courbent sous le vent et bercent au soleil
La rose, le foin vert et l'amorphas vermeil.
Là, fiers ou courroucés, sur les flots de verdure
Des troupeaux de bisons errent à l'aventure ;
Là courent les chevreuils et les souples élans,
Les sauvages chevaux avec les loups hurlants ;
Là s'allument des feux qui dévorent la terre ;
Là des vents fatigués soufflent avec mystère.
Les sauvages tribus des enfants d'Ismaël
Arrosent bien souvent ces lieux d'un sang cruel ;
Et l'avide vautour, hâtant ses ailes lentes,
En tournoyant dans l'air, suit leurs pistes sanglantes
Et semble, esprit vengeur des vieux chefs massacrés,
Trouver, pour fuir au ciel, d'invisibles degrés.
De place en place on voit s'élever la fumée
Au-dessus de la tente où la horde affamée
Fait bouillir, en dansant autour de son brasier,
Dans un vase de pierre, un chevreuil tout entier.
De place en place, aussi, se mirant dans les ondes
Qui sillonnent partout ces retraites fécondes,
Fleurit quelque bosquet où l'oiseau va chanter.
Et l'ours morose vient, tout en grognant, hanter

Les cavernes d'un roc, le fond d'une ravine
Où sa griffe déterre une amère racine.
Puis au-dessus de tout, limpide, radieux,
Comme un toit protecteur se déroulent les cieux.

Mais toujours Gabriel continuait sa course.
Il avait remonté plus d'un fleuve à sa source ;
Et près des monts Ozarks au flanc sévère et nu
Avec ses compagnons il était parvenu.
Et depuis bien des jours le vieux pâtre et la vierge
Avaient quitté la ville et la petite auberge
Où l'hôtelier leur dit le départ du trappeur.
Toujours encouragés par un espoir trompeur,
Avec des Indiens au visage de cuivre
Ils s'étaient mis en route empressés à le suivre.
Parfois ils croyaient voir, à l'horizon lointain,
S'élever vers le ciel, dans l'air pur du matin,
De son camp éloigné la fumée ondulante :
Le soir, ils ne trouvaient, sous la cendre brûlante,
Que des brasiers éteints et des charbons noircis.
Quoique bien fatigués et rongés de soucis
Ils ne s'arrêtaient pas, et, sans perdre courage,
Ils poursuivaient plus loin leur pénible voyage,
Comme si quelque fée au pouvoir merveilleux
Avait avec malice étalé, sous leurs yeux,
Ces mirages menteurs, cette ombre enchant-resse
Qu'on croit saisir toujours, qui s'éloignent sans cesse.

Comme tous ils étaient un soir au campement,
Assis autour du feu, parlant tranquillement,

Ils virent arriver une femme sauvage.
Le chagrin se peignait sur son pâle visage ;
Mais on voyait briller, dans son œil abattu,
Une force étonnante, une grande vertu.
C'était une Shawnée. Elle allait aux montagnes
Rejoindre ses parents et ses jeunes compagnes
Qu'elle avait dû quitter pour suivre son époux
A la chasse aux castors, aux ours, aux caribous,
Jusqu'aux lieux où l'hiver étend son aile blanche.
Mais elle avait vu, là, le féroce Comanche,
Enivré de fureur, du tomahawk armé,
Massacrer, sous ses yeux, son mari bien aimé,
Un chasseur de Québec, un fier visage Pâle
Qui brava ses bourreaux jusqu'à son dernier râle.
Or, ce récit n'était pas une fiction.
On consola la femme en son affliction,
Puis on la fit asseoir à la modeste table
Quand la braise eut doré le chevreuil délectable.

Lassés du poids du jour et du poids des ennuis,
Quand le repas fut fait, que le voile des nuits
Eut ouvert, sous le ciel, ses grands replis humides,
Les fils de l'Acadie et leurs fidèles guides
Livrèrent au repos leurs membres fatigués.
Pendant que les rayons capricieux et gais
Du brasier qui flambait au sein de la prairie
Jouaient sur leur front blême et leur joue amaigrie,
L'indienne s'en vint, l'âme pleine de deuil,
S'asseoir sur le gazon et tout auprès du seuil
De la tente où dormait la jeune Evangéline.
Elle voulait encore redire à l'orpheline,

Le récit douloureux de ses derniers malheurs.
Elle lui répéta, les yeux noyés de pleurs,
Avec ce doux parler, ce ton mélancolique
Qui distinguent partout l'enfant de l'Amérique,
Sa première espérance et ses félicités,
Son amour, son hymen et ses adversités !
Comme elle avait de joie et de peur d'être mère,
Et plaignait son enfant de n'avoir point de père !
Evangéline, émue à ces tristes discours,
Donna, pendant longtemps, à ses pleurs libre cours.
Elle voyait près d'elle une autre infortunée,
A d'éternels chagrins comme elle destinée ;
Un cœur brûlant d'amour, déçu, blessé, flétri,
Et privé pour jamais de son objet chéri.
Les liens du malheur unirent ces deux femmes,
Et d'intimes rapports enchaînèrent leurs âmes.
La vierge d'Acadie à la femme des bois
Dit aussi ses douleurs et depuis quels longs mois,
Bien loin de sa patrie, elle était exilée.
Et la femme des bois, la figure voilée,
L'écoutait en silence, assise à quelques pas.
Ses yeux étaient de flamme ; elle ne pleurait pas.

Quand la vierge eut fini de dire son histoire
L'indienne pencha la tête. On eut pu croire
Qu'une terreur nouvelle obsédait son esprit :
Mais un moment après, tressaillante, elle prit
Dans ses deux frêles mains les mains d'Evangéline,
Puis, assise à ses pieds dans l'ombre et la bruine,
Elle lui répéta l'histoire de Mowis,
Fiancé de la neige et brillant comme un lis,

Qui, s'étant fait chérir d'une vierge encor pure,
Une nuit partagea sa couche de verdure,
Et du discret wigwam sortit soudainement
Quand le rayon du jour dora le firmament;
Qui pâlit, se fana, se fondit comme une ombre,
Aux baisers du soleil qui chassait la nuit sombre.
Son amante abusée, en proie à ses regrets,
Le suivit, en pleurant, jusqu'au bord des forêts,
Tendant vers lui ses bras pour retarder sa fuite.
Et sans se reposer elle redit ensuite,
Avec le même accent si doux et si nouveau,
Comment, pendant la nuit, la belle Lilinau,
Imprudente, et parfois légère en sa conduite,
Par un méchant fantôme avait été séduite.
Ce fantôme venait, vers le déclin du jour,
Se cacher dans les pins qui voilaient son séjour,
Et, lorsqu'elle passait le seuil de sa cabane,
Un carquois à la main, le front ceint de liane,
De sa noire retraite il sortait pour la voir.
Il soupirait d'amour comme le vent du soir
Et murmurait tout bas de bien tendres paroles.
Lilinau, se fiant à ces propos frivoles,
Rechercha sa présence et l'aima tendrement.
Chaque soir il venait vers elle constamment.
En caressant, un jour, ses verdoyantes plumes
Elle suivit son vol à travers bois et brumes.
On ne la revit plus. Sa tribu la chercha ;
Mais personne jamais, sans doute, n'approcha
Du gîte où l'enchanteur la retenait captive.
Toujours Evangéline écoutait, attentive,
Les contes merveilleux de la femme des bois;
Elle était dans l'ivresse, et cette douce voix

L'avait, en la charmant, tout à coup transportée
Jusques à l'horizon d'une terre enchantée.
Vers un monde idéal son cœur prenait l'essor.

Après quelques instants, comme une boule d'or,
La lune se leva sur l'Ozark aux flancs chauves.
Elle fit peu à peu glisser ses reflets fauves
Sur les plaines en fleurs et les monts de granit,
Sur les haines de l'antre et les amours du nid.
La tente déployée apparut toute blanche ;
La mousse et le roseau, le gazon et la branche
Prirent l'éclat brillant que donne le frimas ;
Les fontaines, les lacs murmurèrent plus bas ;
Un souffle parfumé vola sur les prairies.

La vierge abandonnait encore aux rêveries
Son esprit enivré, son cœur toujours aimant.
Mais une vague peur, mais un pressentiment
Se glissaient dans son âme et troublaient son ivresse,
De même qu'un serpent se glisse avec adresse,
Roulant ses orbes froids à travers les buissons,
Dans le nid où l'oiseau gazouille ses chansons.
Et ce pressentiment n'était point un mystère.
Il venait des esprits qui descendent sur terre
Dévoiler l'inconnu dans les rêves des nuits.
Elle sentit soudain redoubler ses ennuis.
Quelque chose lui dit, dans un secret langage,
Que, pareille en sa course à la vierge sauvage,
Elle aussi poursuivait un fantôme menteur.
Tout dormait cependant. Dans le calme enchanteur,

Le sommeil descendit sur elle comme un baume
Et fit se dissiper la crainte et le fantôme.

Aussitôt qu'apparut l'aube du lendemain
Les vaillants voyageurs reprirent leur chemin.
Jeune et pourtant au deuil à jamais condamnée,
Avec eux s'éloignait la plaintive Shawnée.
—" Ecoute, Evangéline . . . . écoute-moi, ma sœur,
" Dit-elle, je connais ces lieux comme un chasseur.
" Sur le flanc de ces monts où l'aigle à mis son aire,
" Le flanc que le soleil en se couchant éclaire,
" Est assis un village, une humble mission
" Où l'on aurait pour nous de la compassion.
" Le chef de la peuplade est une Robe-noire.
" Son souvenir toujours sera dans ma mémoire,
" Car autrefois j'ai vu son peuple bien souvent
" Chanter comme l'oiseau, gémir comme le vent
" Pendant qu'il lui parlait de la vie éphémère
" Et du divin Jésus et de sa sainte mère."

Evangéline, alors, dit à ses compagnons :
—" Allons vers ce hameau. Hâtons-nous : atteignons
" Le bourg que ce mont semble enlever sur son aile,
" Peut-être aurons-nous là quelque bonne nouvelle."

A peine eut-elle dit que les aventuriers
Guidèrent vers les monts leurs rapides coursiers.
Quand le soleil entra dans son lit de nuée
La troupe voyageuse, ardente et dénuée,
Détourna la montagne et découvrit au loin

Une grasse prairie où se berçait le foin,
Où serpentaient les eaux de plus d'une fontaine.
Elle entendit chanter plus d'une voix lointaine,
Et vit le groupe heureux des tentes des chrétiens
Unis dans ces déserts par de sacrés liens.

Au pied d'un chêne antique, au milieu du village,
Sur un épais tapis de mousse et de feuillage,
Le peuple plein de foi s'était agenouillé.
Ce chêne, que l'hiver n'avait pas dépouillé,
Etait l'unique temple. Un crucifix de marbre
Avait été fixé dans l'écorce de l'arbre,
Et semblait reposer un regard triste et doux
Sur ces humbles chrétiens tombés à ses genoux.
A travers les rameaux du chêne solitaire
La prière et le chant s'élevaient de la terre
Et montaient vers les cieux comme un divin encens.
Les voyageurs, touchés de ces naïfs accents,
S'avancèrent sans bruit, la tête découverte,
Se mirent à genoux sur la pelouse verte,
Et prièrent longtemps avec dévotion.
Quand le prêtre eut donné la bénédiction,
Qui tomba de sa main sur la foule attendrie
Comme aux jours du printemps, sur la terre tiédie,
Tombe le grain de blé de la main du semeur,
Il s'avança vers eux, sollicitant l'honneur
De les avoir dès lors pour hôtes dans sa tente.
Basile, un peu confus, d'une voix hésitante,
L'assure au nom de tous d'un respect filial.
En entendant parler son langage natal
Le ministre de Dieu sent une grande joie.

Et, suivant un sentier où la verdure ondoie,
Il guide à son wigwam les visiteurs nouveaux,
Puis il les fait asseoir sur des lits de rameaux
Qu'il recouvre avec soin de peaux de bête fauve ;
Bientôt après, signant de la croix son front chauve,
Il partage avec eux ses gâteaux de maïs,
Mets de tous les repas dans ces lointains pays,
Et, souriant avec douceur, à tous il passe,
Pleine d'eau jusqu'au bord, sa vieille calebasse.

Eux, sans perdre de temps, après quelques propos,
Racontent leur histoire en goûtant le repos.
Le prêtre leur répond d'une voix solennelle :
—" L'aube n'a pas six fois aux cieux tendu son aile,
" Le soleil ne s'est point six fois, non plus, enfui,
" Depuis que Gabriel, des trappeurs avec lui,
" S'est assis sur la natte où la vierge est assise.
" Pour se rendre à mes vœux, d'une voix indécise
" Il me dit longuement son lamentable sort,
" Puis il continua sa course vers le Nord."

La voix de ce pasteur était bien onctueuse ;
C'était vraiment l'écho d'une âme vertueuse
Qui sait rendre léger le fardeau du devoir ;
Mais pour la vierge, hélas ! c'était le désespoir ;
Et chaque mot tombait dans son âme tremblante,
Comme, durant l'hiver, la neige ruisselante
Tombe dans le nid d'où l'oiseau s'est envolé.

—" Il va chasser bien loin dans un lieu désolé,
Continua le prêtre, " à la saison prochaine,
" Avec nous il viendra prier sous le grand chêne.
" Espérons que le ciel protégera ses pas."

Evangéline dit : " Ne le voudrait-il pas ?
" Permettez donc qu'ici, mon père je demeure
" Pour attendre l'époux ou bien ma dernière heure."
Le bon missionnaire, accédant à ses vœux,
Lui répondit : Restez, mon enfant, je le veux."

Le lendemain matin, revêtu de son aube,
Le prêtre dit la messe à la clarté de l'aube ;
Et quand fut consommé l'holocauste divin,
Basile fit seller son coursier mexicain
Et partit. Il allait regagner ses rivages,
N'ayant plus avec lui que les guides sauvages.

Les jours se succédaient lentement, lentement,
Et partout le maïs qui semblait seulement
Un verdoyant duvet répandu sur la terre,
Quand la vierge arriva dans le bourg solitaire,
Balançait aujourd'hui, comme des flots mouvants,
Ses longues tiges d'or au caprice des vents.
On épluchait déjà, dans l'amour et la joie,
Les épis couronnés d'une aigrette de soie.
Les filles du hameau rougissaient si leur main
Développaient alors des graines de carmin,
Les filles rougissaient et cachaient leur visage,
En riant en secret de l'amoureux présage ;

Mais elles se moquaient du pauvre épi tortu,
L'appelaient un brigand, un épi sans vertu,
Qui ne méritait point sa place dans la tresse.
Auprès d'Evangéline étrangère à l'ivresse
Alors nul blond épi n'amena Gabriel.

Le prêtre lui disait : " Laisse faire le ciel
Et le ciel à la fin entendra ta prière.
Dans le champ du Seigneur sois fidèle ouvrière.
Il est, dans nos déserts, mon enfant, une fleur
Petite, sans orgueil et sans vive couleur ;
Vers le nord en tout temps son calice s'incline.
C'est une fleur que Dieu dans sa bonté divine
Sème, de place en place, en ces prés étendus
Pour diriger les pas des voyageurs perdus.
Semblable à cette plante est la Foi dans notre âme.
Les fleurs des passions ont bien plus de dictame,
Plus de vives couleurs, plus de pompeux éclats ;
Mais soyons défiants, elles trompent nos pas
Et leur baume suave est, hélas ! bien funeste.
Seule ici-bas la Foi, cette plante céleste,
Est le guide éclairé de nos pas chancelants :
Ensuite elle orne, au ciel, nos fronts étincelants.

Ainsi venaient déjà les beaux jours de l'automne.
Ils passèrent pourtant ! Les fruits de leur couronne
Tombèrent, un par un, sur le guéret durci.
Gabriel ne vint pas ! l'hiver s'enfuit aussi ;
Le printemps embaumé s'ouvrit comme une rose ;
L'abeille butina la fleur nouvel-éclose ;
Dans le calme des airs, sur les feuilles des bois,

L'oiseau bleu fit pleuvoir les accords de sa voix.
Gabriel ne vint pas ! Cependant sur son aile
La brise de l'été portait une nouvelle
Plus douce que l'arôme et l'éclat des bouquets,
Le murmure des eaux, la fraîcheur des bosquets.
Cette nouvelle allait combler plus d'une attente :
" Gabriel le chasseur avait planté sa tente,
Disait-on dans le bourg, depuis bientôt un an,
Près de la Saginaw au fond du Michigan.
Evangéline, enfin rendue à l'espérance,
Oubliant sa faiblesse, oubliant sa souffrance,
Et tout ce qu'a d'amer une déception,
Fit ses derniers adieux à l'humble mission.
Cherchant à fuir ses maux, sa triste destinée,
Avec elle partit la fidèle Shawnée.
Après avoir longtemps erré dans le désert ;
Après avoir, hélas ! plus d'une fois souffert
D'une cruelle faim et d'une soif acerbe ;
Après avoir couché, sans nul abri, sur l'herbe,
Elle atteignit des bois éloignés vers le Nord
Et de la Saginaw suivit longtemps le bord.
Un soir elle aperçut, au fond d'une ravine,
La tente du chasseur.... Elle était en ruine !....

Sur les ailes du temps s'envolaient les saisons.
La pauvre Evangéline, aux lointains horizons,
Ne voyait pas encor le bonheur apparaître.
Un profond désespoir consumait tout son être.
Sous les feux des étés, les frimas des hivers,
Elle traîna sa peine en bien des lieux divers.
Tantôt on la voyait, aux missions moraves,

Priant Dieu de briser ses terrestres entraves;
Sur un champ de bataille aux malheureux blessés
Tantôt elle portait des secours empressés;
Elle entrait aujourd'hui dans une grande ville
Et demain se cachait dans un hameau tranquille.
Comme un pâle fantôme on la voyait venir,
Et souvent de sa fuite on n'avait souvenir.
Quand elle commença sa course longue et vaine
Elle était jeune et belle, et son âme était pleine
De suaves espoirs, de tendres passions :
Sa course s'achevait dans les déceptions !
Elle avait bien vieilli ; sa joue était fanée ;
Sa beauté s'en allait ! Chaque nouvelle année
Dérobait quelque charme à son regard serein,
Et traçait sur son front les rides du chagrin.
On découvrait déjà, sur sa tête flétrie,
Quelques cheveux d'argent, aube d'une autre vie,
Aurore dont l'éclat mystérieux et doux
Nous dit qu'un nouveau jour va se lever pour nous ;
Comme, au premier rayon dont le ciel s'illumine,
Sous le voile des nuits le matin se devine.

V

Dans cette heureuse terre où de flots azurés
Le Delaware arrose, et les vals et les prés,

Il s'élève une ville et populeuse et fière
Qui baigne tout gaiement ses pieds dans la rivière
Et garde avec amour, dans son bois enchanteur,
Le vénérable nom de Penn, son fondateur.
Là l'air est imprégné d'une douceur extrême
Et la pêche est vraiment de la beauté l'emblème ;
Là, comme un doux écho, chaque rue a sa voix
Qui répète les noms des arbres d'autrefois,
Comme pour apaiser les plaintives Dryades
Dont on a démoli les vertes colonnades.
C'est là qu'Evangéline avait enfin goûté,
Après tant de tourments, quelque tranquillité.
Et c'est là qu'était mort Leblanc, le vieux notaire.
De ses cent petits-fils, quand il quitta la terre,
Un seul était venu s'asseoir à son chevet.
C'est dans cette cité que la vierge trouvait
Le plus de souvenirs de sa terre natale.
Elle aimait des Quakers l'existence frugale
Et l'usage charmant qu'ils ont de tutoyer :
Cela lui rappelait quelque peu son foyer,
Et l'Acadie où, dans la joie et les misères,
Les habitants unis se traitaient tous en frères.
Quand d'espérer en vain son cœur fut enfin las,
Par un divin instinct, ses pensers et ses pas,
Comme certaine fleur se tourne à la lumière,
Se tournèrent alors vers cette ville altière.
Quand la brise s'élève au réveil du matin
Et chasse les brouillards jusque dans le lointain,
Le voyageur assis sur le flanc des montagnes
Voit naître, sous ses pieds, à travers les campagnes,
De longs ruisseaux d'argent tout frangés de rameaux,
Des landes et des lacs, des bois et des hameaux ;

Ainsi, quand les brouillards s'enfuirent de son âme,
Bien loin, au-dessous d'elle, en des sentiers de flamme,
Elle vit graviter le monde étincelant ;
Et les sentiers ardus que d'un pas chancelant
Elle avait remontés avec tant de constance
Semblaient courts maintenant, et brillaient à distance.

Cependant Gabriel n'était pas délaissé :
La vierge, dans son cœur sous le deuil affaissé,
Gardait fidèlement son image bénie,
Mais elle la gardait charmante, rajeunie,
Comme en ce jour heureux où, la dernière fois,
Assise à ses côtés, elle entendit sa voix !
Les ans n'avaient point pu changer cette figure
Qu'elle vit autrefois si placide et si pure !
Pour elle son amant n'avait jamais vieilli :
L'absence et le malheur l'avaient même embelli :
Il était comme mort, mort à la fleur de l'âge,
Dans toute sa beauté, sa force et son courage.

En son exil lointain, sous un ciel étranger,
Evangéline apprit bien vite à partager
L'angoisse du chagrin, les pleurs de l'indigence.
Elle savait user envers tous d'indulgence,
Priait également pour tous. Sa charité
Ne perdait jamais rien de son intensité ;
Et rappelait alors ces fleurs dont les calices,
Sans perdre de parfums, sans perdre de délices,
Répandent dans les airs leurs suaves odeurs.
Son cœur brûlait souvent de divines ardeurs ;

Elle ne formait pas alors d'autre espérance
Que de suivre Jésus avec persévérance.
Elle entra dans un cloître et coupa ses cheveux,
Puis au pied des autels prononça de saints vœux.

On la vit bien souvent dans les coins de la ville
Où, comme un noir essaim, grouille un peuple servile,
Où, pour cacher ses pleurs, sa faim, sa nudité,
L'indigence se plonge avec avidité,
Où la femme malade est sans pain et travaille
Pour nourrir ses enfants qui gisent sur la paille ;
Bien souvent on la vit, dans ces coins isolés,
Porter un doux espoir sous les toits désolés.
Lorsque la foule était tout à fait disparue,
Que tout dormait, le guet qui longeait chaque rue,
Criant dans la rafale et dans l'obscurité
Que tout était tranquille au sein de la cité,
Le guet voyait toujours dans quelqu'humble mansarde
S'éveiller les reflets de sa lampe blafarde.
Avant qu'à son sommeil l'heureux fut arraché,
L'Allemand matinal qui venait au marché
Avec fleurs et fruits mûrs dans sa lourde charette,
La rencontrait souvent qui gagnait sa retraite,
Sans effroi, tout seule, en priant, en pleurant,
Après avoir veillé près du lit d'un mourant.

Sur la cité de Penn une peste maligne
Vint fondre un jour. Hélas, plus d'un funeste signe
En avait averti l'orgueilleux citadin.
Des sauvages pigeons avaient paru soudain :

Ils sortaient des forêts où pour toute pâture
Ils n'avaient pu trouver qu'une noix sèche et dure.
Leur vol pendant longtemps avait terni le jour.
Les fauves, les oiseaux avaient fui leur séjour.

Ainsi que dans les mois d'avril et de septembre,
Sur les champs tout fleuris et tout parfumés d'ambre,
L'océan pousse un flot qui monte, monte encor,
Jusqu'à ce que le pré soit lui-même un lac d'or ;
De même, franchissant sa borne accoutumée,
L'océan de la mort sur la plaine embaumée
Où fleurissait la vie, où rayonnait l'azur,
Avec un long sanglot jeta son flot impur.
Le riche, par ses biens, la beauté, par ses charmes,
L'enfant, par ses soupirs, la mère par ses larmes
Ne purent désaimer le terrible oppresseur ;
Et le frère mourait dans les bras de sa sœur,
L'enfant, en s'endormant sur le sein de sa mère,
L'épouse, à son réveil d'une joie éphémère !
L'indigent, délaissé dans ce moment fatal,
Sans amis, sans parents, frappait à l'hôpital,
La demeure de ceux qui n'ont point de demeure ;
C'est là qu'il attendait, hélas ! sa dernière heure.

En ce temps l'hôpital s'élevait retiré,
En dehors de la ville, au coin d'un large pré :
Aujourd'hui, cependant, la cité l'environne,
Et ses murs lézardés, le toit qui le couronne
Semblent être un écho qui répète aux heureux
Ces mots que Jésus dit chez Simon le lépreux :
—" Des pauvres sont toujours au milieu de vous autres."

6

Nuit et jour, à l'hospice, avec de saints apôtres,
On voyait accourir la sœur de charité.
Et quand elle parlait de la félicité
Que Dieu réserve, au ciel, à ceux qui sur la terre
L'ont tendrement aimé comme on aime un bon père,
Le mourant souriait et retrouvait l'espoir.
Sur le front de la vierge il croyait entrevoir
Une vive auréole, une lueur divine,
Comme au front de ses dieux un artiste en dessine,
Ou comme de bien loin, pendant l'obscurité,
On en voit resplendir au front d'une cité.
Son regard lui semblait un rayon, un dictame
De ce ciel où bientôt allait monter son âme.

Un dimanche matin, tout reposait encor
Et l'orient jetait à peine un reflet d'or,
Elle sortit songeant à ses pauvres malades.
Dans l'air chaud de l'été, sous ses vertes arcades,
Le jardin balançait mille odorantes fleurs.
Elle choisit alors celles dont les couleurs
Pouvaient rendre, peut-être, un sourire à la bouche
Des patients cloués sur leur funèbre couche ;
Elle fit un bouquet, puis ensuite monta.
La brise, au même instant, sur son aile apporta
Les sons mélodieux d'une cloche lointaine.
Des accents cadencés flottèrent dans la plaine
Et parurent s'unir aux murmures des bois :
C'était, au temple aimé, le chant des Suédois.
Aussi doux que le bruit d'une aile qui se ferme
Le calme descendait. Le deuil avait un terme.
La vierge pressentit que sa peine achevait.

Dans le sombre hôpital, près de chaque chevet
Se tient un serviteur qu'un zèle saint anime.
A l'ange de la mort disputant sa victime,
Sous le regard de Dieu, loin du monde et du bruit,
Il prodigue ses soins et veille jour et nuit.
Sur le front tout brûlant, sur la lèvre qui sèche
Il fait souvent couler quelques gouttes d'eau fraîche ;
Et, quand tout est fini pour ces pauvres humains,
Sur leur poitrine froide il leur croise les mains,
Il leur ferme les yeux et d'un voile les couvre.

Au moment où la porte en gémissant s'entr'ouvre
Plus d'un malade semble enfin se réveiller,
Se tourne lentement sur son triste oreiller
Et fixe sur la vierge un œil plein de souffrance.
Sa présence était douce et rendait l'espérance :
C'était comme, le soir, les feux de l'horizon
Qui vont illuminer les murs d'une prison.
En portant ses regards sur les lits autour d'elle
Elle vit que la mort travaillait avec zèle.
En effet, dans la nuit, plusieurs pestiférés
Que, la veille, elle avait de ses soins entourés,
Etaient enfin partis de cette pauvre terre ;
Mais d'autres occupaient leurs couches de misère !

Soudain elle s'arrête, et ses pas étonnés
Par la crainte et l'effroi semblent être enchaînés.
Sa lèvre est entr'ouverte et tout son corps frissonne ;
Sous sa morne paupière un vif éclair rayonne ;
Sa main laisse tomber son frais bouquet de fleurs ;
Elle jette un sanglot, s'affaisse et fond en pleurs

Les malades, surpris, par un effort suprême
Sur leurs chauds oreillers soulèvent leur front blême.

Près d'elle, sur un lit où tombait son regard,
Les serviteurs venaient de porter un vieillard.
Il s'en allait mourant. Sa joue était bien creuse ;
Des cheveux gris tombaient sur sa tempe fiévreuse.
Mais dans le même instant un reflet de soleil,
En luisant sur son front le rendait tout vermeil,
Paraissait effacer les rides du vieil âge
Et rendre la jeunesse à ce pâle visage.
Il était là, cet homme, immobile et sans voix,
Le regard attaché sur la petite croix
Qu'on avait suspendue au mûr près de sa couche.
La fièvre d'un trait rouge environnait sa bouche.
On eût dit que la vie, à l'instar des Hébreux,
Avait mis sur sa porte un sang tout généreux
Pour que l'ange de mort retint encor son glaive.
Il râlait. Ses pensers se perdaient dans un rêve.
Il était, je l'ai dit, immobile et muet ;
Sous le râle, pourtant, sa gorge remuait.
Ses yeux étaient couverts de nuages funèbres ;
Ses esprits se plongeaient en de lourdes ténèbres,
Ténèbres d'agonie et ténèbres de mort.

Au sanglot que jeta la vierge en son transport,
Il parut secouer pourtant sa léthargie
Et retrouver encor quelque reste de vie.
Il tressaillit ; il crut entendre un chant du ciel,
Un chant qui lui disait : " Gabriel ! Gabriel !
" Je te retrouve enfin, et nous mourons ensemble ! "

Et ce chant résonnait comme l'airain qui tremble.
Dans un songe, aussitôt, il voit, comme autrefois,
La terre d'Acadie et ses lacs et ses bois ;
Il voit ses prés, ses monts, ses ruisseaux, ses villages,
Et le toit de son père au milieu des feuillages,
Et son Evangéline allant à son côté,
Dans toute sa jeunesse et toute sa beauté,
Sur la prairie en fleurs, ou le long des rivières !...
Des pleurs d'enivrement coulent de ses paupières...
Il entr'ouvre les yeux, les porte autour de lui :
La douce vision, hélas ! a déjà fui !
Mais auprès de sa couche, humble et mélancolique,
Il voit, agenouillée, une forme angélique,
Et c'est Evangéline !... Il veut dire son nom,
Mais sa langue ne peut murmurer qu'un vain son.
Dans un dernier transport, sur elle avec ivresse
Il attache un regard tout chargé de tendresse.
Il veut lever la tête et lui tendre la main,
Aussitôt il retombe et tout effort est vain !
Seulement, un sourire éclaire sa figure
Quand de la vierge aimée il sent la lèvre pure
Sur sa lèvre de feu longuement se poser,
Son regard se ranime à ce dernier baiser,
Mais ce n'est qu'un éclair ! On le voit se déteindre :
C'est la lampe qui brille au moment de s'éteindre,
Le flambeau consumé que réveille un vent frais.
Il pâlit, il se voile, il se ferme à jamais !
Et tout était fini : l'amour et ses délices,
La crainte et les espoirs, la joie et les supplices.

Evangéline en pleurs resta pieusement
Près des restes sacrés de son fidèle amant.
Une dernière fois, dans l'angoisse abimée,
Elle prit dans ses mains la tête inanimée,
Doucement la pressa contre son cœur transi
Et dit, penchant son front : O mon Jésus, merci !

Adieu ! vieille forêt ! Noyés dans la pénombre
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Se balancent encor sur le bord des sentiers ;
Mais loin de leur ombrage et de leurs vertes ailes,
Dans le même tombeau, les deux amants fidèles
Dont les afflictions et les maux sont finis,
Reposent, côte à côte, à jamais réunis !
Ils dorment sous les murs d'un temple catholique !
Leurs noms sont ignorés ; la croix simple et rustique
Qui disait au passant le lieu de leur repos
Ne se retrouve plus ! Comme d'immenses flots
Roulent, avec fracas, vers une calme rive,
Auprès de leur tombeau, pressée, ardente, active,
S'agite chaque jour la foule des humains.
Combien de cœurs blessés et remplis de chagrins
Soupirent dans l'ennui, dans la sollicitude,
En ces lieux où leurs cœurs trouvent la quiétude !
Combien de fronts pensifs s'inclinent tristement
En ces lieux où leurs fronts n'ont plus aucun tourment !
Combien de bras nerveux travaillent sans relâche
En ces lieux où leurs bras ont achevé leur tâche !
Combien de pieds actifs se succèdent sans fin
En ces lieux où leur pieds se reposent enfin !

Adieu ! vieille forêt ! Noyés dans la pénombre
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Se balancent encor sur le bord des sentiers ;
Mais sous leur frais ombrage et sous leur vaste dôme
On entend murmurer un étrange idiôme,
On voit jouer, hélas ! les fils d'un étranger !....
Seulement, sur les rocs que le flot vient ronger,
Et sur les bords déserts du sonore Atlantique
On voit, de place en place, un paysan rustique.
C'est un Acadien dont le plaintif aïeul
Ne voulut pas avoir, pour sépulcre ou linceul,
La terre de l'exil si lourde et si fatale,
Et qui revint mourir à sa rive natale !

Cet homme, il est pêcheur : il vit de son filet.
Sa fille porte encore élégant mantelet,
Jupon de droguet bleu, chapeau de Normandie.
Elle a de beaux yeux noirs, une épaule arrondie.
Sa femme, tout le jour, tourne son gai fuseau ;
Ses garçons, comme lui, se complaisent sur l'eau.
Dans les veilles d'hiver, quand l'étoile s'allume,
Assis au coin de l'âtre où le bois se consume,
D'Evangéline on conte, en répandant des pleurs,
Aux enfants bien soumis, l'histoire et les malheurs.
Et l'Océan plaintif dans ses antres de roche
Au loin frémit encore. Il s'agite, il s'approche,
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots
Comme pour se mêler à leurs tristes sanglots.

LA CHAINE D'OR

—

Ce que je conte est vrai. Ce n'est pas une histoire
Que le bon sens, messieurs, refusera de croire;
C'est un récit sincère et tout plein d'à propos.
Tant de bras vigoureux demeurent en repos
Et qui travailleraient s'ils avaient de l'ouvrage!
Oui, l'on souffre partout: partout gronde l'orage.

Je venais d'accepter un emploi. J'écrivais.
Et, le front dans la main, écrivant, je rêvais
Au passé qui n'est plus, au présent qui s'envole,
A l'avenir, ce grand problème qui désole

Ceux qui n'aiment pas Dieu, ceux qui n'ont pas la foi.
Jean Dumanoir entra. Marchant tout droit à moi :

—Comment te portes-tu ? dit-il.

Et sa main blanche
Serre la mienne alors dans une étreinte franche.

—Dieu merci, répondis-je, on se porte assez bien ;
Mais l'on vieillit; bientôt l'on ne vaudra plus rien.

Il sourit d'un air triste en approchant un siége.

Nous nous étions connus autrefois au collége,
Où nous fûmes amis. Alors assez souvent,
Dans les beaux jours d'automne, à l'époque où le vent
Avec un bruit plaintif traîne les feuilles mortes,
Nous marchions, en causant choses de toutes sortes,
Sous les ormes touffus qui protégent la cour.
Mais nous aimions surtout à parler de l'amour,
Car il était sensible, et moi, j'étais poète.
Nous perdîmes ainsi des jours que je regrette,
Je l'avoue à cette heure où je suis sans orgueil.
Si c'était à refaire ...... On est loin de l'écueil,
Disons qu'on ferait mieux ; il est aisé de dire.

Ainsi l'on oubliait Mélibée et Tytire
Pour songer au village où l'on avait quitté—

Dans les pleurs, pensait-on—quelque jeune beauté.
Jean rêvait une femme adorable et fidèle,
Belle comme Didon, amoureuse comme elle—
Quelque peu moins peut-être—et pour filer ses jours,
Au milieu de nos champs le plus beau des séjours.
Je rêvais aussi moi de semblables délices ;
Je rends grâces aux cieux qui me furent propices.

Jean quitta de bonne heure Horace et Lucien,
Et le vieux séminaire où plus d'un doux lien,
Comme un charme inconnu, nous ramène sans cesse.
Après un long repos il entra dans la presse
Pour rédiger l'annonce et l'humble fait divers.
Ensuite il fut commis, puis, marchand. Les revers,
Qui ne sont épargnés souvent qu'à la sottise,
L'atteignirent bientôt. Ce fut une surprise
Pour les riches prêteurs qui perdaient leur argent ;
Ce fut pour lui la honte. Il reprit indigent,
Pour nourrir sa famille, un emploi que j'ignore.

Mais je reviens au fait. Si je digresse encore
Sois indulgent, lecteur, et ne murmure pas.
Mon récit n'est pas long, mais il est triste, hélas !
Jean me dit :

—Le Seigneur t'a fait digne d'envie :
Un emploi magnifique, et pour toute la vie !
Des livres ! ces amis aux cœurs toujours ouverts
Qui nous font oublier que le monde est pervers ;
De l'argent ! et jamais cette peur qui fend l'âme,

De voir mourir de faim ses enfants et sa femme !
Non, tu ne fus pas, toi, marqué d'un sceau fatal ! ....

Il s'animait ; son œil prit l'éclat du métal.

—Es-tu donc malheureux, Jean Dumanoir, lui-dis-je ?

—Moi ? bah ! laissons cela : voilà que je t'afflige
Voulant t'être agréable et te féliciter ....
Mais on voit tant de maux qu'on peut bien s'irriter.

—S'irriter ? allons-donc ! est-ce là le remède ?

—Non ! on courbe la tête, on prie, on intercède,
On demande du bois et du pain s'il vous plaît,
Et l'on baise la main qui nous donne un soufflet !...
On connait bien cela ; ça s'enseigne à l'école.

Tout de suite il se lève après cette parole.

—Attends un peu, lui dis-je, il faut encor causer.
Ouvre mes vieux bouquins, cela va t'amuser
Pendant que je termine une dernière lettre.

—C'est bien, je t'attendrai si tu veux le permettre.

—Je t'en prie.

Aussitôt il s'en alla plus loin,
Avec un in-quarto, se cacher dans un coin.

Alors entra sans bruit, marchant d'un pas timide,
Une enfant de dix ans. Son œil était humide.
Le rayon qu'il jetait en se levant sur vous
Valait une prière adressée à genoux.
Elle avait les terreurs d'une biche farouche ;
Et l'on ne voyait pas s'échapper de sa bouche
Le sourire si doux chez les enfants heureux.
Elle eut été jolie avec ses blonds cheveux
Et son chapeau de feutre appuyé sur l'oreille,
Si sa joue eut gardé quelque teinte vermeille ;
Mais elle était, hélas! livide à faire peur.

—Approche, mon enfant, lui dis-je avec douceur:
Que veux-tu ?

—Je venais vous offrir une chaîne.

—Une chaîne ? Et pourquoi ?

—Nous sommes dans la gêne ;
L'hiver arrive vite, et chez nous il fait froid.

—A ton air souffreteux, petite, l'on te croit.
Comment te nommes-tu ?

—Bernadette.

—Et ton père ?

—Mon père ? Excusez-moi, monsieur ; maman espère
Qu'on trouvera bientôt quelque place pour lui,
Et que nul ne saura ce qu'on souffre aujourd'hui.

—Il est donc sans emploi ?

— Les places sont bien rares,
Et les riches, monsieur, sont quelquefois avares.

—Prends garde d'être injuste à force de souffrir.
Que de pleurs à sécher, d'indigents à nourrir,
Chère enfant, en ces jours de détresse où nous sommes !
Et puis Dieu vient à nous quand s'éloignent les hommes.

Bernadette inclina la tête sur son sein ;
Je vis deux pleurs tomber sur sa petite main,
Et je craignis un peu d'avoir été sévère.
Enfants, n'êtes-vous pas les anges de la terre ?
Pourquoi vous contrister ? Mais je repris encor,
Et d'un ton caressant :

— La chaîne est-elle d'or ?

— Oui, monsieur, regardez.

Sa voix était tremblante :
C'était d'espoir, sans doute. Elle ne fut pas lente
A me faire admirer le précieux bijou.

— Ma mère ne veut plus la porter à son cou,
Dit-elle en soupirant.

Cette chaîne était belle.

—Ta mère veut la vendre ? Et qu'en demande-t-elle ?

—Peu de chose...

Un sanglot vint étrangler sa voix.

—C'est pour avoir du pain, c'est pour avoir du bois,
Ajouta-t-elle ensuite en joignant ses doigts maigres.

J'entendis rire alors des enfants tout allègres,
Et cela me fit mal. Je cachai mon émoi.

—As-tu diné ? repris-je.

—Aujourd'hui ? non, pas moi, ..
Ni les autres non plus, excepté la petite.

—La petite ?

—Oui, monsieur ; son nom est Marguerite.
Elle a quatorze mois et commence à marcher.
Elle dîne toujours car je vais lui chercher,
Lorsque le soir arrive et qu'il fait un peu sombre,
Le pain qu'on jette aux chiens en des endroits sans
[nombre.

—Et ta mère ? et ton père ?

—Eux, il n'ont jamais faim.
Ils le disent, du moins, en nous donnant le pain.

—C'est le premier objet que tu cherches à vendre ?

—C'est le dernier, monsieur ; si vous voulez le prendre.

—Non, garde-le plutôt puisque c'est ton espoir,
Mais reçois cette obole et dinez tous ce soir.

—Merci ! merci, monsieur ! dit-elle.

Et sa paupière
S'emplit à ce moment d'une ardente lumière ;
Et sur sa pâle joue, et sur son front pensif
Parut, dans un rayon, un bonheur fugitif.
Elle s'en retournait. Il me vint une idée :
La coupe des chagrins n'est pas encor vidée
Pour ma nouvelle amie et ses parents honteux,
Si j'allais voir quelqu'un et demander pour eux ?

—Donne ta chaîne d'or, dis-je à la jeune fille

—Oui, la voici, monsieur.

—Elle est lourde, elle brille,
Pensais-je en la faisant rebondir dans ma main.

Mon ami Jean lisait je ne sais quel bouquin ;
Je m'approche de lui, le touche sur l'épaule :

—Veux-tu faire une aumône ?

—Une aumône ? Mon rôle,
Me répond-il, hélas ! serait d'un recevoir.

Je crus qu'il plaisantait. Je ne pouvais le voir.
Incliné sur son livre et tout à sa lecture,
Il n'avait pas vers moi retourné sa figure.

Sais-tu qui paierait bien ce bijou précieux ?
Repris-je, lui mettant la chaîne sous les yeux.

—D'où vient cela ? fit-il, bondissant sur sa chaise.

—On garde le secret, mon cher, ne t'en déplaise.

—Voilà, quand on est pauvre, à quoi l'on est réduit,
Et, quand tout est vendu, l'on meurt dans un rédui

—Tu connais cette chaîne, et tu sais quelle dame ? . . .

Il m'arrête soudain, se reprend :

—Sur mon âme,
Ajoute-t-il alors, je ne sais rien du tout.
Je ne sais que cela : la misère est partout.....
Mais cette chaîne, toi, combien l'as-tu payée ?

Cette phrase mentait : elle fut bégayée.

—Elle n'est pas à moi, mon brave Dumanoir.

—Non ? bien sûr ? mais à qui ? je voudrais le savoir.

—A quelques nobles gens, honteux de leurs misères,
Qui vont mourir de faim au milieu de leurs frères,
Plutôt que mendier.

Jean dit : C'est vrai cela.
Mais qui donc t'a remis cette chaîne ?

—Voilà,
C'est une pauvre enfant qui m'attend à ma porte...
Moi je n'achète point d'objets de cette sorte,
Du moins en pareil cas. Je n'ai jamais goûté
Cette façon de faire un peu la charité.

—Si j'avais, repart-il, quelques sous dans ma bourse,
Je les donnerais bien à l'enfant sans ressource......

Il fouillait son gousset. D'un ton rauque et fiévreux
Il ajoute :

—Rien ! rien ! que je suis malheureux !

Or, comme il prononçait cette triste parole,
La petite survint. Une crainte frivole
De ses jeunes esprits, je le crois, s'emparait.
Je tardais à venir et le temps lui durait.

Elle ne savait pas si j'étais bien honnête,
Et de sa chaîne d'or pouvait être inquiète.

—Que je suis malheureux ! disait Jean, se levant.

Et son regard tomba sur la naïve enfant
Qui venait de sourire en me voyant près d'elle.
L'enfant s'arrête alors comme un oiseau dont l'aile
Se brise tout à coup en volant dans les cieux.
Elle porte sur nous un regard anxieux
Et puis courbe la tête. On voit frémir sa lèvre :

—O mon père ! dit-elle.

Et lui, l'œil plein de fièvre,
La bouche frémissante et le front en sueurs,
Il la prend dans ses bras et l'inonde de pleurs.

II

L'airain des vieux clochers avait sonné six heures ;
Et déjà les remparts, les arbres, les demeures,
Comme dans un manteau, se drapaient dans la nuit.

Je sortis. Il neigeait, et la neige avec bruit
Tourbillonnait dans l'air et fouettait les fenêtres.
En marchant je songeais à tous ces pauvres êtres
Qui grelottent, serrés près d'un foyer sans feu,
Et que semble oublier la charité de Dieu.

Je marchais à grands pas comme c'est ma coutume.
De loin, à la clarté du fanal qui s'allume,
Je vois, dans le brouillard, un jeune couple heureux
S'avancer en riant sur le trottoir poudreux.
Au bras du cavalier, comme une vigne au chêne,
La femme est suspendue ; et ses cheveux d'ébène,
D'un turban de velours s'échappant à demi,
Effleurent, parfumés, les lèvres de l'ami.
Deux jeunes amoureux ont cent choses à dire ;
Bien gaiement ils causaient, et leurs éclats de rire,
Comme les blancs flocons, s'éparpillaient au vent.
Je souffrais ; leur bonheur me parut insolent.
Pourtant ne faut-il pas que la jeunesse chante ?
Le monde est ainsi fait : Près d'une âme méchante
Une âme pure exhale un parfum de vertu ;
Près d'un riche superbe un pauvre est demi-nu ;
Un bouton s'ouvre encor près d'une fleur qui tombe,
Et le berceau sourit à côté de la tombe !

En songeant à ces faits qui troublent la raison,
J'arrivai sur le seuil d'une haute maison.

—C'est bien ici ! me dis-je.

Alors, dans les ténèbres,
Le marteau me parut frapper des coups funèbres.
Une enfant descendit deux ou trois escaliers
Et se hâta d'ouvrir. De ses méchants souliers
Ses pieds mignons sortaient rougis par la froidure.
Ses dents claquaient bien dru. Libre, sa chevelure
Protégeait son épaule en la voilant un peu.
Elle souffrait. Hélas ! tout souffrait en ce lieu !

—Vous êtes médecin .... Montez, monsieur, dit-elle.
Papa ne vous suit point ?

Et, tenant sa chandelle,
Afin d'éclairer mieux elle monta devant.

—Mais non, je ne suis pas médecin, mon enfant ;
Tu te trompes.

—Montez quand même. Tout à l'heure
Le médecin viendra dans notre humble demeure.

—Qui donc, chère petite, est malade chez vous ?

—C'est ma mère.

—Ta mère ?

Alors un chant bien doux,
Un chant triste et dolent vint frapper mon oreille.

—On n'entend pas partout, dis-je une voix pareille ;
Qui chante-là, sais-tu ?

La petite pleurait.

Tout n'est pas deuil ici comme on le penserait,
Et j'en suis fort heureux, me disais-je en moi-même.
La porte s'ouvre alors, puis une femme blême
M'apparaît aussitôt au fond d'un grand fauteuil.
La surprise me cloue, un instant sur le seuil,
Car c'est elle qui chante. Elle veut tout de suite,
Se lever par respect ou pour prendre la fuite,
Mais sur son siége dur elle retombe. Non,
Je ne saurais conter quel étrange rayon
Jaillit en ce moment de sa morne paupière,
Et comme elle reprit une attitude fière !
Malgré son front livide, elle était belle encor
Avec sa robe blanche, avec sa chaîne d'or
Dont les brillants anneaux flottaient sur sa poitrine.
Elle étendit vers moi sa main osseuse et fine :

—Venez-vous en ce lieu chercher de la pitié ?
Me dit-elle soudain. Au nom de l'amitié
Venez-vous demander qu'on songe à la détresse,
Qu'on ranime les cœurs qui sont dans la tristesse ?

. . . .

Se couche-t-on chez vous quelquefois sans souper,
Et voit-on au chevet les spectres se grouper ?

. . . .

Je vous ferai l'aumône. Aimez la Providence,
Et du bien qu'on vous donne usez avec prudence,
Car après le soleil on voit monter la nuit,
Le bonheur passe vite et la douleur le suit !

. . . .

J'ai de l'or ; je suis riche—Elle montrait sa chaîne—
Mes enfants n'ont jamais, monsieur, connu la gêne,
Et, s'ils souffrent un peu, c'est de me voir souffrir."

Bernadette pleurait. L'enfant qui vint ouvrir,
Vous le pensiez sans doute, était ma Bernadette.
La pauvre femme, alors, se relève et rejette
Sur son cou grêle et blanc ses boucles de cheveux.
Quelques enfants jouaient et se croyaient heureux.

—Venez ici, dit-elle, et sa parole tremble.

Eux, dans une autre pièce ils se sauvent ensemble.
Marguerite, pourtant, tombant à chaque pas,
S'avance vers sa mère et tend ses petits bras.
Et sa mère la prend sur ses genoux, la couche,
La couvre de ses mains afin qu'on ne la touche,
Et se met à chanter comme pour l'endormir.
Ah ! j'aurais aimé mieux entendre alors gémir,
Dans son mortel chagrin, la pauvre malheureuse !

Cela m'eut touché moins. C'est une chose affreuse
Que de rire ou chanter à force de douleurs !
De ma main j'essuyais mes paupières en pleurs;
Je n'avais jamais vu de détresse aussi forte.
Et j'étais là, debout, toujours près de la porte,
N'osant aller plus loin, ne pouvant pas parler
Et tenté de m'enfuir ou de m'agenouiller.
Comme moi Bernadette aussi semblait attendre.

Enfin, sur l'escalier des pas se font entendre
Et Dumanoir arrive avec le médecin.
Nos mains se pressent :

—Jean, dis-moi dans quel dessein
Tu me cachais ainsi ta misère profonde :
Doutais-tu de mon cœur ou craignais-tu le monde ?

Il secoua la tête et ne répondit rien ;
Mais je vis dans ses yeux deux pleurs brûlants.

—Eh bien !
Dis-je à l'homme de l'art, comment est la malade ?

Avant qu'il répondit.

—Il faut que je m'évade,
Car depuis quinze jours l'on me tient en prison,

Dit la femme en délire, et cela sans raison.
Mes enfants avaient faim ; nous étions sans ressources ;
Je me suis mise alors à faire quelques courses
En mendiant du pain, en mendiant des sous ;
Et tous m'ont refusée ! Alors moi, voyez-vous,
J'ai volé, quelque part, en passant je suppose,
Un morceau de pain blanc, rien qu'un, pas autre chose,
Et c'est pourquoi, messieurs, on m'a mise au cachot !.....

Et son triste discours finit dans un sanglot.
Les enfants, tour à tour sortis de leur cachette,
Ecoutaient étonnés. D'une façon discrète
Le médecin me dit :

—Non, je n'ai plus d'espoir.

Deux semaines après, à l'approche du soir,
Un samedi, je vis une enfant à l'air doux
Entrer dans le saint temple et tomber à genoux
Sur le parquet, devant l'autel de Notre-Dame.
Le plus amer chagrin semblait remplir son âme.
Quelques cierges brûlaient et des vases de fleurs,
Comme un hommage, offraient leurs suaves odeurs.
Et cette enfant était de noir toute vêtue.
Son regard se fixa sur la blanche statue
De la mère du Christ seule au pied de la croix,
Et puis elle se mit à prier ; et sa voix
Faisait comme un bruit d'aile autour du tabernacle.
Elle ouvrit le balustre et, sûre du miracle

S'approcha de la table où brillaient fleurs et feux.
De nouveau vers la Vierge elle leva les yeux
Puis laissa retomber, sous la clarté sereine,
Près des vases de fleurs, une brillante chaîne.

En voyant Bernadette offrir sa chaîne d'or
La Mère des douleurs parut sourire encor.

Quelques jours ont passé. Près d'un feu qui pétille
Dumanoir, entouré de sa jeune famille,
Pleure silencieux. Le vent perce les toits.
Un petit mendiant, se soufflant dans les doigts,
Vient, pour l'amour de Dieu, demander l'assistance.
Dans la maison en deuil reparaît quelqu'aisance :
Bernadette à touché le Seigneur par sa foi,
Et son père, un matin, a trouvé de l'emploi.

—Donne, fit Dumanoir, donne à chaque misère !
Donne, ma Bernadette, afin qu'une autre mère,
En ces jours de malheur, ne meure pas de faim !...

L'enfant au petit pauvre apporta tout un pain.

LE ROI ROBERT DE SICILE

—

(*Traduction*)

—

La Saint-Jean approchait. Le soir de la vigile,
Le superbe Robert alors roi de Sicile,
Frère de l'empereur et du pontife Urbain,
Affectant pour l'Eglise un respect souverain,
Vint, suivant la coutume, en pompeux équipages,
A l'office de Vêpre ; et chevaliers et pages,
A genoux près de lui, priaient avec ferveur
Pendant qu'il écoutait le chant sacré du chœur.

Or, les prêtres, debout au fond de la chapelle,
Dirent *Magnificat*. Et leur voix solennelle,

Dans ce chant alterné des sublimes versets,
Fit tressaillir la nef où de pâles reflets,
Les derniers du soleil couchant, jouaient encore.
Et le roi fut frappé de ce verset sonore
Qui soudain retentit comme un cri de héraut,
Et qu'à dessein, peut-être, on chantait un peu haut :
Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles !

Alors, avec lenteur mais avec arrogance,
Levant son front royal, au prêtre qui s'avance
Il dit : " Explique-moi ce singulier refrain.
Le prêtre lui répond avec un air serein :
" Son bras a renversé les puissants de leur siége,
" Et porté jusqu'au ciel les humbles qu'il protége.

En entendant cela, le monarque, surpris,
Murmure avec colère et d'un ton de mépris :
—" C'est bien heureux pour vous, sachez-le, que les prêtres
" Comprennent seuls ces mots séditieux et traîtres,
" Et que dans votre Eglise on les chante en latin !
" Mais que peuples et clercs tiennent bien pour certain
" Que nul pouvoir ne peut me ravir ma couronne.
Et, bercé doucement par le chant monotone
Qui roule cadencé sous l'antique plafond,
Il tombe, tout à coup, dans un sommeil profond.

Quand il se réveilla la nuit était venue.
Il était seul. L'église était déserte et nue,
Et pas une lueur n'éclairait les vitreaux.

La lampe de l'autel, sur les sombres carreaux
Laissait seule flotter quelques rayons funèbres.
Il se lève étonné, plonge dans les ténèbres
Un regard où la rage est mêlée à l'effroi.
D'une main incertaine effleurant la paroi,
Il cherche pour sortir la porte accoutumée,
Mais il la trouve, hélas ! soigneusement fermée.
Il appelle, il écoute, il frappe et jure Dieu,
Il menace le ciel et tous les saints du lieu.
Les échos, répétant ces injures brutales,
Semblaient des prêtres morts qui riaient dans leurs stalles.

Cependant ses clameurs ont enfin réveillé
Le pieux sacristain qui court, tout effrayé,
Pensant que des voleurs ont envahi l'église ;
Et sa lampe, qu'agite une légère brise,
Dans chaque angle lui montre un fantôme qui fuit :
—" Qui va là ? Répondez. D'où provient tout ce bruit ?"
Risque-t-il d'une voix que la frayeur altère.

Le roi Robert répond, enflammé de colère :
—" Pourquoi cette demande? Ouvre ; c'est moi, le roi ! . . .
" Ouvre donc ; as-tu peur ? Je te le dis, c'est moi !"

—" C'est quelque vagabond dans un état d'ivresse :
" Puisse Dieu le frapper de sa main vengeresse ! "
Grommela, tout ému, le pauvre sacristain :
Puis la porte roula sur ses vieux gonds d'airain.
Un homme alors parut marchant d'un pas rapide,

Sans chapeau, sans habit, presque nu, l'œil livide ;
Il ne dit pas un mot en franchissant le seuil,
Ne tourna point son front que relevait l'orgueil,
Mais il glissa sans bruit et disparut dans l'ombre,
Comme un spectre qui passe à travers la nuit sombre.

De ses habits royaux tristement dépouillé,
Recouvert à demi d'un haillon tout souillé,
Le frère de Valmond empereur d'Allemagne
Et du grand pape Urbain souverain de Romagne,
Robert, roi de Sicile, arrive à son palais.
Il repousse indigné la troupe des valets
Qui veut absolument lui barrer le passage.
La honte et le dépit sont peints sur son visage :
Il entre dans la cour ; il monte l'escalier,
Et le flambeau qui brille au-dessus du palier
Imprime sur son front une pâleur affreuse.
Sans écouter les cris d'une foule nombreuse,
Dans les longs corridors il s'élance en courant :
Par l'angoisse, oppressé hors d'haleine, il se rend
Au salon des banquets que la lumière inonde
Et qu'il trouve rempli de plaisir et de monde.

Là, sur son trône d'or il voit un roi nouveau
Qui porte sa couronne, un sceptre et son manteau.
Il ressemble beaucoup au roi de la Sicile :
Même voix, mêmes traits et même abord facile ;
Mais il est ceint, ce roi, d'un éclat redouté.
C'est un Esprit du ciel. Or, bien que sa beauté
Remplisse le palais d'une lueur étrange,
Personne ne suppose, à coup sûr, qu'il soit ange.

Après quelques instants d'une morne terreur,
Le monarque sans trône est saisi de fureur
Et sur l'ange impassible il fixe un œil de flamme.
Mais l'ange, souriant du trouble de son âme,
Lui dit : " Quel est ton nom ? Que viens-tu faire ici ? "

Robert, bien qu'irrité, feint de sourire aussi,
Mais d'un souris moqueur et rempli de malice :
—" Tu veux savoir mon nom, homme plein d'artifice ?
" Je suis Robert ! et toi, tu n'es qu'un imposteur !
" Je réclame mon trône et de toi n'ai point peur ! "

La foule, en le voyant jeter ainsi l'injure
S'émut et fit entendre un menaçant murmure,
Et les grands de la cour, pour punir l'insolent,
Tirèrent du fourreau le glaive étincelant.
Mais l'ange, reprenant aussitôt la parole,
En le raillant lui dit sur un ton bénévole :
—" Non, tu n'es pas le roi, mais l'un de ses bouffons.
" Tu porteras demain le collet en festons,
" Les grelots éveillés et le chapeau conique ;
" Tu prendras des leçons d'un vieux singe comique :
" Tous te commanderont : à tous je l'ai permis ;
" Que le dernier valet te trouve bien soumis. "

C'est en vain que Robert jure, prie et menace,
En vain qu'il s'humilie ou montre de l'audace,
On le chasse, on le pousse au bas des escaliers.
Un groupe jovial de petits écuyers

Court au devant de lui pour rire de ses larmes.
Il sort et les soldats lui présentent les armes,
Et leur rire éclatant fait défaillir son cœur.
Alors on applaudit, et puis un cri moqueur :
" Vive le roi ! " s'élève au milieu de la foule,
Et d'échos en échos sous les toits ce cri roule.

Quand les premiers reflets du matin radieux
Avec l'odeur des prés montèrent vers les cieux,
Robert se réveilla, se disant en lui-même :
" Le rêve que j'ai fait est d'une horreur extrême ! "
Mais lorsqu'il se tourna sur son dur oreiller
Pour fuir ce rêve horrible et mieux se réveiller,
Il entendit frémir la paille de sa couche.
Alors il frissonna, rouvrit un œil farouche,
Et vit, à ses côtés, le casque et les grelots ;
Il vit aussi plusieurs coursiers dont les sabots
Mordaient incessamment le pavé de l'étable ;
Il vit, dans un des coins de ce lieu détestable,
Accroupi près du mur et rongeant un grignon,
Le singe qu'il avait reçu pour compagnon.
Ce n'était pas un rêve ! et sa gloire première
S'était, dans un moment, en allée en poussière !

Plus d'un jour s'écoula, La Sicile eut encor,
Comme au temps de Saturne, un heureux âge d'or !
Chaque automne on voyait, sous le règne l'Ange,
Champs couverts de moissons et féconde vendange !
Et l'antique géant que Jupin enchaîna,
Encelade, dormait sous le brûlant Etna !

Mais Robert cependant voyait fuir les journées
Sans que rien n'adoucit ses tristes destinées.
Il était sombre et dur. Il portait les chiffons
Dont on avait toujours affublé les bouffons.
Pour se moquer de lui, les valets et les pages
Venaient lui demander si ces beaux apanages
Avaient toujours été ses vêtements royaux.
Sur sa table on portait les plus mauvais morceaux.
Les chevaux, à cette heure, et le vieux singe immonde
Etaient les seuls amis qu'il connut dans le monde.
Il n'en avait, hélas ! pourtant pas moins d'orgueil !
Et quand il s'éloignait de son ignoble seuil,
Souvent l'ange, prenant une démarche grave,
Venait à sa rencontre, et d'une voix suave
Mais d'un ton qui devait lui causer de l'effroi,
En se penchant vers lui, disait : " Es-tu le roi ? "
Alors une rougeur couvrait ses traits livides,
Il relevait son front sillonné par les rides,
Et répondait toujours avec rage et hauteur :
—" Oui ! oui ! je suis le roi ! Tu n'es qu'un imposteur ! "

Trois ans allaient finir bientôt. Une ambassade
Vint s'arrêter, un soir, devant la colonnade
De l'antique palais des rois siciliens.
Urbain, voulant encor resserrer des liens
Qu'il avait respectés depuis le premier âge,
Avait dit à Valmond d'envoyer un message
Au roi Robert leur frère. Il les priait tous deux
D'oublier, pour un jour, leurs soucis trop nombreux
Et de venir passer dans la ville éternelle
Le jeudi-saint. C'était cette heureuse nouvelle,

Que les ambassadeurs du monarque Allemand
Venaient au Roi Robert porter en ce moment.

L'Ange reçut alors avec magnificence
Ces nobles envoyés d'une grande puissance.
Il les fêta, leur fit les présents les plus beaux :
De riches bracelets, de superbes anneaux,
Des manteaux de velours bordés de peaux d'hermine
Et des habits brodés d'une étoffe très fine.
Il partit avec eux, et ses légers vaisseaux,
Toutes voiles au vent, sillonnèrent les eaux.

Or, sur le sol Romain, de bourgade en bourgade,
Fièrement chevaucha la noble cavalcade
Avec éperons d'or et vigoureux coursiers,
Grands panaches de plume et brillants étriers.

Assis comiquement sur une vieille rosse
Dont le poil rude et long défiait toute brosse,
Qui, tour à tour, amblait, galoppait, trottinait,
A la suite des grands le roi Robert venait.
Ses légers oripeaux voltigeaient à la brise ;
Le singe, à ses côtés, grimaçait à sa guise ;
Et des troupes d'enfants ricaneux et bavards,
Pour le voir chevaucher, venaient de toutes parts.

Le Saint-Père, accourant sous les vastes portiques,
Dignement accueillit ses hôtes magnifiques.

Sur la place Saint-Pierre, avec émotion,
A tous il leur donna sa bénédiction,
Et des musiciens la troupe réunie
Fit résonner les airs d'une douce harmonie.

Or, pendant qu'avec l'Ange il converse gaîment,
Robert le vieux bouffon s'avance hardiment,
Range la multitude et dit d'une voix haute :
—" Je suis le roi Robert ! Chasse bien loin cet hôte !
" C'est un vil scélérat qui se déguise en roi !
" Le seul roi de Sicile, ô saint Père, c'est moi !
" Si je suis malheureux, ma profonde misère
" Ne doit pas t'empêcher de reconnaître un frère ! "

Surpris de ce discours, le vénérable Urbain
Interroge des yeux le visage serein
De l'Ange qui sourit et ne veut rien lui dire.
Mais l'empereur Valmond, en éclatant de rire,
Lui demande : Est-ce donc la coutume chez vous,
Mon frère, de garder pour bouffons des vrais fous ?
Et le pauvre Robert, honteux, la tête basse,
S'en alla se cacher parmi la populace.

Cependant l'on chôma, dans l'illustre cité,
La Sublime Semaine avec solennité ;
Et, le samedi-saint, une vive lumière
Resplendit dans le ciel d'une étrange manière.
La présence de l'ange, avant que le soleil
Eut doré les coteaux de son éclat vermeil,

Faisait briller les airs d'une adorable teinte,
Et les chrétiens, remplis de ferveur et de crainte,
Croyaient que le Sauveur, sorti de son tombeau,
Triomphant, s'élevait vers le ciel de nouveau.
Le malheureux bouffon sur sa couche de cendre
Vit, dans le même temps, quelques rayons descendre
Et remplir son taudis d'une étrange splendeur.
Puis, une voix du ciel vint lui parler au cœur.
Il entendit frémir, dans l'air limpide et calme,
Les replis d'un linceul, les feuilles d'une palme ;
Et, tombant à genoux, navré par les douleurs,
Le front contre le sol, il répandit des pleurs.

Mais l'heure du retour sonna. Les deux grands princes
Durent enfin songer à revoir leurs provinces.
Ils partirent. Valmond, aux bords Danubiens,
Fut avec allégresse acclamé par les siens,
Et l'ange dirigea ses pompeux équipages
Jusques à Salerno qui dort sur les rivages ;
Et de là ses vaisseaux, fendant le flot amer,
Voguèrent vers Palerme au-delà de la mer.

Quand il fut sur son trône, en sa superbe ville,
Sur son trône entouré de la foule servile,
Il entendit sonner, au clocher du couvent,
La prière du soir que les ailes du vent
Ou les anges de Dieu portaient, avec mystère,
Et de la terre au ciel et du ciel à la terre.
Il invita sa cour à sortir un moment
Et manda le bouffon qui vint docilement.

Et, quand ils furent seuls dans la salle du trône,
Il lui jeta ce mot comme on jette une aumône :
" Es-tu le roi ? " Robert courbant la tête alors,
Et poussant un soupir, l'âme en proie aux remords,
Répondit humblement aux paroles de l'ange :
" Je ne suis qu'un méchant dont le Très-Haut se venge !
" Mon orgueil a tourné contre moi le Seigneur !
" L'aspect de mon péché me remplit de frayeur :
" J'entrerai dans un cloître et ferai pénitence !
" Et, jusqu'à ce que j'aie expié mon offense,
" Je monterai, pieds-nus, devant le monde entier,
" Du ciel qui me punit le douloureux sentier ! "

Or, pendant qu'il parlait, plus suave que l'ambre,
Un céleste parfum remplit toute la chambre,
Et d'un éclat nouveau l'ange saint resplendit.
Et par une fenêtre alors on entendit,
Malgré tout le fracas et les cris de la place,
Le chant alternatif, plein de force et de grâce,
Des bons religieux du vieux cloître voisin
Qui disaient ce verset du cantique divin :
Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles !
" Son bras a renversé les puissants de leur siége,
" Et porté jusqu'au ciel les humbles qu'il protége."
Et plus haut que ce chant retentit une voix,
Douce comme les chœurs des oiseaux sous les bois,
Les murmures joyeux d'une vive fontaine,
Ou les vibrations d'une cloche lointaine :

—" Robert, je suis un ange et vous êtes le roi ! "
En entendant ces mots, Robert, saisi d'effroi,
Lève timidement son humide paupière,
Mais il ne voit personne, et, l'ange de lumière
Vers le divin séjour à repris son essor.
Il vêt comme jadis un manteau de drap d'or ;
Comme jadis il ceint la couronne royale ;
Et, quand les courtisans entrèrent dans la salle,
Ils le trouvèrent seul à genoux humblement
Et plongé tout entier dans le recueillement.

HISTOIRE D'UN ANGE

—

(*Traduction*)

—

Le vent d'hiver soufflait. Sur les campagnes nues
La neige avait semé des flocons argentés,
Et l'étoile égayait de ses molles clartés
Le firmament d'azur où flottaient quelques nues.
La ville, d'où montait un bruit continuel,
Allumait, tour à tour, ses brillants réverbères ;
Et la nuit commençait, la nuit des grands mystères,
La nuit sublime de Noël !

Dans les beffrois altiers et les humbles tourelles
Les cloches balançaient des accords merveilleux

Oh ! comme en cette nuit leurs accents sont joyeux !
Comme leurs grandes voix en cette nuit sont belles !
Bien des pauvres humains, lassés de leur labeur
Et courbés sous le poids d'une nouvelle année,
Pensent voir refleurir leur jeunesse fanée
Et songent alors au bonheur !

Cette nuit voit l'amour remplacer la vengeance,
Le pardon relever le coupable soumis ;
Elle voit l'union des plus fiers ennemis ;
Elle voit, sous le chaume où régnait l'indigence,
Les âmes espérer un meilleur lendemain ;
Elle voit le sourire où coulaient bien des larmes,
La sainte charité dissiper les alarmes
Qui tourmentent le cœur humain.

L'automne, en s'en allant, laissait, sur nos rivages,
Un parfum tout étrange. Accord délicieux,
Le riche et l'indigent levaient ensemble aux cieux
Un cœur plein d'espérance, un esprit sans nuages.
La paix et l'allégresse habitaient les palais ;
L'amour et l'abondance étaient dans les chaumines ;
Et rien n'était plus gai que les voix argentines
Des enfants réjouis et frais.

Mais le deuil planait sur l'une de ces demeures
Où règnent d'ordinaire et la joie et les ris,
Et puis l'on entendait, sous les riches lambris,
Le désespoir sonner de lamentables heures.

Une petite voix faiblement murmurait,
Au milieu du silence, une plainte légère.
Et d'instant en instant les sanglots d'une mère
Disaient qu'un enfant se mourait.

Tendus jalousement, de beaux rideaux de soie
Enveloppaient son lit de leurs moelleux contours ;
Les pieds, sans bruit, foulaient des tapis de velours.
Les jouets curieux dont il faisait sa joie
N'avaient rien maintenant qui put l'émerveiller ;
Et les jolis cheveux dont ses épaules rondes,
Avec grâce tantôt portaient les boucles blondes,
Flottaient épars sur l'oreiller.

Les ressources et l'art d'une ville savante
Pour sauver un enfant se virent épuiser ;
Ils n'empêchèrent pas un fil de se briser,
Un mot sombre et fatal de semer l'épouvante !
Une mère invoqua tout son amour en vain ;
Il ne sut pas, non plus, retenir auprès d'elle
Cet objet tant chéri qui tendait sa jeune aile
Pour voler au séjour divin.

Elle était à genoux au chevet de la couche,
S'efforçant, pour calmer son douloureux transport,
De rire au bien-aimé que lui prenait la mort.
Elle baisait son front et sa petite bouche ;
Elle lui fredonnait un suave refrain ;
Lui disait que bientôt il irait aux vallées

Prendre des papillons, ces douces fleurs ailées
Qui naissent dans le ciel serein.

Il sourit tout à coup en rejetant son lange,
Et l'on ne sentit plus battre son petit cœur.
Sur sa lèvre entr'ouverte ainsi qu'une humble fleur
Un soupir expira. Quelque chose d'étrange
Paraissait imprimer à son front radieux
Une vive surprise unie à l'allégresse ;
Et ses grands yeux d'azur semblaient fixés sans cesse
Sur un objet mystérieux.

Venu, sur un rayon, des voûtes immortelles,
Un ange, enveloppé d'un nuage éclatant,
S'avançait vers l'alcove où reposait l'enfant.
En entrant il avait replié ses deux ailes,
Scruté de son œil doux ce sommeil sans réveil
Et parlé sans nul doute un céleste langage ;
Et toute la maison avait, à son passage,
Resplendi comme en plein soleil.

Pendant qu'avec bonté ce messager céleste
S'inclinait sur le nid, tout petit, tout soyeux,
D'où ne s'élevait plus nul ramage joyeux,
Et que sur sa poitrine, avec un tendre geste,
Il appuyait le front de son nouvel ami,
Un froid mortel saisit la mère infortunée ;
Celui qu'elle aimait tant l'avait abandonnée,
S'était à jamais endormi !

Cependant, déployant ses ailes de lumière,
Vers les parvis sacrés l'ange prit son essor.
Il allait au-delà de tous ces astres d'or
Qui sont dans l'infini comme un flot de poussière.
Or, pendant qu'il portait l'objet de son amour,
En triomphe, bien loin d'une ingrate patrie,
Il mit à ses côtés une rose cueillie
Naguère au terrestre séjour.

Et le petit enfant lui demande une chose,
C'est que sa mère monte avec lui dans les cieux.
Il fixe, tour à tour, un regard anxieux
Et sur sa face auguste et sur la fraîche rose
Qui repose toujours près de son cœur aimant.
Et l'ange, souriant de son inquiétude,
Le presse sur son cœur avec sollicitude
Et lui fait ce récit charmant :

Apprends, ô mon ami, que le ciel à la terre
Par de touchants rapports à voulu se lier ;
Qu'il voit ce qui s'y passe et ne peut l'oublier.
Les longs tourments de l'homme et sa joie éphémère
Au ciel trouvent toujours un écho solennel.
Sur la terre l'amour bien vite, hélas ! s'épuise ;
Dans le ciel, au contraire, il croît, se divinise ;
Dans le ciel il est éternel !

Au fond d'un quartier pauvre, en cette grande ville
Dont, au-dessous de nous, tu vois luire les toits,

Et dans un gîte obscur se trouvait, autrefois,
Un orphelin. Toujours souffreteux et débile,
Il n'avait pas connu, celui-là, la pitié,
Jamais dans le chemin d'une existence aride,
Jamais la charité n'avait servi de guide
Hélas ! à son timide pié !

Tous les abattements et toutes les misères
Qui ne viennent à vous que sur l'aile des ans,
Et dont l'enfance ignore, au moins, les traits cuisants,
Broyaient son jeune cœur dans leurs cruelles serres!
Au matin de la vie, il en voyait le soir.
Pour nourrice il avait l'indigence au sein maigre,
Pour unique héritage il cueillait un mot aigre
Quand il passait sur le trottoir.

Trop faible pour prier, n'ayant nul camarade
Qui voulut près de lui demeurer un moment,
Il voyait tous ses jours s'écouler tristement.
Bien souvent il mettait son pauvre front malade,
Comme un roseau brisé, dans ses petites mains ;
Appelant le sommeil qui le fuyait sans cesse,
Il laissait, bien souvent, sa tête avec tristesse
Tomber sur ses grossiers coussins.

Et parfois son esprit s'égarait dans les rêves.
Il entendait chanter les oiseaux des forêts ;
Il suivait les semeurs courbés sur leurs guérets ;
Il foulait sous ses pieds le sable d'or des grèves ;

Il voyait des enfants courir sur le gazon,
Egrener, dans les airs, les sons de leurs voix gaies,
Et traîner derrière eux l'aubépine des haies
En retournant à la maison.

Dans ce coin désolé, dans cette rue obscure
Où vivait, délaissé, le petit orphelin,
A peine se glissait le rayon du matin.
Quand l'air chaud de l'été ranimait la nature,
Cet air, que vous aimez, qui n'a rien d'accablant
Dans les riants bosquets qui vous prêtent leur ombre,
Suffoquait le petit sous son toit bas et sombre
Ou sur le pavé tout brûlant.

Par un jour des plus beaux que le ciel vous envoie,
Tout chantait dans les airs, la ville était tout bruit,
Il sortit de nouveau de son triste réduit
Et, d'un pas chancelant, suivit la grande voie.
Il était fatigué quand il vit un jardin
Fermé de tous côtés par un long mur de pierre :
Au milieu s'élevait une maison princière
Dont l'aspect l'arrêta soudain.

Là se berçaient au vent des arbres gigantesques ;
Les rameaux verts formaient plus d'un antre vermeil
Où jouaient tour à tour et l'ombre et le soleil.
Des guirlandes de fleurs tombaient en arabesques
Et caressaient le front d'un enfant gracieux.
Des fontaines, des puits, en ruisselantes gerbes,

Lançaient de fraîches eaux qui tombaient sur les herbes
Avec des bruits harmonieux.

L'orphelin avança sa figure amaigrie .
A travers les barreaux de la porte de fer.
Il contempla longtemps cette ondulante mer
De verdure et de fleurs, de bois et de prairie
Qui s'offrait tout à coup à ses regards surpris.
Dans ses heures de paix, dans ses rêves de rose,
Jamais il n'avait vu si ravissante chose
Sourire à ses jeunes esprits.

Vous étiez à jouer alors dans les allées ;
Votre petite main jetait des fleurs en l'air,
Et puis de votre bouche un rire frais et clair
S'échappait tout à coup, quand ces fleurs effeuillées
Retombaient en flocons sur vos jolis cheveux.
Là de cette maison se trouvait l'espérance.
L'on éloignait de vous avec soin la souffrance,
Et l'on veillait sur tous vos jeux.

Du seuil de la maison, cependant, la servante,
Lasse d'apercevoir ce front pâle et vilain,
Alla tout droit trouver le petit orphelin,
Et, lui jetant un sou d'une main méprisante,
Lui dit avec rigueur de bientôt s'en aller.
Or, quand il entendit cette parole dure,
De ses grands yeux rêveurs sur sa maigre figure
Des pleurs se mirent à couler.

Mais votre cœur d'enfant, votre cœur sut comprendre
L'amertume des pleurs qu'un enfant comme vous
Répandait, sans pourtant ressentir de courroux.
Et, laissant là vos jeux, vous avez été prendre
Au parterre une fleur, la plus belle du lieu,
Et vous êtes venu, courant sous le feuillage,
La lui donner gaiement à travers le grillage,
En lui disant un doux adieu.

L'aspect de cette fleur, son éclat, son arôme,
Le charme tout nouveau de ce mot généreux,
Pour l'esprit désolé du petit malheureux
Furent, en ce moment, comme un suave baume.
Lui que tous accueillaient avec des mots d'aigreur,
Il ressentit alors une joie inouïe :
Il garda, dans sa main, la rose épanouie,
Et le tendre mot dans son cœur.

Puis il s'en retourna, plein de reconnaissance,
Dans son pauvre réduit. Pauvre !.... oh ! non ! désormais
Il est tout inondé de lumière et de paix !
Et les rêves légers de la douce innocence,
Comme les blancs flocons au milieu d'un ciel noir,
Sur la couche paisible où le petit sommeille
Voltigent par essaims à la lueur vermeille
Des étoiles de ce beau soir !

L'aurore n'avait point du chevet solitaire
Chassé la vision ; et le pauvre petit,

Plus faible que la veille, avait gardé le lit.
Avait-il entendu, ce jeune prolétaire,
Les riches lui parler avec calme et bonté,
Que tout fut, ce jour-là, d'une douceur extrême ?
Oh ! c'était cette fleur dont le charme suprême
Eloignait toute anxiété !

En regardant la rose, il avait un sourire,
Bien qu'il en vit tomber, dans sa débile main,
Une par une, hélas ! les feuilles de carmin !
" C'est donc ainsi, mon Dieu ! que toute fleur expire....
" O toi, tu renaîtras, dit-il, dans ses transports...."
Le lendemain matin, lorsque, dans la mansarde,
L'aube laissa glisser sa lumière blafarde
La rose et l'enfant étaient morts.

Et l'Ange, souriant, reprit bientôt encore :
—Le Seigneur m'a permis de vous aller chercher
Avant que le malheur ne soit venu toucher,
De son souffle mortel, vos jours à leur aurore,
Avant que le péché n'ait souillé votre cœur ;
Car j'étais l'orphelin auquel, dans sa misère,
Vous daignâtes offrir cette rose si chère
Avec un mot plein de douceur.

—

Et dans cette cité dont avait parlé l'ange,
Au fond du cimetière, un superbe tombeau

Avait été construit du marbre le plus beau.
Il se voila de fleurs d'une richesse étrange
Sitôt que du printemps le vent tiède souffla.
Et, près de ce sépulcre émaillé de verdure,
Etait une autre tombe, humble, petite, obscure...
Nul ne savait qui dormait là !

LE BIEN POUR LE MAL

—

Il est des droits sacrés qu'il faut savoir défendre,
De grands devoirs qu'il faut accomplir. Pour comprendre
Ce que le ciel commande et ce que l'homme fait,
Il faut du premier homme admettre le forfait
Et du Christ incarné le sanglant sacrifice.
On proclame bien haut l'amour de la justice,
Mais on oublie, hélas! de graver en son cœur
Ce que la bouche loue avec tant de chaleur.
Dieu ramène pourtant chaque chose à sa gloire :
C'est ce que je dirai dans une courte histoire.

Jean Dumas habitait, non loin de la cité,
Une blanche maison sous les bois. En été,

Les oiseaux voltigeaient sur les branches des hêtres
Et venaient, le matin, jusque dans les fenêtres
Pour chanter au réveil leurs joyeuses chansons ;
En hiver, le fléau battait dru les moissons,
Et puis l'on festoyait comme c'est la coutume.

Or, les coups répétés du marteau sur l'enclume
Disaient que près de là vivait un forgeron.
Il se nommait, je crois, Cyprien Bergeron.
Si je l'appelle ainsi ce n'est pas pour la rime.
Les deux voisins heureux se montraient de l'estime,
Mais ils ne marchaient sous la même couleur ;
L'un était libéral, l'autre, conservateur.

Ils eurent à la fin une ardente dispute
Au sujet des héros qui commençaient la lutte,
Pour un siége d'un jour, dans notre Parlement.
Jean dit à Bergeron :
—Tu parles sottement ;
Ton candidat est fourbe et ta cause est mauvaise.

Et l'autre répliqua, bondissant sur sa chaise :

—Ma cause est bonne et mon homme vaut mieux que
[vous !

—Tiens ! si je le voulais tu serais avec nous.

—Comment ?

—Tu n'est pas libre.

—Est-ce quelque menace ?

—Je puis, si je le veux, te chasser de la place.

—Me chasser ?

—Te chasser !

—Tu ne le feras pas !

Je le ferai, bien sûr, si, demain, tu ne vas
Pour l'homme de mon choix enrégistrer ton vote.

—Jamais !

—Tu me dois ?

—Oui.

—Tu me paieras.

—Despote !

—Un grand mot que j'ai lu dans ton petit journal.
Je ne te ferai pas, moi, de discours banal,
Mais je te chasserai de ta pauvre boutique !

—Bah ! j'aurai pour abri mon drapeau politique.

La querelle dura longtemps et fit du bruit.
Dumas ne dormit point, rêvant, toute la nuit,
Aux moyens d'exercer le plus tôt sa vengeance.
Il fit vendre la forge et rit de l'indigence
Où tomba tout à coup son malheureux voisin,
Puis ensuite il noya ses remords dans le vin.

II

Trente ans sont écoulés. Dans les vertes prairies
Qui s'étendent au Nord, comme des mers fleuries,
Au bord du lac Saint-Jean, derrière nos grands monts,
Il s'élève un village où nombre de maisons,
Pleines de frais enfants, grouillent comme des ruches.
Dans l'âtre, aux jours de froid, flambent gaîment les bûches
Lorsque le vent se tait et que les cieux sont clairs,
On voit de tout côté s'élever dans les airs
Les colonnes d'argent de la molle fumée.

Le givre émaille alors la fenêtre fermée.
Plus tard, la porte s'ouvre et le joyeux soleil
Jusqu'au cœur du foyer plonge un reflet vermeil,
Et les bois tout en fleurs y versent leurs dictames,
Doux comme les vertus de ses naïves âmes.

Dans l'une des maisons, en face du châssis
Qui donnait sur la route, un homme était assis,
Un vieillard. Il avait la chevelure blanche,
Le dos courbé, l'air doux et la figure franche.
Il fumait en silence, et son regard rêveur
Suivait, au bord du lac, une étrange vapeur
Que le vent déployait comme un voile de soie.
La maison de cet homme était pleine de joie :
Le bonheur l'inondait de ses divins rayons.
On voyait à l'entour onduler les sillons ;
Les vergers lui donnaient des fruits tout pleins d'arôme,
Et les pins toujours verts la couvraient de leur dôme.
Elle était comme un nid enfoui sous les fleurs :
Le rire éclatait là, là s'essuyaient les pleurs.

En face s'élevait une forge ; et sans cesse
Sous l'enclume de fer qui tintait d'allégresse
On entendait tomber l'implacable marteau.
Le soufflet, haletant sous son large manteau,
Attisait le foyer. Se brisant en parcelles,
Le fer rouge battu lançait mille étincelles
Autour de l'ouvrier content de son labeur.

Bien souvent le vieillard encor plein de vigueur
Venait à l'atelier pour reprendre sa tâche.
Il n'aurait pas voulu s'affaisser comme un lâche,
Au coin de son foyer, sous le fardeau des ans,
Comme font de nos jours tant de vieux artisans.
Mais son fils, toutefois, le plus souvent peut-être,
Faisait seul la besogne, et la faisait en maître.
Il rentrait à son tour les bras noirs de charbon,
Mais qu'importe ? il avait travaillé, c'était bon.

Pendant que le vieillard fumait, souriant d'aise,
Assis moelleusement dans une grande chaise,
Et que Paul, son garçon, était à l'atelier,
La mère, alerte encor, surveillait le cellier
Et les filles, chantant quelques chansons nouvelles,
Cousaient le linge blanc ou nouaient des dentelles.
Le temps que Dieu donnait on savait l'employer.
Un Christ, les bras tendus, protégeait le foyer.

III

Non loin, sur le chemin bordé de bois d'érable,
Tiré par un cheval poussif et misérable,
Venait un chariot. Il était encombré :
Des lits, des bancs, des sacs ! Tout cela délabré,

Tout cela revêtu de cet air de détresse
Qui choque le regard et même vous oppresse.
Ce pénible attelage était, hélas! guidé
Par un homme bien vieux. Son front chauve et ridé,
Penché presque toujours sur la route de sable,
Gardait d'un long chagrin la trace impérissable.
Et les essieux criaient, et leurs cris agaçants
Faisaient, par-ci par-là, sourire les passants.
Derrière la voiture, un bœuf qui se lamente,
Un chien la tête basse et que la soif tourmente
Et deux femmes. La fille, une jeunesse encor,
Blonde avec un œil tendre, avec des cheveux d'or,
Belle malgré ses pleurs et sa pâleur extrême ;
La mère, bien âgée et s'oubliant soi-même
Pour ne songer toujours qu'à ceux qu'elle chérit.
Et toutes deux s'en vont songeant dans leur esprit
Aux beaux jours d'autrefois qui sont passés si vite.
On dirait que, honteux, le vieillard les évite ;
Et lorsqu'ils sont ensemble aux heures de repos
Rarement il se mêle à leurs tristes propos.

Tout à coup cependant le chariot se brise :
Une ornière, un caillou, l'on ne sait. La surprise
Pour les trois voyageurs est grande assurément.
On regarde, on soupire, on demande comment
On pourra supporter une pareille épreuve.
La voiture, c'est vrai, n'était pas toute neuve,
Mais enfin l'on s'était bien rendu jusqu'ici,
Pourquoi ne pas aller un peu plus loin aussi ?

Le forgeron, toujours à sa fenêtre ouverte,
Regardant le lac bleu dans sa ceinture verte,
Regardant chaumes, vals et prés d'un œil distrait,
Aperçut la voiture au moment qu'elle entrait
Dans le petit village avec sa charge lourde ;
Il entendit aussi, je crois, la plainte sourde
Des essieux mal ferrés qui se rompaient soudain.

—Paul, cria-t-il, allons donner un coup de main
A des colons nouveaux qu'un accident, sans doute,
Vient d'arrêter là-bas, au milieu de la route."

Vous le savez déjà, Paul c'était son garçon ;
Il forgeait en chantant comme un joyeux pinson.
Il sort, et tous les deux, le fils avec le père
Vont aider le vieillard qui pleure et désespère.
On porte à la maison le pauvre mobilier ;
Le chariot boiteux se traîne à l'atelier,
Et les deux forgerons se mettent à l'ouvrage.
Faire la charité leur donne du courage.
Le soufflet bourdonnant allume un feu d'enfer
Et les pesants marteaux tombent dru sur le fer

Quand le travail fut fait il était soir. La grive
Eparpillait déjà sur la paisible rive,
Comme des diamants, les notes de sa voix.
L'ombre s'épaississait sous le dôme des bois.
L'hôte du forgeron, malgré l'heure avancée,
Voulut poursuivre alors sa route commencée.

—Je vais partir, dit-il, mais il faudrait d'abord
Payer ce que je dois.

—Pour qu'on reste d'accord
Ne m'offrez rien du tout, non! pas la moindre somme,
Passez ici la nuit et dormez un bon somme,
Reprit le forgeron avec un franc souris.

Les jeunes gens se sont toujours vite compris.
Un tendre sentiment, une amitié sincère
Entre Paul et ses sœurs et la jeune étrangère
Naquit à l'instant même. On descendit gaiement,
Par un sentier de fleurs, au bord du lac dormant,
Et, sur un tronc moussu, les pieds tout près de l'onde,
On alla s'asseoir. Paul, près de la fille blonde
Se trouva, par hasard ou volontairement.
Il était tout heureux, parlait joyeusement
Et regardait beaucoup sa compagne jolie.

Cependant je ne sais quelle mélancolie
S'envint clore sa lèvre et noyer son regard.
Parti d'un œil d'azur, un rayon, comme un dard,
L'avait touché soudain ; un doux rayon de flamme
Soudain avait glissé jusqu'au fond de son âme.

—Jamais, se disait-il, jamais le vent du soir
Ne s'est levé si pur! C'est comme un encensoir
Qui balance dans l'air les parfums de l'aurore.
Jamais les flots du lac ne sont venus encore

Murmurer à nos pieds des soupirs si touchants !
Et jamais les oiseaux n'ont fait de si doux chants !

C'est son cœur qui chantait. Et tout est harmonie,
Le ciel est près de nous et la terre est bénie
Lorsque chante le cœur et s'éveille l'amour.

Il fallut cependant qu'on songeat au retour,
Car la nuit s'avançait avec son voile d'ombres,
Et les arbres mêlés formaient des masses sombres
Où l'on ne distinguait ni feuilles, ni rameaux.
On fit de longs adieux au lac. Ses fraîches eaux
Portèrent jusqu'au loin les charmantes paroles,
Et l'on n'entendit plus, sur les fougères molles,
Que les pas mesurés des jeunes promeneurs.
Paul ne marchait pas vite et de nouveaux bonheurs
Ce soir-là, croyez-le, rayonnaient sur sa vie.
Sa compagne semblait aussi toute ravie.
Ils n'avaient pas marché la moitié du chemin
Qu'ils se parlaient tout bas et la main dans la main.

Cependant les vieillards assis devant la porte,
Aspirant cet air pur que le soir nous apporte
Quand on est dans les champs, sous les bois, près des flots,
Causaient en attendant le moment du repos.

—Pour aller, pauvre ami, défricher une terre
Vous êtes bien trop vieux, je ne saurais le taire,
Disait le forgeron au colon étranger.

—Je le sais bien, hélas ! mais n'y puis rien changer !
Je ne demande pas, soyez sûr, l'abondance,
Mais le pain qu'au travail donne la Providence.
J'ai connu de beaux jours et je les ai perdus.
Je possédais des biens ; ils ont été vendus.
Mes fils se sont enfuis — à vous je le raconte —
Mes fils ont déserté quand ils ont vu ma honte,
Quand ils ont vu la faim s'asseoir à notre seuil.
Où sont-ils maintenant ? où leur coupable orgueil
Les a-t-il entraînés ? Je ne saurais le dire.
Je n'ai pas cependant le droit de les maudire
Parce que je fus lâche et que Dieu me punit.

Et ce fut en pleurant que le vieillard finit.

—Quelle était, demanda l'hôte, votre paroisse ?
Et quel est votre nom ?

Oppressé par l'angoisse,
Le malheureux pouvait à peine se tenir.
Sa femme qu'attristait aussi ce souvenir
Répondit aussitôt, essuyant sa paupière :

—Nous avons demeuré bien longtemps à St-Pierre,
Saint Pierre d'Orléans.

Et, parlant presque bas,

L'homme reprit alors :
-- Mon nom est Jean Dumas.

—Jean Dumas, dites-vous ? Quoi ! Jean Dumas, de l'Ile ?
Cria le forgeron : Non! non ! c'est inutile !
Tu n'es point Jean Dumas ! je te reconnaîtrais !....
Approche donc un peu que je lise tes traits !....
Ah ! sous nos cheveux blancs et sous nos peaux tannées
On ne retrouve plus nos jeunesses fanées !

—Quoi ! vous me connaissez ! quoi ! vous m'avez connu !
Lorsque j'étais heureux êtes-vous donc venu,
Comme je fais ici, vous asseoir à ma table ?
Ah ! j'en éprouverais un bonheur véritable !

—Nous nous sommes connus, mais voilà bien longtemps ;
Nous sommes à l'hiver, nous étions au printemps.

[homme
—Vraiment, c'est bien heureux ! mais dites-moi, brave
En quel endroit c'était et comment l'on vous nomme.

—C'était à l'Ile, Jean, reprend le forgeron,
Et je me nomme, moi, Cyprien Bergeron.

Dumas reste muet de stupeur ; et sa femme,
Poussant de ces sanglots qui vous déchirent l'âme
Et fondant tout à coup en pleurs, s'écrie alors,

—Vengez-vous, Cyprien, et jetez-nous dehors !
Et Dumas, demandant le pardon de sa faute,
Tomba dans la poussière aux genoux de son hôte.

—Viens, dit le forgeron tout ému ; lève-toi !
Ne t'agenouille point comme ça devant moi,
Cela me rend honteux, et je crois qu'on me raille.
Entrons.
Le crucifix pendait sur la muraille.
Il s'en fut à ses pieds se jeter à genoux
Et dit, levant les mains :
Mon Dieu, pardonnez-nous
Comme nous pardonnons à ceux qui nous offensent !

Puis, quand il fut debout :

—Jean, les moissons commencent,
Et je cultive un peu tout en forgeant beaucoup.
J'ai besoin que l'on m'aide, et je fais un bon coup
En vous gardant ici, toi, ta femme et ta fille.
Nous ferons désormais une seule famille.

Les jeunes gens rentraient juste à ce moment-là :

—Mon père, ajouta Paul, je songeais à cela.

L'HIVER

I

L'hiver !... voici l'hiver ! Il plane sur nos têtes
        Comme un cygne blanc sur les flots.
L'hiver sous notre ciel, c'est la saison des fêtes,
        C'est le signal des longs sanglots ;
C'est l'époque enivrante où plaisirs et lumières
        Inondent les salons dorés ;
C'est l'heure redoutable où les froides chaumières
        Abritent des malheurs sacrés !

Sur le flanc des coteaux, au milieu des prairies,
        La neige étincelle au soleil ;

On dirait jusqu'au loin d'immenses draperies
Aux fils d'argent et de vermeil.
Et des troupes d'enfants, au milieu de ces plaines,
Glissent en riant aux éclats........
Enfants que je chéris, vers la saison des peines
Vous glissez bien plus vite, hélas !

Quelques flocons de neige aux arbres sans feuillage
Se sont attachés, par hasard,
Comme les cheveux blancs que vient suspendre l'âge
Sur le front ridé d'un vieillard.
Le givre s'est collé, comme un rideau de gaze,
Aux vitres de l'humble réduit,
Et le pauvre ouvrier que le travail écrase
Ne peut voir si le soleil luit.

Il ne voit pas, non plus, sur la neige éclatante,
Glisser ces superbes traîneaux
Qu'emportent, frémissant sous la rêne flottante,
Des couples de fougueux chevaux.
Peut-être un sourd murmure, un blasphème, peut-être,
Monterait du fond de son cœur,
S'il voyait tant d'heureux passer à sa fenêtre
Comme pour narguer son malheur.

Promenez votre orgueil sur vos riches voitures,
Vous que le ciel fit naître heureux ;
Enveloppez-vous bien dans vos chaudes fourrures ;
Fouettez vos coursiers vigoureux ;

ouissez le gueux par votre absurde faste ;
    Troublez ses jours si peu sereins.....
›ourrait oublier qu'il est d'une autre caste,
    Que vous êtes ses souverains !

ınd minuit a sonné, que le bal se repose
    Afin de mieux se réveiller ;
and vos petits enfants aux visages de rose
    Dorment sur leur tiède oreiller,
ıs le chaume du pauvre une mère travaille
    Depuis le lever du matin ;
petits, décharnés, grelottent sur la paille
    Et demandent un peu de pain.

ıdant que le vent souffle et que la neige effleure
    Vos grands châssis tout radieux,
s d'un feu qui s'éteint, l'indigence qui pleure
    Accuse peut-être les cieux.
ɜ courbe son front. D'un baiser vient la mordre
    Le spectre des mornes hivers ;
ɜ croit qu'au hasard, dans un honteux désordre,
    Dieu laisse rouler l'univers.

II

LA PLAINTE DU MAUVAIS PAUVRE.

—" Pendant que chez le riche un grand foyer pétille,
Déployant ses rayons comme un soleil d'été ;
Pendant que, dans la nuit, la lampe d'or scintille,
Comme l'œil d'une vierge, au plafond tout sculpté,

" En vain j'attise, moi, ma froide cheminée,
Je ne puis réchauffer mes membres engourdis !....
N'aurai-je donc jamais une autre destinée ?....
Malheur ! je ne crois plus ni Dieu, ni Paradis !....

" Ou Dieu n'est qu'un tyran. Je travaille sans trève
Pour un morceau de pain, pour un morceau de bois !....
Quel bien ai-je aujourd'hui ? Chaque jour qui se lève
A ma longue misère apporte un nouveau poids !

" Et, sous ce toit de chaume, une pierre est mon siége :
Cette paille est mon lit, et ma table est sans pain !
Je n'ai pour me garder des rigueurs de la neige
Que ces méchants souliers, que cet habit vilain !

" Le riche lève-t-il des mains vides de crimes
Vers ce Dieu sans pitié qui rit de ma douleur ?
Le riche aide le ciel à faire des victimes,
Et le ciel, en retour, le garde du malheur.

Pour prétendre à la paix qu'a-t-il fait dans la vie ?
A-t-il gravi le roc où monte la vertu ?
A-t-il prié le Dieu que ma bouche injurie
Pour qu'il fit reverdir son courage abattu ?

" Pourquoi n'être point mort dès le sein de ma mère ?
Pourquoi dans le néant n'être point rejeté ?
Dieu cruel, le tourment de ma vie éphémère
Etait-il nécessaire à ta félicité ?

" Je ne crois pas en Dieu, je me plais à le dire ;
Un Dieu pourrait-il donc avoir un cœur de fer ?
S'il existe qu'il frappe, et qu'à l'instant j'expire....
Nous nous réchaufferons au feu de son enfer !"

III

LE CANTIQUE DU BON PAUVRE.

Quand la feuille d'ormeau tapisse la vallée,
Que l'enfant ne suit plus la solitaire allée
Pour prendre un papillon,
Que les champs, sous la faux, ont vu tomber leurs gerbes,
Que l'insecte prudent trottine sous les herbes
Et se cache au sillon,

Seigneur, j'espère en toi ; car l'heure qui s'avance,
Sur son aile glacée apporte la souffrance
Au seuil de l'indigent ;
Seigneur, j'espère en toi, car sur l'homme qui pleure
Tu reposes toujours, de ta Sainte Demeure,
Un regard indulgent.

Comme un champ que l'automne a noyé dans sa brume
Mon cœur est, en ces jours, noyé dans l'amertume,

Mon cœur toujours soumis!
Après elle traînant sa lamentable escorte,
La misère, en haillons, s'est assise à ma porte,
Je suis de ses amis!....

Que le riche demeure à l'abri des orages ;
Que la froide saison réserve ses outrages
Pour tous ceux qui n'ont rien;
Que chaque heure qui vient m'apporte sur son aile
Un pénible regret, une angoisse nouvelle,
Si Dieu le veut, c'est bien.

Celui dont le regard veille sur tous les êtres,
Qui nourrit l'araignée au coin de mes fenêtres,
Le grillon au foyer,
Pourrait-il, en voyant son enfant sur la terre
Elever, vers le ciel, un cœur pur et sincère,
Ne pas s'apitoyer?

Si la vie, à mes yeux, n'offre guère de charmes,
Si je mange mon pain détrempé de mes larmes,
Mon âme est dans la paix.
Quand à mon Crucifix mes regards se suspendent,
Des soucis dévorants, des douleurs qui m'attendent
Je ne crains plus le faix.

Chaque saison qui fuit, chaque nouvelle année
Nous disent que bientôt l'on verra terminée
Notre course en ce lieu :
Et le riche et le pauvre attendront, en poussière,
Le redoutable jour où luira tout entière
La justice de Dieu.

REMINISCENCES

—

Passez devant mes yeux, souvenirs que j'adore !
Comme ces flots d'azur qu'illumine l'aurore,
        Passez ! passez devant mes yeux !
Comme au milieu des nuits ces brillants météores
Qui glissent dans les airs avec des bruits sonores,
        Passez, souvenirs radieux !

O jours de liberté ! jours d'amour et d'ivresse
Où rien ne captivait ma sauvage jeunesse,
        Je vous revois encor souvent !
De temps en temps, ainsi, sur la vague en écume
Le nocher voit reluire, au milieu de la brume,
        Les rayons du soleil levant !

Je te pleure toujours, toit bâti par mes pères,
Foyer religieux où tant d'amours sincères
Comblaient le cœur du troubadour!
Et toujours je te pleure, ô chambre solitaire,
D'où mon regard pensif sur le ciel et la terre
Flottait doucement tour à tour!

Je regardais souvent, dans les longs soirs d'automne,
Ces aspects merveilleux qu'un soleil couchant donne
Aux œuvres sublimes de Dieu.
Je regardais la nue avec sa longue frange
Flotter, comme un navire à la structure étrange,
Dans un vaste océan de feu.

Je regardais aussi jaunir nos pâturages;
Je regardais nos bois, sans feuilles, sans ramages,
Partout s'endormir pour longtemps.
Mais l'arbre reverdit que le soleil caresse!
Et pour l'homme qui touche au seuil de la vieillesse
Il n'est plus jamais de printemps!

Cascades qui sonnez comme des cors de cuivre,
Vieux pins qui tout l'hiver vous drapez dans le givre
Comme, dans l'hermine, un grand roi,
Solitaires sentiers, bosquets pleins de mystères,
Fontaines qui courez sous les fraîches fougères,
Vous souvient-il encor de moi?

Berce-toi, papillon, sur ton aile de gaze,
La rose ouvre pour toi sa coupe de topaze,
Pour toi les prés sont veloutés!
Ah! je voudrais aussi parmi les fleurs sauvages
Voltiger au hasard sur mes heureux rivages,
Loin du tumulte des cités!.....

O vous dont le berceau fut en nos champs tranquilles,
Pouvez-vous respirer l'air empesté des villes
Sans regretter vos prés en fleurs?
Mes yeux de toutes parts n'aperçoivent que l'homme:
Dieu semble se cacher; c'est en vain qu'on le nomme,
On ne voit pas bien ses splendeurs!

Je cherche un horizon baigné dans la lumière,
Et mes tristes regards se heurtent à la pierre
D'un mur qui tombe inachevé!
Je demande aux zéphyrs mes arômes champêtres,
Et la brise du soir n'apporte à mes fenêtres
Que la poussière du pavé!

Ah! comment voulez-vous que mon âme s'élève,
Dans un transport d'amour, vers ce Dieu qu'elle rêve
Et que le désert lui montrait!
Du livre où je lisais la page s'est fermée!
Et jamais je ne vois qu'à travers la fumée
Le ciel d'azur qui m'inspirait!

DULCIA LINQUIMUS ARVA

—

Pourquoi donc fuyez-vous notre belle patrie,
    Jeunes gens aux bras vigoureux ?
N'a-t-elle plus besoin ni de votre industrie,
    Ni de votre sang généreux ?
Est-ce ainsi que fuyaient, en d'autres temps, nos pères
    Qui virent tant de jours mauvais ?
D'un rivage étranger les gloires mensongères
    Ne les séduisirent jamais.

Quoi ! vous vous exilez ! Mais dans nos vastes plaines
    N'est-il pas de place pour tous ?
Craignez-vous de l'hiver les rigides haleines ?
    L'été n'est-il pas assez doux ?

Sont-elles sans parfums les fleurs de nos charmilles ?
Sans ombre nos grandes forêts ?
L'amour et la vertu croissent dans nos familles
Comme les blés dans nos guérets.

Aiguillonnez les flancs de la glèbe féconde ;
Traînez partout le soc vainqueur ;
Des sueurs du travail que votre front s'inonde ;
Le travail retrempe le cœur.
Transformez nos déserts ; que la ronce sauvage
Fasse place à l'or du froment ;
Laissez à vos enfants, pour premier héritage,
L'exemple d'un grand dévoûment.

Un son qui vient de loin vous trouble et vous enivre :
Est-ce donc un concert si beau ?
C'est la voix de l'airain, c'est la clameur du cuivre,
Le cri du fer sous le marteau !
Ah ! combien plus sacrés sont les accents rustiques
Qui font retentir nos hameaux !
Voix de nos gais enfants, chants des vierges pudiques,
Soupirs du vent dans les rameaux !

Ecoutez ! écoutez l'implacable musique !
Ecoutez l'étrange clameur !
C'est le sourd grondement de l'immense fabrique
Où les engins chantent en chœur !
Le râle des pistons plongeant dans les chaudières
Leurs énormes jambes d'acier,

Comme plongent parfois, aux gués de nos rivières,
Les sabots d'un fougueux coursier !

C'est le bruit des marteaux qui font hurler l'enclume
Comme un taureau dans l'abattoir !
C'est le pétillement de la flamme qu'allume
L'haleine d'un grand soufflet noir!
Ce sont les cris stridents des ardentes bobines,
Des cylindres vertigineux !
C'est le concert bruyant de toutes les machines
Qui rendent l'homme paresseux !

Et, parmi tous ces bruits, une plainte s'élève,
La plainte du pauvre ouvrier
Qui travaille dès l'aube et jusqu'au soir sans trève,
Et n'a pas le temps de prier.
Sa femme, ses enfants, comme d'humbles esclaves,
Sont tous les jours à leurs métiers.
Ils vieillissent ainsi sans briser les entraves
Qui les enchaînent tout entiers !

Ah ! si les habitants des villes ouvrières
Avaient l'ombre de nos grands pins !
S'ils avaient les parfums de nos fleurs printanières,
L'air embaumé de nos matins !
S'ils pouvaient, comme nous, en s'armant de la hache,
Défricher un sol plantureux,
Comme ils accompliraient leur glorieuse tâche,
Et qu'ils se trouveraient heureux !

Aimez, Canadiens, le sol qui vous vit naître,
Et qu'il ne soit jamais qu'à vous !
Sur des bords étrangers chacun est votre maître :
Demeurez libres parmi nous !
Aimez votre village et vos temples champêtres
Où Dieu vous parla tant de fois.
Aimez le cimetière où dorment les ancêtres
Sous l'humble égide de la croix !

LE RETOUR AUX CHAMPS

—

Enfin, j'ai secoué la poussière des villes ;
J'habite les champs parfumés.
Je me sens vivre ici, dans ces vallons tranquilles,
Sur ces bords que j'ai tant aimés.

L'ennui me consumait dans tes vieilles murailles,
O fière cité de Champlain !
Je ne suis pas, vois-tu, l'enfant de tes entrailles
Et ton cœur me semble d'airain.

Je suis né dans les champs ; je suis fils de la brise
Qui passe en caressant les fleurs ;

Je suis fils du torrent qui mugit et se brise
Sur le roc avec des clameurs !

Je suis né du désert, du désert sans limite
Où règnent le calme et l'effroi ;
Je suis né des forêts que la tempête agite,
Des cimes dont l'aigle est le roi !

Mes premières amours, douces fleurs des vallées,
N'ont-elles pas été pour vous ?
Pour vous, rocs au front nu, forêts échevelées,
Vagues des fleuves en courroux ?

Pour vous, charmants oiseaux qui semez, à l'aurore,
Les doux accords de votre voix,
Comme des diamants qu'égrène un vent sonore,
Après l'orage, sous les bois ?

Je souffrais dans ces murs où s'entasse la foule,
Où l'herbe ne reverdit pas,
Où la fleur ne naît point, où la poussière roule
Comme un flot sale sous nos pas !

J'avais bien assez vu comme le fort repousse
Le faible à son boulet rivé,
Comme de son orgueil la sottise éclabousse
L'esprit qui traîne le pavé !

Nul vent harmonieux ne passait sur ma lyre,
Et mes chants étaient suspendus.
Je ne retrouvais plus le souffle qui m'inspire,
Et je pleurais les jours perdus !

Il me fallait de l'air, le parfum des prairies
Où fleurissent les blancs muguets ;
Il me fallait l'espace et ces courses chéries
Le long des onduleux guérets !

Il me fallait le calme, alors que chaque étoile
Sourit comme un regard de Dieu,
Calme que rien ne rompt si ce n'est une voile
Qui retombe sur le flot bleu !

Il me fallait revoir, au milieu de la plaine,
Ou sur le penchant du coteau,
Le laboureur qui rêve à la moisson prochaine
En ouvrant le sillon nouveau !

Il me fallait l'odeur du foin qui se dessèche
Sur le champ où passe la faulx,
L'odeur du trèfle mûr que flairent dans la crèche,
En hennissant, les fiers chevaux !

Il me fallait encore entendre l'harmonie
Du nid que berce le rameau ;
Il me fallait entendre encor la voix bénie
Du vieux clocher de mon hameau !

LA FENAISON

—

O les vives chansons qui montent des prairies !
Les doux arômes du foin mûr !
O le soleil ardent ! Les riches draperies
Qui flottent sous le ciel d'azur !

Sur la forêt lointaine
L'aube soulève à peine
Sa paupière aux cils d'or,
Et l'alouette vive
Sur le tuf de la rive
Ne danse pas encor.

Prenant sa faulx tranchante,
Avant que l'oiseau chante
Dans le buisson fleuri,
Le paysan agile
Retourne au pré fertile
Où le trèfle a mûri.

Et le foin plein d'arôme
Sur le sol qu'il embaume
Se couche frémissant,
Comme sur le rivage,
Le frêle ajonc sauvage,
Sous le flot incessant.

O les vives chansons qui montent des prairies !
Les doux arômes du foin mûr !
O le soleil ardent ! Les riches draperies
Qui flottent sous le ciel d'azur !

Sur la cime vermeille
Cependant se réveille
L'harmonieux pinson,
Et, prenant sa volée,
A travers la vallée
Il chante sa chanson !

Et la fraîche rosée
Qui s'était déposée

Sur le rameau mouvant
S'échappe, à son passage,
Du verdoyant feuillage
Comme au souffle du vent,

Et l'on dirait que l'aile
De l'humble philomèle,
Dans ses doux battements,
Fait pleuvoir sur les herbes
Les scintillantes gerbes
De mille diamants.

O les vives chansons qui montent des prairies !
Les doux arômes du foin mûr !
O le soleil ardent ! Les riches draperies
Qui flottent sous le ciel d'azur !

La jeune paysanne,
Qui s'avance et ricane,
Tient, dans sa brune main,
Une fourche de saule,
Et, sur sa ronde épaule,
Un vase d'eau tout plein.

La coquette églantine
Semble moins purpurine
Que n'est sa joue alors :
Un corsage de toile

Avec chasteté voile
Les grâces de son corps.

On dirait qu'elle rêve
Lorsque sa main soulève
Les trèfles empourprés,
Et, qu'à chaque secousse,
Une odeur neuve et douce
S'exhale des verts prés.

O les vives chansons qui montent des prairies !
Les doux arômes du foin mûr !
O le soleil ardent ! Les riches draperies
Qui flottent sous le ciel d'azur !

J'entends, par intervalle,
Comme un bruit de cymbale
Qui retentit pressé :
Pour affiler sa lame
Que le silex entame
Le faucheur s'est dressé,

Il a pris, tout humide,
Dans le vase limpide,
La pierre au rude grain,
Et, d'une main précise,
Sur l'acier qui s'aiguise
La promène grand train.

En se contant fleurettes,
Les gars et les fillettes,
Munis de leurs rateaux,
Amassent, desséchée,
L'herbe molle couchée
Par la mordante faulx.

O les vives chansons qui montent des prairies!
Les doux arômes du foin mûr !
O le soleil ardent ! Les riches draperies
Qui flottent sous le ciel d'azur !

Satisfait de l'ouvrage
Qu'il fait avec courage
Depuis que l'aube a lui,
Le faucheur, sur la plaine,
De temps en temps promène
Son œil autour de lui.

Sur sa faulx il s'appuie,
Et, de sa main, essuie
Son front tout ruisselant,
Car une effluve chaude
Sur le pré d'émeraude
Circule maintenant.

Et, le long des clôtures,
Les pesantes voitures

Que traînent les bœufs roux
Amènent à la grange
Le foin mûr qui s'effrange
Aux épines du houx.

O les vives chansons qui montent des prairies !
Les doux arômes du foin mûr !
O le soleil ardent ! Les riches draperies
Qui flottent sous le ciel d'azur !

La verte sauterelle
Sur la tige nouvelle
Découpe son profil.
La libellule rase
De son aile de gaze
Les aigrettes du mil ;

Et, d'une ardeur égale,
Le grillon, la cigale
Chantent leur chant joyeux ;
Dans le ciel la dernière,
Le grillon, sous la pierre
Qui le dérobe aux yeux,

Ainsi l'humble chaumière
Et la demeure altière
Ont des chants de bonheur ;
Et que nul ne s'étonne,

Car c'est une œuvre bonne
Que l'œuvre du Seigneur.

O les vives chansons qui montent des prairies !
Les doux arômes du foin mûr!
O le soleil ardent ! Les riches draperies
Qui flottent sous le ciel d'azur !

HYMNE NATIONAL

—

Cieux, déroulez sur notre tête
Vos voiles de pourpre et d'azur !
Soleil, brille d'un feu plus pur !
Que la terre en ce jour revête
Toute sa gloire et sa beauté !
Que l'onde plus mollement coule
A travers le pré velouté !
Que l'oiseau plus gaîment roucoule !
Que tout s'unisse à ces concerts
D'un peuple qui demande place
Parmi les grands peuples qu'embrasse
L'orbe éclatant de l'Univers !

Ah! prêtez-moi votre voix infinie,
Chœurs éternels que j'entends en tout lieu!
Ah! prêtez-moi votre sainte harmonie,
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu!

Aurore blonde,
De tes doux feux
Eclaire, inonde
Les champs des cieux!
Parais, lumière,
O jour, parais!
Que la chaumière,
Et le palais,
Que la rivière
La cime altière
De nos forêts
Et la poussière
De nos guérets
Tressaillent de joie!
Que le papillon
Dans le chaud rayon
Du jour qui le noie,
Se berce et tournoie
Comme une fleur au vent!
Qu'une chanson plus douce
Monte du nid de mousse
Sur le rameau mouvant!

C'est la fête immortelle
Et sans cesse nouvelle

Où l'amour se révèle,
L'amour du sol natal !
Où l'espoir se ranime
A ton aspect sublime,
Drapeau national !

C'est l'heure douce et pure
Dans toute la nature
Où le peuple se jure
Une sainte union !
Où ta force s'affirme,
Où le Seigneur confirme
Tes droits, ô nation !

Peuple, ouvre ton cœur à la joie !
Défends tes lois, ta liberté !
Peuple, bénis la main qui broie
Les fers de la captivité !
Abhorre le froid égoïsme ;
Il traîne un peuple au servilisme
Et le dépouille de son cœur !
A l'horizon des temps, regarde
Tout ce que l'avenir te garde
De paix, de gloire et de splendeur !

N'écoute pas la voix du traître
Pour qui tu n'es plus qu'un troupeau !...
Brise le sceptre de ton maître
S'il devient le fouet d'un bourreau !...

Ne laisse pas la tyrannie
Mettre un cachet d'ignominie
Sur ton sacré bandeau de roi !
Et souviens-toi que ton pied foule
Un sol où depuis longtemps coule
Le sang des héros de la foi !

Peuple, tu te souviens encore
Des grandes leçons des aïeux ?
Tu te souviens que ton aurore
D'un vif éclat remplit les cieux ?
Que les langes de ton enfance
Etaient ces drapeaux que la France
Promenait au champ de l'honneur ?
Qu'au bruit d'une salve guerrière
Le feu brillait sous ta paupière
Et les élans brisaient ton cœur ?

Qui donc dit que tu dégénères,
O peuple autrefois tant vanté ?
Que dans leurs sépulcres tes pères
S'indignent de ta lâcheté ?
Que muet tu courbes la tête
Sous le joug honteux que t'apprête
N'importe quel maître étranger ?
Qu'en tombant tu n'aurais pas même
Pour le tyran un anathème,
Pas même un fils pour te venger ?

Es-tu donc, ô Patrie,
Une terre flétrie
D'où s'enfuit la vertu ?
O ma Patrie, es-tu
La Vierge couronnée
Qu'une troupe avinée
Traîne dans les égouts ?
N'as-tu plus l'innocence,
La gloire et la puissance
Qui faisaient des jaloux ?

t'aime, ô sol natal ! je t'aime et te révère !
ue Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux !
isqu'au jour où le ciel deviendra notre terre
a terre où nous vivons doit être un ciel pour nous !

Je vous aime, rivages,
Ciel de feu, blancs nuages,
Fleuves majestueux,
Bois remplis de mystères,
Montagnes solitaires,
Torrents impétueux,
Hivers, vents et tempêtes,
Printemps d'amour qui jettes
Mille arômes nouveaux,
Eté d'azur, automne
Que la moisson couronne,
Brillants chœurs des oiseaux ! . . .

Je t'aime, ô sol natal! je t'aime et te révère!
Que Dieu verse sur toi ses bienfaits les plus doux!
Jusqu'au jour où le ciel deviendra notre terre
La terre où nous vivons doit être un ciel pour nous!

O Patrie adorée,
Est-il une contrée
Aussi belle que toi?
Aux jours sombres d'orage
Tu puises le courage
Dans l'amour et la foi!
Tu n'es pas affaiblie
Pas un lâche repos!
O terre des héros,
Tu n'es pas avilie!
Non! j'en appelle à vous,
Antiques sanctuaires
Où je prie à genoux,
Non! j'en appelle à vous,
O cendres de mes pères!

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aieux!
Laissez vos linceuls de poussière!
Secouez le sommeil qui pèse sur vos yeux,
Mânes, parlez à ma prière!
Dites, n'est-il plus beau votre cher Canada
Et sa gloire est elle périe?
La terre qu'autrefois votre sang féconda
N'est-elle plus jamais fleurie?
Voyez nos champs couverts d'une riche moisson,

Voyez nos villes florissantes !
Dans nos beffrois d'argent entendez-vous le son
De nos cloches retentissantes ?...
Ah ! si notre vertu chancelle un seul moment,
Si jamais notre honneur succombe,
Pour nous marquer au front d'un stigmate infâmant,
Mânes, sortez de votre tombe !...

Sortez de votre tombe, ô Mânes des aïeux !
Un peuple entier est dans l'attente !
Mânes, pour le juger paraissez en ces lieux !
Dites si d'une âme contente
Il ne s'élance pas au milieu du danger,
Si son front porte quelque honte,
S'il s'est laissé flétrir par un maître étranger !
Connait-il un bras qui le dompte
Ce peuple de héros que vous avez formé ?
Sa foi s'est-elle donc éteinte ?
Le temple qu'il vénère est-il jamais fermé ?
Et quand s'est-il courbé par crainte
Devant l'iniquité qui violait ses droits ?
A-t-il l'air d'un peuple qui tombe ?
Pour le dire aux pervers qui méprisent ses lois,
Mânes, sortez de votre tombe !...

....

O mon luth, suspends tes accords ;
Repose aux branches reverdies.....
Quel flot de saintes mélodies
S'élève soudain de nos bords !...

Est-ce votre voix infinie,
Chœurs éternels que j'entends en tont lieu ?
Est-ce votre douce harmonie,
Esprits d'amour qui chantez devant Dieu ?

. . . .

LE RETOUR

—

A travers les rameaux d'une forêt épaisse
Le vent faisait entendre un long gémissement :
La neige, en tourbillons, roulait, roulait sans cesse,
Et les ombres du soir montaient au firmament.

Au bord de la forêt était une chaumière
Au toit garni d'écorce, obscure et triste à voir ;
Le jour, quatre carreaux lui donnaient la lumière,
Mais nulle lampe, hélas ! ne l'éclairait le soir.

Une femme, encor jeune et portant comme un voile
Sur son front incliné les traces du chagrin,

Etait assise seule à la porte du poêle,
Et filait sa quenouille en chantant un refrain.

Auprès d'elle un enfant, sur un grabat de mousse,
Doucement s'endormait en priant le bon Dieu.
Ernest avait dix ans : sa parole était douce ;
Il était le meilleur des enfants de ce lieu.

Et puis, de temps en temps, la solitaire femme
Regardait une croix pendant aux murs noircis :
Alors un long soupir s'échappait de son âme,
Et sur sa main tombait son front plein de soucis.

De temps en temps encor sa paupière baissée
Laissait couler des pleurs qui semblaient superflus.
Elle n'espérait point. D'une voix oppressée
Elle disait : O ciel ! il ne reviendra plus !

Et comme elle chantait, unissant son cantique
A ce gémissement du vent impétueux,
Un homme vint frapper à sa porte rustique.
Il entra s'appuyant sur un bâton noueux.

Elle trembla de peur ainsi qu'une colombe
Tremble, au fond de son nid, à l'aspect d'un vautour.
—" Femme, dit l'étranger, de fatigue je tombe :
Puis-je ici de l'aurore attendre le retour ?"

Elle lui répondit : " Le Seigneur me préserve
" De rester insensible à la voix du malheur !
" Assoyez-vous, monsieur, et que Dieu vous conserve !
" Qu'il vous donne la paix et calme ma douleur !"

L'étranger vint s'asseoir près du feu sans attendre.
De sa robuste épaule un manteau noir pendait ;
Son œil, couleur du ciel, était brillant et tendre ;
Sa barbe en ondoyant sur son sein descendait.

—" Femme, votre douleur est-elle sans remède ?
" Votre cœur abattu ne peut-il espérer ?
" Au temps, vous le savez, toute amertume cède ;
" S'il n'emporte la peine il sait la tempérer.

—" Hélas ! " reprit la femme essuyant une larme,
" J'ai connu le bonheur et j'ai béni mon sort ;
" Mais pour moi, maintenant, le jour n'a plus de charme ;
" Je n'aime plus la vie et pourtant crains la mort !

" Par mon travail constant j'éloigne la misère ;
" Et mon petit Ernest est si beau, si vermeil !
" Pauvre ange, il ne sait pas tous les pleurs que sa mère
" Verse pendant qu'il dort d'un paisible sommeil !

" Le cher petit n'a point souvenir de son père,
" Car il ne laissait pas encore mes genoux

“ Quand cet homme adoré, sur la rive étrangère,
“ Pour recueillir de l'or, s'en alla loin de nous.

“ Nous n'avions pas besoin de ces richesses vaines,
“ Nous nous aimions tous deux et c'était le bonheur.
“ Souvent la pauvreté voit des heures sereines,
“ Et l'or ne guérit point les blessures du cœur !

“ Ah ! si je le voyais avant que de descendre
“ Dans le sombre tombeau que m'ouvrent les ennuis !
“ Je prie en vain le ciel, il ne veut pas m'entendre,
“ Et les jours ont pour moi plus d'ombres que les nuits ! ”

Elle disait ainsi les chagrins de sa vie,
Et des larmes tombaient des yeux de l'inconnu ;
Il se jette soudain dans ses bras et s'écrie :
“ Femme, console-toi, ton époux est venu ! ”

LAISSEZ-MOI CHANTER

I

O vous qui m'avez dit : " Ne laisse ni ton chaume,
Ni tes bois, ni tes prés en fleurs :
La gloire te sourit, mais ce n'est qu'un fantôme
Paré de brillantes couleurs :
Aux branches de l'ormeau suspends ta faible lyre,
Car nul ne voudra t'écouter :
Laisse chanter l'oiseau dans son heureux délire,
L'homme n'est pas fait pour chanter."

Non, vous ne savez pas que ce feu qui me ronge
Est sorti d'un foyer divin !
Que cette rêverie où mon âme se plonge
N'est pas un travail toujours vain !

Non, vous ne savez pas qu'une amère souffrance
Pèse sur mon cœur, sans pitié !
Que je ne veux du ciel que la douce espérance,
Et du monde que l'amitié !

Arrêtez dans son cours le frais ruisseau qui coule
En murmurant dans la forêt !
Empêchez les ébats du pétrel sur la houle
Ou du grillon sur le guéret !
Et mes cris de douleur et mes chants d'allégresse
Ne monteront plus vers les cieux !
Et ce luth frémissant sous ma main qui le presse
Demeurera silencieux !

II

Rivage où je soupire
Courbant mon front souffrant,
Brise dont je respire
Le dictame enivrant,
Feuille qui tourbillonnes
Dans la pourpre du soir,
Etoile qui rayonnes
Comme un riche ostensoir,

Vous publiez sans cesse,
Du Dieu qui vous a faits,
La suprême sagesse
Et les divins bienfaits !
Quand sa voix vous appelle
Vous venez aussitôt
Et son nom que j'épelle
Vous le chantez bien haut !

Seigneur, dans la nature
Tout soupire pour toi !
Ton humble créature
Bénit ta sainte loi !
Seul l'homme, dans la fange
Dont ta main l'a pétri,
Traîne sa face d'ange
Et son cœur tout flétri !

Avec le pré qui fume
Déchiré par le soc,
Et le flocon d'écume
Qui va blanchir le roc,
Et le nuage sombre
Que fendent les éclairs,
Les atômes sans nombre
Qui flottent dans les airs ;

Avec le vent qui pleure
En berçant le roseau,

Avec l'arbre qu'effleure
Le gai petit oiseau,
Avec le flot de moire
Qui murmure et s'en va,
Je veux dire ta gloire,
Eternel Jéhova !

Votre froideur m'étonne,
O Mortels aveuglés ! .....
Soufflez, brises d'automne,
Sur nos plaines soufflez !
Si l'homme, dans ses fêtes,
Chante ses voluptés,
Sa gloire et ses conquêtes.....
Pour Dieu, brises, chantez !

III

Dis sa colère, ô foudre,
En réduisant en poudre
  Le chêne orgueilleux
Porte sa gloire, ô nue,
A la plage inconnue,

Au roc sourcilleux.
Que ta voix sublime,
Insondable abîme,
Dise du Seigneur
La magnificence !
Chante en son honneur,
Chante sa puissance,
Grande voix des mers !
Que les flots amers
Aux échos sauvages
Des lointains rivages
Content son amour !
Que l'airain sonore
Dans les tours que dore
Le rayon d'aurore
Chante et vibre encore !
Que dans son séjour
De mousse et de feuille,
Dès le point du jour
L'oiseau se recueille,
Jette, radieux,
Ses notes limpides,
Ses trilles rapides,
Ses cris glorieux !
Que le vent qui passe
Traînant dans l'espace
La feuille des bois ;
Que l'insecte qui rase,
De son aile de gaze,
La coupe que je bois ;
Qu'une voix solennelle,

Puissance, éternelle
Répandue en tout lieu !
Qu'ici-bas tout s'unisse,
Tout proclame et bénisse
Le nom sacré de Dieu !

L'HEURE DES ENFANTS

—

(*Traduction*)

—

Lorsque les feux du jour commencent à s'éteindre,
Que de son aile noire, au loin, la nuit vient ceindre
Les lacs aux flots d'azur et les bois et les champs,
Le tumulte se tait, le travail se repose,
L'oiseau vole à son nid, le zéphire, à la rose....
    C'est aussi l'heure des enfants !

Dans la chambre, là-haut, j'entends un bruit étrange
Et plus d'un pied mignon qui soudain se dérange
Et froisse, en trottinant les dessins du tapis ;
J'entends le son plus sourd d'une porte qu'on pousse,

Et des petites voix, l'une humble, l'autre douce,
Qui bruissent comme des épis.

De l'étude où je suis, ma lampe qui scintille
Me laisse apercevoir une forme gentille
Qui descend l'escalier au fond du corridor ;
C'est ma chère Allégra, ma petite rieuse ;
Alice est avec elle, et fait la sérieuse,
Et puis Edithe aux cheveux d'or !

Elles se parlent bas d'un ton plein de mystère....
L'une à l'autre, aussitôt, fait signe de se taire....
La joie éclate bien dans leurs regards coquins !
C'est, sans doute, un complot qu'en secret l'on machine...
Il me vient des soupçons !.... On veut, je le devine,
Me surprendre sur mes bouquins !

Et la troupe enfantine avec ardeur s'élance
Par trois portes où j'ai négligé la défense,
Et franchit vaillamment mes superbes remparts !
Le succès l'encourage ! Elle monte à son aise
Sur les bras, le dossier de mon antique chaise !....
Je suis cerné de toutes parts !

Pour se tenir sur moi l'une à l'autre s'appuie :
Leurs baisers sur mon front tombent comme une pluie :
Elles m'ont fortement enchaîné dans leurs bras !
Je suis, comme autrefois, cet évêque célèbre

Captif aux bords du Rhin, dans une tour funèbre,
Qu'on appelait la tour des Rats.

Mais croyez-vous vraiment, adorables canailles,
Parce que vous voilà dans mes vieilles murailles,
Que de vos grands yeux bleus, moi, je vais avoir peur?
Je vous retiens ici, mes charmantes guerrières!
Vous ne sortirez plus! Vous êtes prisonnières,
Et prisonnières dans mon cœur!

Inutile pour vous de faire les rétives;
Vous êtes bien à moi, vous êtes mes captives!
Ma victoire m'inspire une juste fierté!
Jusqu'à ce que mon cœur que la tristesse mine
S'en retourne en poussière et soit une ruine
Vous n'aurez plus la liberté!

CHANT DU MATIN

—

Les vapeurs du matin, légères et limpides,
Ondulent mollement le long des Laurentides,
Comme des nuages d'encens.
Au murmure des flots qui caressent la plage,
Les oiseaux matineux, cachés dans le feuillage,
Mêlent de suaves accents.

La nature, au réveil, chante un hymne de joie ;
L'ombre de la nuit, comme une tente qu'on ploie,
Se replie à l'horizon d'or ;
Glissant comme une feuille au souffle de l'automne,
Sur le flot qui module un refrain monotone,
Une barque prend son essor.

Vogue, vogue, faible nacelle !
Devant toi la mer étincelle
Des premiers feux du jour nouveau !
Berce, berce ta voile blanche
Qui se relève et qui se penche,
Comme pour se mirer dans l'eau !

Tandis que je reste au rivage,
Au pied du vieux chêne sauvage
Où je viens rêver si souvent !
Où quand le monde me rejette,
L'écho fidèle, au moins, répète
Mes notes qu'emporte le vent.

Et que m'importe la louange
Des hommes dont l'amitié change
Comme le feuillage des bois !
S'il faut chanter ma lyre est prête ;
Vers mon Dieu, si je suis poète,
J'élèverai ma faible voix.

C'est lui qui fait naître l'aurore !
C'est lui que la nature adore
Dans son sublime chant d'amour !
Il nous sourit, et l'humble hommage
Que lui présente le jeune âge
Est toujours payé de retour.

C'est lui qui recueille nos larmes !
C'est lui qui dispense les charmes
Dont se revêtent les saisons !
C'est lui qui dit aux fleurs de naître,
Au brillant soleil de paraître
Pour venir dorer nos moissons !

C'est lui qui donne aux nuits leurs voiles,
A l'espace ses flots d'étoiles,
Et des bornes à l'océan :
Qui verse les molles ondées
Dans nos campagnes fécondées
Par les sueurs du paysan !

Il parle, et le monde s'agite,
Le soleil se lève plus vite,
Et tout adore sa splendeur !
Il parle, et tout l'univers tremble,
Et les astres volent ensemble,
En se racontant sa grandeur !

Dans ma misère il me visite,
Quand tour à tour chacun m'évite
Et me laisse seul dans l'ennui.
Quand m'échappe une plainte amère,
Il me dit : "Pauvre enfant, espère,
"Je serai toujours ton appui."

Quand l'amertume nous inonde,
Qu'il n'est plus d'amis en ce monde,
Seul il ne se retire pas.
Quand nous chancelons dans la voie,
Du haut du ciel il nous envoie
Un ange qui soutient nos pas.

IRONIE ET PRIÈRE

—

Il est nuit.... Il fait froid.... Sur l'angle des toitures
Le vent siffle de plus en plus,
Et, sous l'acier poli des rapides voitures,
La neige rend des sons aigus.
Le poêle, plein de feu, résonne comme un cuivre,
La lune, de ses réseaux d'or,
Fait scintiller au loin le grand linceul de givre....
La ville ne dort pas encor !

Hâtez-vous, jeunes gens, car l'heure qui s'envole
Ne passera plus devant vous !
Allez danser au bal, si le bal vous console
Mieux qu'une prière à genoux.

Allez ! soyez hardis ! une vierge ingénue
Vous laissera sa blanche main ;
Le voile tombera de son épaule nue :
Allez !.... On peut mourir demain !

Allez à vos festins, à vos pompeuses fêtes,
Vous dont la paupière est sans pleurs !
Pour semer sur vos pas, pour couronner vos têtes
L'automne a réservé des fleurs !
Et la vie est si courte, il faut que l'on jouisse
Des biens qu'apporte chaque jour !
Il faut, avant que tout passe et s'évanouisse,
S'enivrer de joie et d'amour !

Allez ! n'arrêtez point au seuil de la chaumière
Où gémit un frère indigent.
Entrez dans les salons où des flots de lumière
Ruissellent des lustres d'argent.
Ecoutez les propos, les refrains d'allégresse,
Les orchestres mélodieux ;
C'est plus doux que les cris d'une sombre détresse,
C'est moins triste et moins odieux !

Et qu'importe, après tout, qu'un misérable envie
Et vos plaisirs et vos honneurs ?
Qu'importe un malheureux dont la pénible vie
N'a ni doux rêves, ni bonheurs ?
Détournez vos regards et gardez votre joie ;
Trouvez quelques plaisirs nouveaux ;

Chantez, riez, dansez, en beaux habits de soie,
Sur le couvercle des tombeaux !

Vous n'avez jamais vu, tout près de votre porte,
La pâle faim venir s'asseoir ;
Et les ris et les jeux que l'aube vous apporte
Ne s'en vont point avec le soir.
Jamais, pendant l'hiver, dans l'âtre plein de cendre,
Le feu n'a cessé d'ondoyer ;
Jamais, pour votre lit, Dieu ne vous a fait prendre
La pierre de votre foyer !

Riches, connaissez-vous, dites-moi, la famille
Qui tombe dans la pauvreté ?
Avez-vous, en entrant, vu fuir la jeune fille
Honteuse de sa nudité ?
Avez-vous vu l'enfant à la bouche livide
Qui ne mange point au réveil ?
Oh ! vous ne savez pas, non, comme il est avide
Du pain qu'il voit dans son sommeil !....

Donnez donc à l'enfant l'obole qu'il réclame,
Pour qu'il ne meure pas de faim !
Donnez un peu de bois à tout foyer sans flamme,
A l'orpheline un peu de pain !
Relevez sans aigreur une femme qui tombe,
Et le bon Dieu vous bénira ;
Et puis si les heureux évitent votre tombe,
Le pauvre la visitera.

LE PRINTEMPS

—

Les fleurs naissent partout, la terre est étoilée
Comme l'azur du ciel,
Et déjà l'on entend, sous la cime voilée,
Un concert éternel.
Le gazon reverdit sous les pieds qui le foulent,
Et les champs labourés
Paraissent, jusqu'au loin, comme des flots qui roulent
Vers des bords empourprés.
Le chant du laboureur qui revient de l'ouvrage
Au coucher du soleil,
Le murmure du vent, les soupirs du feuillage,
Le bruit du flot vermeil
Qui déchire aux cailloux son éclatante écume,
Le nuage argenté

Et le grillon mutin sur le sillon qui fume,
Tout est plein de gaîté !

Une molle vapeur, comme un rideau de soie
S'élève, le matin,
Du fond de la vallée où la rose déploie
Sa robe de satin.
Et l'on voit, à travers ces nappes diaphanes,
Flotter, comme dans l'eau,
Les profils indécis des flexibles lianes
Et du pâle bouleau.
Ainsi de l'avenir l'anxieuse jeunesse
Croit parfois entrevoir
Les contours incertains, la forme enchanteresse,
Quand l'amour ou l'espoir,
Comme un rayon de feu, comme une douce haleine,
Pénètrent le rideau
Tombé devant les yeux de la sagesse humaine
Depuis notre berceau.

Mille arbustes nouveaux, mille nouvelles plantes
Surgissent du sol nu.
Le printemps leur a fait des promesses brillantes,
Mais, l'automne venu,
En vain l'on cherchera la trace d'un grand nombre.
Ainsi pour les humains !
Quand le soir de la vie étend au loin son ombre
Sur les tristes chemins,
Ceux qui restent debout retournent en arrière
Des regards superflus :

La route est recouverte, hélas ! de la poussière
De ceux qui ne sont plus !
Un besoin de soleil ou des feux implacables,
L'onde ou les aquilons
Ont fait périr beaucoup de ces fleurs adorables
Dont les jours semblaient longs.

Il est doux maintenant de reprendre les courses
Sur les coteaux lointains,
De s'asseoir et prier au bord des fraîches sources,
Sous le dôme des pins.
Il est doux d'écouter les grives et les merles,
Revenus au buisson,
Egrener, tour à tour, comme un collier de perles,
Leur vibrante chanson.
Le soleil qui descend derrière les nuages
Jette un ruban de feu,
Une auréole d'or au front des monts sauvages
Et du grand fleuve bleu.
Ces gerbes de rayons, ces ardentes traînées
Qui descendent des cieux
Sont comme un souvenir de leurs jeunes années
Pour ceux qui se font vieux.

Et la gaîté renaît dans l'obscure chaumière
Que l'hiver désolait.
A travers les carreaux maintenant la lumière
Laisse entrer un reflet.
Qu'importe qu'au foyer toute flamme soit morte,
Le soleil est bien chaud.

Pour ranimer son fils, la mère ouvre la porte
A ce rayon d'en haut.
Et tous les cœurs brisés, dans la pauvre famille
Qui trouvait le ciel dur
Quand la brise emportait la fleur de la charmille
Et le dernier fruit mûr,
Bien joyeux aujourd'hui que revient l'espérance,
Montent vers le Seigneur :
On n'a plus souvenir des jours de la souffrance
Au retour du bonheur!

ADORATION

—

Je t'adore, ô mon Dieu ! Du fond de ma misère
J'ose élever vers toi qu'on appelle sévère,
Mes mains pleines d'iniquités.
Mon front s'inclinera devant ta face sainte.
Je reprendrai, Seigneur, dans l'amour et la crainte,
Les sentiers droits que j'ai quittés.

Je t'adore, ô mon Dieu, quand les brises tiédies
Font chanter des forêts les cimes reverdies
Et que les nids font leurs concerts ;
Quand l'hiver se revêt de son linceul de givre,
Que l'aquilon gémit comme un cornet de cuivre
Sur les chemins partout déserts !

Quand le soleil levant, d'une brillante gerbe
Inonde ma fenêtre, et que le lis superbe
S'ouvre pour l'autel du saint-lieu ;
Quand l'airain, vers la nuit, de vallée en vallée,
Pour louer ton saint nom, sonne à toute volée,
Je t'adore encore, ô mon Dieu !

Car c'est par toi, Seigneur, que le soleil se lève,
Que les veines des bois sentent courir la sève,
Que les fleurs étoilent les champs !
Tu sais creuser un lit à la sombre rivière,
Tu jettes dans l'espace, ainsi qu'une poussière,
Des flots d'astres étincelants !

Tu fais briller l'éclair, tu fais gronder la foudre,
Tu commandes aux vents et tu réduits en poudre
Tout ce qu'élève un sot orgueil !
Ta clémence est sans borne et ta gloire, infinie !
Ton pouvoir est loué, ta sagesse est bénie
Dans le berceau, dans le cercueil !

Qui suis-je devant toi pour t'offrir ma prière ?
Un atôme perdu dans les flots de lumière
Que tu verses sur l'univers !
Je ne suis qu'une feuille au hasard emportée,
Et qu'une goutte d'eau par l'orage jetée
Dans le gouffre profond des mers !

Qui suis-je moi, Seigneur, pour t'appeler mon père?
Pour entendre ta voix me dire : Enfant, espère ;
Mon ange veillera sur toi ?
Qui suis-je pour paraître en ta sainte présence ?
J'ai fait souvent le mal sans craindre ta puissance,
Quand j'aurais dû sécher d'effroi.

Que de jours j'ai passés oublieux de ta gloire !
De tes bienfaits, Seigneur, j'ai perdu la mémoire :
J'ai senti chanceler ma foi.
J'ai douté de ta grâce et ri de ta promesse.
Je te voyais si grand que, dans ma petitesse,
J'ai dit : Dieu pense-t-il à moi ?

Et pourtant, sur mon front, je le sais bien, un signe
Me dit que de ton ciel je puis devenir digne
Et que mes yeux devront te voir.
Un rayon merveilleux, une éternelle flamme,
Pour s'élancer vers toi, s'échappent de mon âme
Comme le feu de l'encensoir.

Non, l'homme tout entier n'est pas pétri de boue !
Une étincelle ardente en son âme se joue
Comme une étoile en un ciel noir.
C'est le foyer brûlant qui fait luire le phare,
C'est l'éclat, le parfum dont l'humble fleur se pare,
C'est la foi, l'amour ou l'espoir !

Quand le chêne orgueilleux tombe dans la tempête,
L'humble roseau, souvent, relève encor la tête :
Je me relèverai, Seigneur.
Le remords a déjà brisé mon cœur de marbre,
Comme le ver caché qui fait périr un arbre
Dont il vient de mordre le cœur.

Je t'adore, ô mon Dieu ! Que le fier incrédule,
Sur son luth profané, chaque jour ne module
Que des refrains blasphémateurs,
Je ne rougirai point de mes saintes livrées :
Ta grâce émoussera les flèches acérées
De quelques sots persécuteurs.

Je chanterai ton nom dans mon humble harmonie.
Que m'importe le monde et sa froide ironie ?
Le monde vend son amitié.
Je chanterai ta gloire et tes bienfaits, mon Maître,
Je louerai ta bonté de m'avoir donné l'être,
Et j'implorerai ta pitié !

A MES PETITES SŒURS

—

Plus loin que le nuage
A la frange d'azur
Dont l'inconstante image
Roule au fond du lac pur;

Plus loin que ce beau voile
Aux replis radieux
Où scintille l'étoile,
Cette perle des cieux,

Le chœur brillant des anges,
Adorant le Seigneur,

Célèbre ses louanges
Et chante en son honneur ;

Lui porte la prière
Du matin et du soir,
Les pleurs de la misère
Et les chants de l'espoir !

Dans ce chœur qui proclame
Du Très-Haut les douceurs,
Deux esprits tout de flamme
Furent ici vos sœurs.

Elles étaient gentilles
Comme le fruit naissant
Que le long des charmilles
Vous cueillez en passant.

Deux anges de leurs ailes
Protégeaient leur berceau,
Comme deux fleurs nouvelles
Couvrent un nid d'oiseau.

Mais un jour ils leur dirent :
" Laissez ce triste lieu."
Et toutes deux sourirent
Et volèrent à Dieu.

Et notre pauvre mère
Prit le deuil et gémit.
Sa peine fut amère
Mais sa foi se soumit.

Elle pria sans cesse,
Sans cesse avec amour.
Dieu calma sa tristesse...
Et vous vîtes le jour.

UN SOIR SUR L'EAU

—

Voici la brise
Qui ride et brise
Le flot dormant !
Ouvrons la voile
De blanche toile
Et sous l'étoile
Voguons gaîment !

Tout fait silence !
Le mât balance,
La barque fuit !
Point de nuage
Qui nous présage

De sombre orage
Pour cette nuit.

Sur la ravine
Notre œil devine
Le grand pin noir
Comme un fantôme,
Et, dans le chaume,
On voit le dôme
Du vieux manoir.

Tout près se penche
L'écorce blanche
D'un vieux bouleau ;
Tout près murmure,
Sous la verdure,
La vague pure
D'un clair ruisseau.

Vois-tu descendre
Cette filandre
D'or et de feu
Qui te caresse
Et qui se tresse
Avec souplesse
Comme un cheveu ?

Serait-ce un ange
Dont l'œil t'échange

Un doux regard,
Ou bien la lune
Qui sur la dune
Pour toi, ma brune,
Reluit si tard ?

Tous deux ensemble
Le temps nous semble
Rapide et doux :
C'est un mystère
Que je veux taire
Car sur la terre
On est jaloux.

Fraîche soirée,
Vague moirée,
Ombre et lueur,
Ciel qui scintille,
Œil noir qui brille,
O brune fille,
Que de bonheur !

Le vent qui joue
Vient sur ta joue
Prendre un baiser ;
Mon cœur s'agite
Et s'en irrite,
Je veux, petite,
Pour l'apaiser . . . . . .

Mais plus de brise
Et l'onde grise
Dort à son tour !
Plions la voile
De blanche toile
Et sous l'étoile
Parlons d'amour.

LE SOMMEIL DE L'ENFANT

—

L'étoile au ciel s'allume ;
Il fait sombre dehors ;
L'étoile au ciel s'allume,
Sur ton bon lit de plume,
Dors, petit enfant, dors !

Dors bien jusqu'à l'aurore :
Tous les petits oiseaux
S'en vont dormir encore
Là-bas dans les roseaux.

Entends-tu la fontaine,
Quand tu verses des pleurs,

Entends-tu la fontaine
Qui chante dans la plaine
Pour endormir les fleurs ?

Ah ! nous autres coupables
La douce paix nous fuit !
Des spectres implacables
Nous poursuivent la nuit !

Ton sommeil est tranquille,
Ton réveil sans effroi ;
Ton sommeil est tranquille,
Quand la lampe d'argile
S'éteint à la paroi.

Et ton esprit s'envole
Avec les papillons
Dans une course folle
A travers les sillons.

Un enfant qui repose
Dans son berceau d'osier,
Un enfant qui repose
Est un bouton de rose
Au milieu d'un rosier.

L'ange qui te ressemble
Vient près de ton berceau,
Et dans un rêve, ensemble,
Vous jouez au cerceau.

Et ta mère se lève
Pour mieux voir ton sommeil ;
Et ta mère se lève
Pour deviner ton rêve,
Ton rêve si vermeil !

Et son baiser effleure
Ta lèvre avec amour ;
On dirait qu'elle pleure
Et sourit tour à tour.

Si ton front se dérange
Sur ton doux oreiller,
Si ton front se dérange,
Elle dit à ton ange :
" Ne va pas l'éveiller ! ......

" Mais rafraîchis sa joue
Chaude de mon baiser ;
Ouvre ton aile et joue
Longtemps pour l'amuser."

L'étoile au ciel s'allume ;
Il fait sombre dehors ;
L'étoile au ciel s'allume,
Sur ton bon lit de plume,
Dors, petit enfant, dors !

1837

I

LA PAIX

La France n'avait pas perdu le grand prestige
Qui s'attachait à son drapeau ;
La France n'avait pas, dans un jour de vertige,
Vendu, comme on vend un troupeau,
Notre jeune pays à la riche Angleterre.
Nous vivions dans une humble paix ;
Et, sur ces bords nouveaux, notre destin prospère
Ne devait s'altérer jamais !

Nous ne demandions rien, si ce n'est la justice
Que l'on doit même aux plus petits ;

Nos cœurs étaient bien droits et jamais l'artifice
N'avait eu place en nos esprits.
Fidèles, en ces temps, aux conseils de nos pères
Qui savaient bien vivre de peu,
Nous promenions le soc dans le sein de nos terres
En élevant nos cœurs vers Dieu.

Et, quand venait le temps de la moisson féconde,
Le temps de couper le blé mûr ;
Quand les épis bruyants se berçaient comme l'onde
Sous les reflets d'un ciel d'azur,
Chacun courait au champ, dans l'heureuse famille,
Et le refrain de nos chansons
Semblait, comme l'épi, tomber sous la faucille
Des fillettes et des garçons.

Et l'on dansait alors autour des blondes gerbes,
Sous l'œil de la lune, au vallon ;
Et bien des pieds gentils foulaient les molles herbes
Aux gais accords du violon.
Et les fronts, couronnés ainsi qu'au temps antique
De bluets et de boutons d'or,
Sous le fardeau pesant d'aucun joug despotique
Ne s'étaient inclinés encor !

O jours heureux ! jours d'amour et de gloire
Où mon pays déroulait, sous les cieux,
Ses étendards que suivait la victoire,
Jours de grandeur, pour vous pleurer mes yeux

Auront, hélas ! d'intarissables larmes !
Jour du combat où les nobles aïeux,
Trahis, mouraient en embrassant leurs armes,
Jour du combat, que tu fus glorieux !

II

LA GUERRE

Mais le drapeau sacré qui protégeait nos rives,
Le drapeau blanc fleurdelisé
Fut souillé, fut trahi par les lâches convives
D'un roi que l'âge avait usé
Bien moins que la débauche. Et nous fûmes, ô crime !
Et nous fûmes vendus, un jour,
Nous peuples de héros, nous nation sublime,
Pour un impur baiser d'amour !

Le maître vint s'asseoir avec sa morgue sombre
A nos foyers hospitaliers
Et les enfants tremblaient quand ils voyaient son ombre
Se dessiner sur les paliers.
Il voulut effacer, par des lois tyranniques,
Notre belle langue, à jamais !

Il voulut balayer, tentatives iniques !
De nos bords le grand nom français !

Une voix retentit pareille au glas funèbre
Qui sonne à l'heure de minuit.
Jamais, sur notre rive, une voix plus célèbre
Ne fit soudain autant de bruit.
Son accent inspiré, semblable à la bourrasque
Qui soulève les océans,
Fait au loin bouillonner les esprits. Il démasque
Sous nos pieds les gouffres béants !

Et le peuple s'émeut. De vaillantes phalanges
Surgissent dans les prés en fleurs ;
Les femmes, au foyer dont elles sont les anges,
Vont s'agenouiller tout en pleurs ;
Le drapeau d'Albion tombe dans la poussière,
Mais haut, dans la pourpre des cieux,
De la révolte sainte on peut voir la bannière
Ouvrir ses plis audacieux !

Et l'altière Albion, rugissant de colère,
Appelle à ces nouveaux combats,
Nombreux comme les flots de la grande rivière,
Ses vieux et fidèles soldats.
Ils viennent de partout, et leur troupe alignée
Comme un cercle de fer s'étend.
Ils vont avec bonheur broyer cette poignée
D'aventuriers qui les attend.

Mais, ciel ! où fuyez-vous si vite et sans armure ?
Soldats, qui vous a dépouillés ?
Vos canons se sont tus devant l'humble murmure
De nos vieux mousquets tout rouillés !
Comme tombe, l'automne, un bouquet de feuillage
Au souffle des vents alisés,
Votre arrogance tombe en face du courage
De nos guerriers improvisés !

Ô champs de St. Denis ! ô vallons de St. Charle,
Quelle gloire dans votre deuil !
Tressaillez de plaisir, vous dont l'histoire parle
Avec amour, avec orgueil !
Un jour, vous avez vu la puissante Angleterre
Faiblir devant vos bataillons,
S'arrêter de stupeur, sous l'effroi qui l'atterre
Replier ses fiers pavillons !

III

L'ÉCHAFAUD

Bien sombre est l'horizon, et des plaintes funèbres
S'élèvent des forêts au milieu des ténèbres,

S'élèvent des flots noirs et des rocs escarpés!
L'oiseau ne chante pas sur son nid de feuillage,
Le vent ne berce plus le roseau du rivage.
L'on entend seulement les sons entrecoupés
De la cloche d'airain qui pleure dans l'espace ;
On entend les sanglots de la foule qui passe
Au pied des murs noircis d'une haute prison....
Bien sombre est l'horizon !

Quels sont ces spectres noirs qui vont et qui reviennent
Pareils à des démons que les sorciers retiennent,
Au milieu de la nuit, sur un impur autel ?
Quelle est, collée au mur, cette charpente sombre
Qui semble un long squelette ouvrant ses bras dans l'ombre
Pour étreindre quelqu'un dans un baiser mortel ?
Qui montent à pas lents ces lugubres échelles ?
O mon pays aimé, tu trembles, tu chancelles!
As-tu vu s'écrouler tes suprêmes espoirs ?.....
Quels sont ces spectres noirs ?.....

Victimes, avancez ! Bourreaux, faites vos tâches!
Voyons donc au grand jour quelles immondes taches
Souillent le front de ces forçats.
Victimes, avancez !...... Ah! voilez cette scène !
Héros de mon pays, quoi ! c'est vous que l'on traîne
Sur le gibet des scélérats ?

Que n'êtes-vous tombés, au jour de bataille,
Au champ de Saint-Eustache, au champ de Saint-Denis !

Que n'êtes-vous tombés, broyés par la mitraille,
Avec vos compagnons bénis !

Mais, pour calmer un peu cette haine enragée
Qu'en son âme implacable il gardait contre nous,
Colborne voulait boire une chaude gorgée
D'un sang dont il était jaloux.

Il fallait, pour autel, une ignoble potence,
Il fallait, pour témoin, un ignoble troupeau,
Pour victime il fallait la divine innocence
A ce grand prêtre fait bourreau !

Défenseurs malheureux de notre cause sainte,
Votre nom à jamais sera glorifié !
Maudits soient les tyrans ! Justes, mourez sans crainte,
Le gibet est sanctifié !

SI TU POUVAIS PARLER

—

Si tu pouvais parler dans tes fièvreuses courses,
O fleuve merveilleux ! ô fleuve vagabond !
Tu nous dirais pourquoi, loin de tes humbles sources,
Tu vas enfin te perdre à l'océan profond,
Comme ces blonds enfants qui laissent leur village
Avec un cœur naïf et des vœux superflus,
Comme ces blonds enfants à l'âme un peu volage
Qui vont dans les cités d'où l'on ne revient plus !

Tu nous dirais pourquoi, sous une tiède haleine,
L'on voit frémir ton sein ;
Pourquoi souvent aussi, comme une morne plaine,
Tu t'aplanis soudain,

Et pourquoi, tour à tour, ta voix est humble ou fière ;
Pourquoi tu dors parfois,
Entre tes bords fleuris, dans ta couche de pierre,
Comme un lac sous les bois;
Et pourquoi tu brandis ton panache d'écume,
Torrent impétueux,
Comme un coursier secoue une aigrette de plume
Sur son front fastueux !

Si tu pouvais parler, tu nous dirais peut-être
Que ces vagues rumeurs, ces soupirs, ces sanglots
Qu'on entend tour à tour et s'éteindre et renaître,
Sont la voix des noyés que tourmentent tes flots;
Tu nous dirais combien de longues chevelures,
Aux baisers de l'amonr promises autrefois,
Se traînent maintenant sur tes glaises impures,
Ou se collent sans bruit à tes glauques parois.

Oh ! que d'infortunés, jeunes, vieux, hommes, femmes,
Par le trépas surpris,
Sur les cailloux glissants, au caprice des lames,
Traînent leurs corps meurtris !
Oh ! que de fiancés dans leurs habits de fête,
Au jour de leur bonheur,
Pour orchestres ont eu la foudre et la tempête,
Et la vague en fureur
Pour couche nuptiale ! Et comme, sur les berges,
Los reptiles rampants
Souillent, de leurs baisers, le sein bleui des vierges
Et le front des enfants !

Si tu pouvais parler, tu me dirais, ô fleuve,
Les joyeuses chansons des filles du hameau
Qui s'en vont, chaque soir, dans leur parure neuve,
Qui chaque soir s'en vont, dans un léger bateau,
Promener leur amour sur tes discrètes vagues,
Au souffle du zéphire, au bruit des avirons,
Pendant que dans le ciel tout plein de rumeurs vagues
La lune verse au loin ses suaves rayons.

Si tu pouvais parler, tu nous dirais encore
Combien de mortels, lassés du poids du jour,
Sont allés demander à ton onde sonore
Un repos incertain. Ames sans pur amour,
Esprits vains et sans foi, cœurs malades ou lâches
Qui ne purent porter leur fardeau jusqu'au bout,
Trouvèrent plus aisé d'abandonner leurs tâches
Que de lutter toujours et de mourir debout !

Quand tes flots d'émeraude, au pied de nos collines,
Se reposent sans bruit,
Au milieu des roseaux les nymphes, les ondines,
Dansent toute la nuit,
Du haut du ciel serein des millions d'étoiles
Te regardent dormir,
Et, le long de leurs mâts, en vain les blanches voiles
S'efforcent de frémir ;
Un sentiment d'amour s'empare de nos âmes ;
L'univers est plus beau ;
On voudrait s'élancer sur des ailes de flammes
Vers un monde nouveau.

Et le barde rêveur reprend encor sa lyre
Pour tromper ses ennuis et chanter ton repos.
Il voudrait, l'insensé, que son âme en délire
Pût être calme un jour comme le sont tes flots.
A-t-il donc oublié que ce calme limpide
N'est qu'un masque profond qui cache ta fureur,
Et que dans les replis de ce manteau perfide
S'agite incessamment tout un monde d'horreur ?

LES MONDES

—

Il est bon d'élever quelquefois sa pensée
De ce monde visible aux mondes inconnus,
De signaler à tous la conduite insensée
Des hommes que l'orgueil a longtemps retenus
A l'ombre de la mort. Il est bon de se dire
Que l'astre vagabond où nous sommes jetés
Est un vaste tombeau qu'il ne faut pas maudire,
Parce qu'il s'ouvrira pour les ressuscités.

Il est bon, quand la nuit est paisible et l'espace,
Rempli jusques à Dieu de soleils éclatants,
D'admirer l'univers dont la grandeur surpasse
Ce que diront jamais les calculs des savants !

Notre pensée alors s'unit, dans le mystère,
Aux pensers des humains qui peuplent tous ces lieux,
Et le rayon d'amour qui monte de la terre
S'accroît de monde en monde en se rendant aux cieux.

Qui peut jamais, devant le spectacle indicible
Que nous offre, le soir, votre ciel étoilé,
Qui peut jamais, mon Dieu, demeurer insensible
Et ne pas deviner votre Verbe voilé ?
Qui ne sent pas, courbé sous ses douleurs profondes,
L'invincible besoin de prendre son essor,
Pour vous chercher partout dans ces étranges mondes
Que vous avez semés comme des sables d'or ?

O mondes étonnants que nul penser n'embrasse,
Poussière de soleils qui jouez devant Dieu,
Quel œil, dans l'infini, peut suivre votre trace ?
Quel esprit peut sonder vos entrailles de feu ?
Avez-vous, comme ici, d'immenses nappes d'ondes
Où des mondes lointains baignent leur front vermeil ?
Avez-vous des champs nus et des plaines fécondes ?
Des sables, des épis que dore le soleil ?

O mondes, avez-vous des bois pleins de mystères,
De chants d'oiseaux, de bruits et de douces senteurs ?
Avez-vous des coteaux, des monts, des pics austères,
Des souffles embaumés et des vents destructeurs ?
Sur vos flots avez-vous les reflets d'une lune
Comme des fils d'argent qui traversent la nuit ?

Comme une frange blanche avez-vous, sur la dune,
L'écume d'une mer qui s'avance et s'enfuit ?

Et chaque monde a-t-il son destin ? Et la vie
Diffère-t-elle partout dans cette immensité ?
Chaque globe qui roule en la plaine infinie,
Comme un roi de sa cour, est-il donc escorté
D'astres pareils entre eux mais différents des autres ?
O séjours inconnus, avez-vous tour à tour,
Guerre et paix, joie et pleurs ? Avez-vous des apôtres
Qui vont proclamant Dieu, la science et l'amour ?

Ou comme cette terre où, nous autres, nous sommes
Naissant, mourant toujours depuis des milliers d'ans,
Astres mystérieux, avez-vous donc des hommes
Créés d'une parole à l'aurore des temps ?
Et, comme nous encor, quelque péché funeste
Les a-t-il dépouillés de leur glorieux sort ?
Et, comme nous aussi, l'holocaute céleste
Les a-t-il rachetés de l'éternelle mort ?

LE POETE PAUVRE

—

Prends ce morceau de pain, mais tu seras esclave ;
Tu m'appartiens dès aujourd'hui!
Les larmes couleront de ta paupière cave
Et partout te suivra l'ennui.
Prends ce morceau de pain, ô poète au front blême,
Prends! et dis adieu pour toujours
A cette liberté qui fut ton bien suprême!
Renonce à tes douces amours,
Au ruisseau qui gazouille à travers les vallées,
Au blé qui dore le guéret,
Aux nids qui dans le ciel jettent leurs voix perlées,
Aux ombrages de la forêt.

Comment! hésites-tu? Vainement tu me braves,
Le temps des rêves est passé.
Quand on est indigent a-t-on peur des entraves?
Seul, ici-bas, l'or entassé
Peut conduire au bonheur. Les talents, la science
Sont des biens qu'on ne compte pas.
Le riche les supporte avec impatience,
S'il ne les brise sous ses pas.
Courbe ton front marqué du cachet du génie
Devant l'orgueil du parvenu ;
Souffre sans murmurer la honte ou l'avanie,
Passe avec le flot inconnu.....

Prends ce morceau de pain, ô poète, te dis-je,
Pour assouvir ta pâle faim.
Ah! ton œil se dilate et déjà le vertige
Fait frémir ta débile main!
Souviens-toi de ton père! Il est vieux et sans force
Pour travailler jusques au soir.
Tu tenterais en vain, sous ta rigide écorce,
De me cacher ton désespoir.
Prends ce morceau de pain, et pour ta jeune femme
Dont le chaste sein est tari,
Et pour tes blonds enfants qui te déchirent l'âme
De leur prière et de leur cri!

Eh bien! pour les sauver tous ces êtres que j'aime,
Oui, j'ai dépouillé ma fierté.
Je ne m'appartiens plus, je ne suis plus moi-même
Et j'ai vendu ma liberté!

Le maître parle ; allons ! inclinons donc la tête
Et laissons là les rêves d'or.
Devant un plus puissant je ne suis qu'une bête
Et mon esprit n'a plus d'essor.
Le ciel est tout d'azur, les vallons, pleins d'arômes,
Les oiseaux chantent dans les airs,
Les insectes luisants babillent dans les chaumes,
Les ruisseaux roulent des flots clairs ;

Poète, prends le joug, car ces flots d'harmonie,
Pauvre enfant, ne sont plus pour toi.
Ferme! ferme l'oreille à cette voix bénie
Qui met la nature en émoi.
Ici-bas tout s'achète. Il n'est de jouissance
Que pour le riche, en vérité.
Hommes, choses, tout est soumis à sa puissance,
Tout vient servir sa volonté !
Pour lui s'ouvre la fleur dont le parfum enivre ;
Pour lui mûrissent les sillons ;
Pour lui, durant l'hiver, et la neige et le givre
Emoussent leurs froids aiguillons.

O règne du métal, règne de la matière
Dont se moquera l'avenir,
Alors que nos neveux sortiront de l'ornière
Où nous aimons à nous tenir,
Triomphe de l'argent, âge du servilisme,
Siècle de l'or, je te maudis !
Tu portes sur ton front le sceau de l'égoïsme ;
Tes yeux pervers sont alourdis ;

Comme ces lourds oiseaux qui sortent des décombres
Lorsque le soir est de retour,
Tu promènes ton vol dans les épaisses ombres
Plutôt que dans l'éclat du jour !

O mes rêves aimés, mes croyances chéries,
O mes ivresses d'autrefois,
Comme les papillons des riantes prairies
Vous avez à mes pauvres doigts
Laissé la poudre d'or de vos brillantes ailes,
Et vous vous êtes envolés,
Envolés pour toujours aux rives éternelles !
Parfois mes regards désolés
Cherchent encore, au ciel, la trace lumineuse
Qui devait rester après vous ;
Mais je ne vois plus rien, rien qu'une nuit affreuse
Que je vais attendre à genoux !

TABLE DES MATIÈRES

—

